



RGIMENTO
LE BERTARELLI



EL RISO
DOTT. ACHIL

1925

242

MUSEO DEL RISORGIMENTO



CASTELLO SFORZESCO

DONAZIONE DOTT. ACHILLE BERTARELLI

1925

Vol. I

212

CONSIDERATIONS

SUR

LA GUERRE.

CONSTITUTIONS

1789

LA GUERRE

CONSIDÉRATIONS

SUR

LA GUERRE,

ET

PARTICULIÈREMENT SUR LA DERNIÈRE
GUERRE.

PAR G. LATRILLE,

ANCIEN CHEF DE BRIGADE

Pourquoi me lasserai-je de répéter ce qu'on
ne se lasse point de ne pas entendre ?

CHAP. 36.



A PARIS,

Chez MAGIMEL, Libraire pour l'art militaire,
quai des Augustins, n°. 73.

04111300

N. W. 307396

BEA. L. 242

CONSIDERATION



JACOBI

INSTRUMENTO DI VENDITA
COLLETTA

DELLA CANTIERE

di via ...

Il sottoscritto ...
ha venduto ...
per ...

...

A BASIS

Car. ...
...

CONSIDÉRATIONS

SUR

LA GUERRE,

ET

PARTICULIÈREMENT SUR LA DERNIÈRE
GUERRE.

DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

Si la guerre est un fléau pour l'humanité, il n'est malheureusement pas permis d'espérer que ce fléau finisse : c'est une maladie inhérente à la nature de notre espèce, et les déclamations de la philosophie ne nous en guériront pas, puisque la religion n'a pu le faire.

La nature, en séparant par des déserts et des grands fleuves les sauvages qui habitent les vastes forêts, les savannes solitaires de l'Amérique septentrionale, et en

donnant peu de besoins à ces hommes grossiers, semblerait avoir pris soin d'écartier d'eux tout sujet de division ; mais qui peut contenir l'inquiète activité du cœur humain ? Ces peuplades féroces vont se chercher au loin pour se détruire ; leur droit des gens , leurs repas homicides font frémir d'horreur. Quel motif les excite au carnage ? serait-ce le défaut de subsistance et d'espace , ou une exubérance de population ? non ; là , plus qu'ailleurs, les hommes manquent à la terre ; là , plus qu'ailleurs , cette mère commune s'est montrée bienfaisante et prodigue ; là , plus qu'ailleurs , elle a pourvu à tous les besoins de l'homme.

Jetez deux hommes , deux amis , deux frères au milieu d'une île, dont ils soient à la fois les seuls habitans et les seuls propriétaires ; qu'ils y vivent comblés de biens ; que tous leurs desirs y soient satisfaits aussitôt que formés, cela n'empêchera pas qu'il ne s'élève bientôt des différens entr'eux ; il faudra qu'il y en ait un qui périsse ,

ou qui consente à être opprimé par l'autre. La propriété, la civilisation, la politique, n'ont donc point enfanté la guerre ; avant elles toutes, la nature nous avait faits ambitieux et destructeurs (1).

Il est donc certain que le projet de paix perpétuelle imaginé par l'abbé de St. Pierre ne fut en effet que le rêve d'un homme de bien, et que ceux qui en ont porté ce jugement, ont dit une chose vraie, et connoissaient le cœur humain mieux que lui. Jamais d'ailleurs, cette idée chimérique pouvait-elle être offerte dans des temps moins opportuns ? Alexandre se trouvait à l'étroit dans cet univers, et il souhaitait qu'il s'ouvrît d'autres mondes devant lui pour les assujétir ;

(1) Ceci contredit le principe de la bonté native de l'homme, établi par des écrivains qui ont plus écouté leur imagination, que cédé à leur conviction intime. C'est à regret, je l'avoue, que j'ai renoncé moi-même à une si douce illusion ; mais, si en effet l'homme était né bon, pourquoi tant de précautions trop justifiées par l'expérience de tous les siècles ? pourquoi des châtimens pour l'enfance ? pourquoi des loix coercitives ? pourquoi des magistrats, une police, des supplices ? pourquoi un Dieu vengeur et rémunérateur ?

ce vœu insensé s'est réalisé pour les nations modernes ; les bornes de la terre se sont reculées , sans que leur ambition se soit assouvie ; que dis - je ? elle a redoublé d'activité. Les anciens ne faisaient guère que des incursions prochaines ; la défense de leur liberté fut le motif qui leur mit le plus souvent les armes à la main. De nouveaux intérêts nous agitent ; l'esprit mercanti le a succédé à l'esprit de conquête ; presque toutes les guerres du dernier siècle ont eu pour but l'extension du commerce , et la possession de ces contrées lointaines , que les abîmes de l'Océan et les ravages d'une atmosphère dévoratrice n'ont pu dérober à notre avidité.

Loin de se calmer , les fureurs de la guerre ont acquis un nouveau degré d'intensité. Un peuple est venu, qui a prétendu s'approprier exclusivement le domaine des mers. L'établissement d'un comptoir , la construction d'un navire, la restauration d'un port, les encouragemens accordés à l'industrie nationale, sont autant d'attentats contre sa

souveraineté prétendue, autant de motifs qui provoquent son agression, et la justifient à ses yeux. Il suffit que son pavillon ait paru dans les régions les plus reculées, pour qu'il s'arroe le droit d'en écarter les autres nations; et, comme il a par-tout des possessions ou des prétentions, il a par-tout aussi des points de contact, des inquiétudes, des jalousies, des prétextes de guerre: on ne saurait remuer le bout du doigt sans exciter ses plaintes, et sans le blesser. Mais, afin d'empêcher les autres états d'ouvrir les yeux sur ses vexations, ses empiétemens, son odieux monopole, il accuse d'ambition la seule puissance qui soit capable d'opposer quelque résistance à son oppression, à ses usurpations éternelles; il affecte de trembler pour l'indépendance de l'Europe, que lui seul menace et foule aux pieds; il fait un échange monstrueux de ses richesses avec la corruption, la trahison, le crime, ses plus puissans auxiliaires; et, après avoir agité, sur le continent, des brandons de discorde, il insulte ou sacrifie

déloyalement ses alliés ; et toutefois , chose étrange ! il en retrouve encore.

Voilà comment une faible étincelle, partie d'un coin de l'Europe, de l'Amérique ou de l'Asie, embrase à l'instant les quatre parties du globe : on ne peut rompre un seul anneau de la chaîne politique qui embrasse toutes les nations, sans produire à l'instant un ébranlement universel. Lorsque les Grecs et les Perses combattaient, les uns pour l'indépendance, les autres pour l'empire ; lorsque les Romains s'essayèrent contre les peuples du Latium (1),

(1) Il fallut près de 500 ans aux Romains pour soumettre les Latins, les Volsques, les Eques, les Toscans, les Marses, les Samnites. Leurs guerres contre ces derniers, qui habitaient cette partie du royaume de Naples que nous appelons l'Abbruzze, durèrent 70 ans. Lorsqu'ils eurent détruit ces peuples presque féroces, ils se trouvèrent en présence des Carthaginois, qui occupaient la Sicile. La rivalité de ces deux peuples éclata d'abord, et la guerre qui s'alluma entr'eux étendit ses ravages sur l'Italie, l'Espagne, l'Afrique. Enfin, après la ruine de Carthage, les Romains se répandirent par-tout ; en moins d'un siècle, ils envahirent toute l'Italie, l'Espagne, l'Illyrie, l'Afrique, la Grèce, la Thrace, la Macédoine, la Syrie, et toute l'Asie mineure.

le reste du monde avait la liberté de respirer en paix ; mais aujourd'hui que chaque puissance se montre jalouse d'empêcher l'agrandissement de ses voisins , quoiqu'elle nourrisse l'espoir secret de s'agrandir elle-même à leurs dépens , des ligues se forment à la moindre apparence de rupture entre deux grands états ; le prétexte est le maintien de la balance politique ; le véritable motif , le desir de partager les dépouilles du vaincu.

Ce système d'équilibre , né d'abord en Italie de la jalousie des petits états entr'eux , appliqué ensuite aux grandes puissances , et qui , ayant été mis en usage contre l'ambition de la maison d'Autriche par les Français , fut depuis tourné contre ceux-ci sous Louis XIV : ce chef-d'œuvre de politique et de raison s'est trouvé tout-à-coup renversé. Une puissance (1) , presque ignorée lors du traité de Westphalie , a subi une métamorphose aussi rapide qu'étonnante , sous l'influence du plus extraordinaire des

(1) La Russie.

législateurs , et les progrès de sa prépondérance ont été aussi prompts que ceux de sa civilisation ; une autre (1), que la force des choses semblait condamner à une obscure médiocrité , s'est tout-à-coup élevée sur les ailes du génie , et a pris son rang parmi les états du premier ordre , pendant qu'une troisième (2), victime de l'ambition des deux autres , en a été effacée.

Cependant l'empire du Croissant , déjà entamé (3), déclinait chaque jour sensiblement , et les symptômes de sa dissolution offraient à l'ambition une nouvelle proie à dévorer. L'Angleterre , uniquement dominée par l'esprit de gain , laissait les cabinets du continent s'agiter sur les moyens de figurer avec avantage sur ce nouveau théâtre , et profitait du trouble que l'expectative de cet autre démembrement jetait dans les esprits , pour achever , sans obstacle , la conquête de l'Indostan ; elle y obtenait des suc-

(1) La Prusse.

(2) La Pologne.

(3) Par la cession de la Crimée.

cès inouis. La France seule , minée par le marasme de la fiscalité , énervée par une administration pusillanime , indolente , prodigue , ne montrait qu'une politique timide et dénuée de vigueur ; elle vit , sans sourciller , ces importantes révolutions s'opérer autour d'elle : sous ses yeux même , quelques régimens Prussiens donnèrent des loix à une république alliée (1) , qu'elle ne sut ni secourir , ni abandonner entièrement. Pour la tirer de cet état de dégradation et d'engourdissement , il ne fallut pas moins qu'une de ces catastrophes terribles , dont la commotion violente ébranle les états jusque dans leurs fondemens. Dans le temps qu'elle était travaillée par cette crise intérieure , elle se vit , à la fois , assaillie par tous les rois de l'Europe , avides de s'en partager les lambeaux : on trembla pour son existence ; tous les politiques présagèrent sa ruine et un avenir sinistre ; mais elle soutient cette lutte avec une intrépidité sans exemple , et bientôt elle reporte la ter-

(1) Révolution de la Hollande en 1787.

reur chez les nations acharnées à sa destruction. Ce torrent, un instant comprimé, rompt toutes ses digues, et déborde de toutes parts avec fureur : la moitié de l'Europe en est submergée. Après un intervalle de sept cents ans, les bords du Nil, la Palestine, retentissent encore une fois des exploits des Français, et subissent le joug ; des trônes sont renversés, d'autres s'élèvent ; des républiques sont fondées ; l'empire Germanique est constitué sur de nouvelles bases ; le riche héritage de la maison de Bourgogne, sujet éternel de tant de débats sanglans, rentre dans notre possession ; la Gaule enfin se replace majestueusement dans ses antiques limites (1).

(1) C'est ici qu'il faut admirer le génie prophétique de Montesquieu. Il n'y a point, dit-il, d'état qui menace si fort les autres d'une conquête, que celui qui est dans les horreurs de la guerre civile ; tout le monde, noble, bourgeois, artisan, laboureur, y devient soldat : et lorsque, par la paix, les forces sont réunies, cet état a de grands avantages sur les autres qui n'ont guère que des citoyens. D'ailleurs, dans les guerres civiles, il se forme souvent de grands hommes, parce que, dans la confusion, ceux qui ont du mérite se font

Ce bouleversement , qui étonnera les siècles à venir , n'a fait qu'accroître la violence des passions. Plus effrayés qu'abattus , plus envieux qu'équitables , les ennemis de la France , déçus dans leurs projets , n'ont que trop manifesté le desir de lui ravir les fruits de ses succès prodigieux. Inutilement elle aurait montré la plus noble modération , si elle ne se garantissait encore de l'aveugle sécurité que la victoire inspire.

« Un empire , fondé par les armes , a
» dit Montesquieu , a besoin de se soutenir
» par les armes ; mais comme , lorsqu'un
» état est dans le trouble , on n'imagine
» pas comment il peut en sortir ; de même
» lorsqu'il est en paix , et qu'on respecte
» sa puissance , il ne vient pas dans l'esprit
» comment cela peut changer : il néglige
» donc sa milice dont il croit n'avoir plus
» rien à espérer , et tout à craindre , et sou-
» vent même il cherche à l'affaiblir. »

jour , chacun se place et se met à son rang ; au lieu que , dans les autres temps , on est placé , et on l'est presque toujours de travers. *Grandeur et Décad. des Romains.* Chap. XI.

Non - seulement les circonstances présentes nous font une loi de résister à cette pente générale ; mais, dans tous les instans , le moyen le plus sûr qu'une nation puisse mettre en usage pour se conserver , est , n'en doutons pas , de se tenir toujours prête à la guerre , et d'entretenir l'instinct belliqueux de ses citoyens. Il y a plus ; c'est que cette nation sera , en ce cas , assez respectée pour ne faire la guerre que lorsque bon lui semblera : que , si elle possède un vaste territoire , une population nombreuse , une richesse agricole et industrielle surabondante , un gouvernement assez fortement constitué pour réprimer les désordres intérieurs , et assez sagement pondéré pour assurer la liberté publique ; si désormais , par une union inespérée , la religion et la tolérance s'y tiennent par la main ; si ses loix sont douces , et leur exécution confiée à des mains également habiles et vigilantes ; si , sous l'influence d'un doux climat , les mœurs de cette nation sont vives , aimables , polies ; si , susceptible d'enthousiasme

et de magnanimité , elle est incapable des froids calculs de l'égoïsme et des noirceurs du crime réfléchi ; si la légèreté de son caractère est corrigée par la gravité imposante et l'immutabilité de ses institutions ; si , franche et droite dans ses relations , elle continue à se montrer aussifidèle à ses alliés , que terrible à ses ennemis ; cette heureuse nation , sans prétentions au-dehors , sans inquiétudes au-dedans , inspirera insensiblement une confiance universelle ; elle deviendra la protectrice de tous ses voisins ; son alliance sera recherchée comme un bienfait ; d'un mot elle calmera les dissensions intestines qui viendraient à éclater autour d'elle ; et la présence d'un de ses citoyens suffira pour arrêter les calamités de la guerre ; nouveau Popilius il tracera sur le sable un cercle imperceptible , et cette faible barrière aura la puissance de suspendre la marche des armées prêtes à s'entrechoquer ; le sang qui allait couler ne sera point versé : alors , et alors seulement , le vœu de l'humanité sera accompli.

Ainsi donc , la perfection de l'art militaire se rattache à toutes les idées de bonheur , de prospérité , de grandeur ; et l'utilité des bons écrits sur cette matière , ne saurait être contestée : l'essentiel serait d'en faire un bon. J'ai aspiré à ce but sans me flatter d'y atteindre ; je n'ai pas prétendu me faire *témérairement le Feuquières* de mon siècle ; mais j'ai fait des réflexions sur ce que j'ai vu , et , ces réflexions , je les publie. Que si l'on me reproche d'avoir fait un mauvais livre , je répondrai , avec Duclos , que ce mauvais livre en produira peut-être un bon , et que , quand bien même je n'aurais réussi qu'à ajouter une seule vérité à la masse commune des lumières , je me croirais assez récompensé de mon travail. Rien n'est à dédaigner , car rien n'est inutile dans l'ordre moral comme dans l'ordre physique ; et c'est ainsi qu'une seule goutte de pluie , tombée sur les montagnes de l'Abyssinie , va servir à fertiliser les riches campagnes de l'Egypte.

L'histoire de la dernière guerre , si elle

était bien faite, serait, sans contredit, la plus belle, comme la plus utile des leçons; mais les talens et les matériaux nécessaires me manquant également pour un semblable ouvrage, j'ai dû me borner à quelques considérations générales. Cette tâche brillante est réservée à une plume infiniment plus habile et plus exercée : elle ne trompera pas l'attente du public; et le peintre sera digne, en tout, du tableau.

Quelques militaires, qui ont été consultés sur ce faible essai, ont pensé que je ne m'étais pas assez étendu sur les détails des opérations de la guerre; d'autres auraient désiré que j'eusse fait mention de nos campagnes sur le Rhin, et ils m'ont laissé entrevoir que mon silence, à cet égard, pourrait me faire accuser de partialité : voici ma réponse à ces objections.

Les militaires sont trop disposés à croire qu'il n'y a rien au monde de plus intéressant que des récits de guerre; généralement ils n'en sont pas fort sobres, et chacun sait la réputation que cela leur a valu. Leur

erreur est sans doute excusable ; mais cela ne suffit pas pour justifier aux yeux du lecteur impatient la monotonie, la sécheresse, la longueur accablante de ces détails. Si les anciens les ont tant prodigués dans leurs ouvrages, c'est qu'ils avaient affaire à un public fort différent de celui de nos jours ; aussi leurs histoires sont-elles plus en narration qu'en réflexions ; on veut aujourd'hui précisément tout l'opposé ; la manière de Tacite a prévalu (1), et tandis qu'on s'arrache son livre, et que tout le monde le sait par cœur, Thucydide, Hérodote restent ensevelis dans la poussière des bibliothèques, ou, si on les connaît en-

(1) Les réflexions de cet écrivain jettent, je l'avoue, un grand intérêt sur ses compositions ; il nous fait lire avec lui dans l'ame des tyrans, et ses portraits ont une vigueur de dessin, une richesse de coloris inconnues avant lui ; mais cette façon d'écrire l'histoire approche trop du libelle : elle a de plus, on l'a dit avant moi, l'inconvénient de ne rien laisser à faire au lecteur, et de préoccuper son jugement. Tibère fut assurément un grand monstre : qui m'assurera que tout affreux que puisse avoir été son caractère, il ne se soit pas enlaidi sous le pinceau de Tacite ?

core, ce n'est guère que par les citations de quelques érudits. Les anciens entraient dans des détails qu'on regarderait maintenant comme minutieux, puérils, et trop au-dessous de *la majesté de l'histoire*; ils dépouillaient leurs héros de la pourpre et du cothurne en les produisant sur la scène; et se contentant de les faire agir, ils laissaient au lecteur le soin de les juger. Nous en usons bien autrement avec les nôtres, car nous aimons mieux leur supposer des motifs auxquels ils n'ont peut-être jamais songé, que de laisser douter de la profondeur de nos jugemens. Peut-être trouvera-t-on que j'ai quelquefois encouru ce reproche, et que je me suis interposé trop indiscretement entre mon siècle et la postérité; je puis le dire pourtant, personne moins que moi n'abonde dans son sens; je n'ai voulu que soumettre mes idées, sans avoir la folle prétention de les donner comme les meilleures; mais sans le vouloir, on sacrifie à la mode, et on prend la teinte du temps où l'on vit. Le public est même fort

heureux que je ne me trouve pas en fonds pour l'entretenir de commerce, de finances, de population, seules matières qui fassent aujourd'hui la fortune d'un écrit; car sûrement je ne l'eusse pas épargné là-dessus davantage que nos versificateurs qui, au lieu de nous faire des poèmes, ne nous donnent plus que des dissertations, de longs traités en prose rimée, et qui, laissant de côté la palette d'Homère et les aimables fictions de la Mythologie, mettent en pièces les systèmes des économistes, des physiiciens, des publicistes, pour en enfler leurs maigres hémistiches. Quoi qu'il en soit, je n'ai pas dû oublier que le titre même de cet ouvrage m'interdisait d'empiéter sur la part de l'historien; et comme les erreurs que je combats sont répandues dans toutes les classes, je n'ai pas entendu faire un livre qui ne fût lu que d'une seule. J'ai donc persisté dans mon premier plan, et j'ai préféré m'attacher plutôt à l'esprit des opérations qu'à leur description littérale; mais afin de satisfaire tous les goûts, j'ai inséré

dans des notes à la fin du volume, quelques pièces officielles qui serviront tout à la fois de preuves et d'éclaircissemens.

Quant au silence que j'ai gardé relativement aux armées qui ont agi en Flandres, en Hollande, en Allemagne, il me sera encore plus facile de le justifier; car, puisqu'il m'est arrivé quelquefois de me défier de ma mémoire et de craindre de manquer d'exactitude sur des événemens qui se sont passés sous mes yeux, on conviendra sans doute qu'il n'y aurait pas eu moins de présomption que de folie à prétendre prononcer sur ceux qui ont eu lieu si loin de moi. C'est tout ce que je pourrais faire, s'il m'était permis de fouiller dans les cartons du ministère; encore n'oserais-je rien affirmer sur des pièces où l'on voit bien quelques faits authentiques, mais qui sont presque toujours présentés sans liaison, et qui, en offrant quelques résultats isolés, n'apprennent rien sur les causes, et laissent ignorer les vues ultérieures, que l'intérêt des généraux est de ne point di-

vulguer. Je le demande , lors même que j'aurais pu me résoudre à grossir mon ouvrage de cette collection indigeste , quelle instruction en eût-il résulté ? Or , mon seul but serait d'être instructif.

Tels ont été les motifs de mon silence , et c'est bien injustement qu'on chercherait à m'en controuver d'odieux. Personne n'a plus admiré que moi les travaux des armées du Nord , du Rhin , de Sambre et Meuse ; comme celles d'Espagne et d'Italie , elles ont contribué à la gloire de leur patrie , et il ne faut pas s'en étonner , car n'étaient-ce pas aussi des Français ? Ceux donc qui ont tenté d'élever une ligne de démarcation entre ces branches de la famille commune , se sont montrés bien stupides ou bien criminels. Quel fruit espéraient-ils de l'esprit de jalousie et de rivalité qu'ils ont cherché à fomenter ? Rhéteurs insipides , n'ont-ils prétendu qu'au futile avantage de faire des parallèles , ou de placer quelques brillantes antithèses ? il faut tolérer leur manie : mais si , cachant de profonds desseins sous ce

vernissé imposteur, ils ont nourri l'inférieur projet de semer la haine et les dissensions, qu'il faut les détester ! J'abhorre trop leurs sentimens pour avoir pu les imiter dans leur conduite. Je suis trop ennemi de leurs intrigues, pour qu'il puisse exister aucune sorte d'affinité entre eux et moi : nous ne parlons pas la même langue. Étranger à tous les ressentimens contemporains, également exempt de craintes, de haines et de prétentions ambitieuses, je crois être dans cette disposition morale qui ne laisse aucune prise aux préoccupations injustes, et j'écrirai comme si je vivais dans un autre siècle ; celui-ci m'accusera d'adulation, cet autre d'injustice ; mais lorsque la tombe se sera fermée sur la génération vivante, et que, dans le silence des passions qui l'agitent, la vérité pourra se faire entendre, mon écrit (s'il m'étoit permis de penser qu'il parvint jusques-là) sera honoré de son sceau approbateur.

Que s'il m'étoit arrivé de donner occasion

aux esprits mal fait sde faire quelques applications injurieuses, il faudrait déplorer le sort de tout écrivain de bonne foi ; car il n'y en aurai pas un seul qui pût se flatter d'être à l'abri de ce malheur. En attaquant l'imposture des réputations sur parole, je n'ai, je le déclare solennellement, eu en vue aucun homme vivant, et je serais désespéré d'avoir involontairement donné quelque pâture à la malignité ; mais si quelqu'un venait à se reconnaître à mes portraits, il ne faut pas pour cela qu'il s'abandonne au découragement ; il doit se persuader, au contraire, qu'avec de l'application, une volonté forte, un travail opiniâtre, il est possible sinon d'égaliser, du moins d'approcher le génie.

Je ne dirai rien sur la manière dont j'ai traité mon sujet, parce que je suis persuadé que lorsqu'un livre est bon, il se recommande assez de lui-même, et que lorsqu'il est mauvais, toutes les apologies imaginables ne le rendent pas meilleur. J'observerai seulement que si j'ai parlé de la der-

nière invasion en Italie avant d'avoir parlé de la première, c'est qu'il m'a semblé convenable de m'asservir plutôt à l'ordre des idées qu'à l'ordre chronologique.

Je dois avertir encore qu'on trouvera, dans les principes que j'expose, une grande identité avec ceux que M. de Guibert a si éloquemment développés dans son *Essai général de Tactique*, qui est dans les mains de tous les militaires, et cette ressemblance se fera particulièrement remarquer dans les chapitres sur l'éducation militaire, sur les batailles, sur l'audace, la discipline, l'artillerie, la cavalerie et les places de guerre. Quelques-uns de mes lecteurs penseront peut-être qu'il était superflu de redire ce qui avait été dit beaucoup mieux avant moi; peut-être aussi m'accuseront-ils de témérité pour avoir osé marcher sur les traces d'un si bon modèle; mais d'autres, et j'espère que ce sera le plus grand nombre, sentiront que le but de cet ouvrage étant de montrer par des exemples l'excellence des vues de cet écrivain célèbre, je ne pou-

vais me dispenser de les reproduire : c'est au public à décider si j'ai réussi à donner un nouvel appui à la force de ses preuves, ou si, disciple mal adroit d'un maître habile, je n'ai fait que gâter sa doctrine en la remaniant.

CONSIDÉRATIONS

SUR

LA GUERRE,

ET

PARTICULIEREMENT SUR LA DERNIERE
GUERRE.

CHAPITRE PREMIER.

*De l'importance et des effets de l'éducation
militaire.*

LA nature et l'habitude endurcissent les hommes contre les travaux de la guerre ; c'est aux loix à les armer contre les douceurs de la paix (1). Le contraire est arrivé presque par-

(1) Tous les gouvernemens qui ont voulu préparer leurs armées à de grands succès, ont commencé par les accoutumer aux travaux, à la fatigue. Philippe de Macédoine tenait toujours ses troupes en mouvement ; il leur faisait faire habituellement 500 stades, ou onze de nos lieues par jour. C'est ainsi qu'il se rendit si redoutable à la Grèce, et qu'il prépara à son fils la conquête de l'Asie.

tout, et la plupart des peuples ont perdu, par l'inaction, la supériorité qu'ils avoient acquise par des victoires. C'est par la perpétuité de leurs guerres, dit Montesquieu, que les Romains acquirent une profonde connoissance de l'art militaire. Dans les guerres passagères, la plupart des exemples sont perdus; la paix donne d'autres idées, et on oublie ses fautes et ses vertus même.

Les Français sont naturellement plus belliqueux que n'étaient les Romains, cependant l'éclat de leurs armes n'a jamais brillé que par intervalles: on ne peut trouver la cause de cette différence que dans celle qui existe entre les institutions militaires de ces deux peuples.

Les Spartiates étaient si occupés pendant la paix (1), qu'ils regardaient la guerre comme un temps de délassement. Chez les Romains, l'effusion du sang était la seule différence que l'on remarquât entre un champ de bataille et un champ d'exercice (2). Les légions restaient continuellement campées le long des grands fleuves et des frontières de l'empire (3). Les

(1) Plut. in Lyc. t. 1. p. 55.

(2) Joseph de Bello Judaico, lib. 3, cap. 6.

(3) On a judicieusement remarqué que ce fut Constantin qui, en ôtant les légions des frontières pour les disperser dans l'intérieur des provinces, acheva de les amollir.

places fortifiées étaient regardées comme le refuge de la faiblesse. Leur plus importante règle de discipline était de tenir le soldat toujours occupé, et certes, on ne peut nier que ce ne fût la plus propre à les maintenir sains d'esprit et de corps. Deux fois le jour, les jeunes soldats étaient exercés; les vétérans répétaient chaque jour ce qu'ils avoient appris au sortir de l'enfance. L'hiver le plus rigoureux interrompait à peine ces exercices (1) où l'on apprenait aux soldats à marcher, à courir, à sauter, à nager, à porter de lourds fardeaux. Dans ces imitations de la guerre, on leur faisait prendre des armes deux fois plus pesantes que celles dont on se servait dans une action réelle. « Ils portent, dit Cicéron, leur nourriture » pour plus de quinze jours, tout ce qui est » à leur usage, tout ce qu'il faut pour se fortifier; et à l'égard de leurs armes, ils n'en » sont pas plus embarrassés que de leurs » mains ». On conviendra, je pense, que rien au monde ne ressemblait moins à cette manière de former des soldats, que celle que nous avions adoptée.

Quelle véritable notion de la guerre pou-

(1) On exerçait en hiver les soldats sous de vastes galeries.

vaient, en effet, acquérir des hommes qu'on laissait perpétuellement croupir dans l'enceinte des villes, où leur plus importante occupation était de blanchir leurs habits, de polir leurs armes, de vernir leur fournement, et pour lesquels deux heures d'exercice, dans les beaux jours de l'année, semblaient une fatigue insupportable (1)? Une vaine théorie, une pointilleuse exactitude sur la tenue et sur quelques formules puériles de police, quelque prestesse dans le maniement des armes, les coups de plat de sabre; voilà, à peu près, tout ce

(1) M. de Saint-Germain sentait bien les inconvéniens de la vie sédentaire des troupes; mais ce ministre qui a été trop et trop peu loué, n'osa pas tout ce qu'il aurait voulu. Nous allons transcrire ici un extrait de l'art. 15 de l'ordonnance de 1776, pour montrer avec quels ménagemens il leur prescrivait un peu plus d'activité. « L'intention de sa Majesté étant que ses » soldats soient maintenus dans une activité qui puisse » contribuer à les fortifier et à les maintenir sains et » robustes, elle veut, *lorsque le mauvais temps ne s'y » opposera pas*, que les jours qui ne seront pas destinés à des exercices, soient employés à des promenades militaires, quelquefois avec armes et bagages, *quelquefois sans armes*, etc. »

Un médecin prescrivant un léger exercice à des convalescens serait-il plus circonspect?

que nos ministres s'étaient approprié de la science des Frédéric.

On aurait tort de croire que je blâme la règle et la propreté, que je reconnais être, au contraire, l'essence du métier; c'est seulement l'excès qu'il faut proscrire en tout. La manie de la tenue avait été la maladie des Prussiens avant de devenir la nôtre: elle valut au père de Frédéric, qui l'avait introduite dans ses troupes, le ridicule sobriquet de *roi-sergent*. A peine parvenu au trône, son fils se hâta d'en arrêter les progrès. *Si la paix avait duré*, dit-il lui-même dans ses mémoires, *il est à croire qu'on en serait, à présent, au fard et aux mouches*. Ne dirait-on pas que c'est nous qu'il a voulu peindre? Que l'on me dise, de grace, si avant la révolution, un petit abbé de cour était plus papillotté, plus amoureux de sa toilette que la plupart de nos élégans officiers? Convenons que cela ne pouvait être autrement. Quand le gouvernement d'une nation légère foment sa frivolité, au lieu de chercher à l'en guérir, on doit s'attendre à de semblables travers.

Le gouvernement, dira-t-on, avait ses raisons pour en user ainsi. J'entends; on court au plus pressé; on songe aux révoltes, et non pas aux invasions; mais les invasions viendront

bientôt (1). Ces nombreuses armées viendront alors se dissoudre , comme la neige aux rayons du soleil. La fatigue et l'inclémence de l'air détruiront ce que le fer de l'ennemi n'aura pas moissonné , ou plutôt ne laisseront rien à faire à l'ennemi ; car , il faut être juste , nos Français ont pu être amollis ; ils n'ont jamais cessé d'être braves. Ils portent un cœur belliqueux dans le corps le plus débile ; et c'est , à mon avis , avec beaucoup d'exactitude qu'on a dit d'eux , que c'était le seul peuple dont les mœurs peuvent se dépraver sans que le fond du cœur se corrompe , et que le courage s'altère. Malheureusement le courage , qui est indispensable à la guerre , ne suffit pas seul ; il faut des forces et de la santé pour en supporter les travaux. Les Romains passaient de la paix à la guerre sans changer de genre de vie ; nous passons d'une oisiveté excessive à une excessive activité , cause féconde de ces maladies sans nombre , qui dévorent nos armées modernes avec une rapidité si effrayante. Les Romains s'acclimaient , sans obstacle , vers les régions brûlantes de l'Afrique , et sur les rives glacées du Danube. Avec les mêmes légions , César soumit

(1) Montesq. Esp. des Loix , liv. 10 , chap. 12.

la Gaule, et dissipa les armées de Ptolémée et de Juba.

Le législateur ne saurait donc assez méditer sur les réglemens les plus propres pour donner une meilleure éducation aux troupes : celles qui font long-temps la guerre, deviennent excellentes ; et jamais l'armée Française n'a été plus belle, mieux disciplinée, plus redoutable, qu'après la longue lutte qu'elle vient de soutenir : la conséquence est facile à déduire ; faites-lui continuer la guerre au sein même de la paix ; formez des camps, et ôtez aux généraux et aux soldats le loisir d'oublier les leçons de l'expérience.

La paix a même cet avantage sur la guerre, qu'elle laisse plus de temps et de moyens pour remédier aux vices qu'on découvre. L'activité, le tumulte, la confusion, qui règnent à la guerre, ne permettent point à un général d'apprécier exactement la capacité des chefs : mille circonstances échappent à sa vue à la faveur du trouble, en sorte qu'avec du charlatanisme, du manège et quelque peu de bonheur, on parvient aisément à en imposer ; mais ici, tout devra être mûrement pesé et discuté en sa présence ; il faudra expliquer le but de chaque mouvement, son mérite et ses inconvéniens. On se supposera dans une situation don-

née, et l'on exigera que chacun donne son avis sur les moyens les plus avantageux d'en tirer parti. On exécutera toutes les opérations dont on ferait usage dans une campagne réelle. Par ce moyen, les officiers généraux conserveront l'habitude de manier de grands corps de troupes, et les troupes des différentes armes apprendront à se prêter un appui mutuel. C'est là qu'on pourra juger, avec connaissance de cause, toutes les manœuvres dont il est possible de faire usage en présence de l'ennemi. Tous les mouvemens que l'on trouverait trop compliqués, trop pesans, trop décousus, seraient perfectionnés; tout ce qui est impraticable à la guerre, serait aboli sans retour. Des nuées de tirailleurs, derrière lesquels marcheraient des colonnes profondes en bon ordre, s'accoutumeraient à attaquer des redoutes à la course, et à se rallier sans confusion, dans le cas où ils seraient repoussés; en un mot, quand tout cela n'aurait d'autre avantage que de garantir les militaires de tous les vices qu'engendre l'extrême loisir des garnisons, et de fortifier leur tempérament, je crois que ces motifs seraient suffisans pour faire adopter mes idées.

CHAPITRE II.

Continuation du même sujet.

L'INCONVÉNIENT de nos camps de paix , et de l'espèce de controverse que nous établissons sous la tente du général , serait peut-être de donner l'avantage aux beaux discoureurs , aux érudits , sur des hommes qui , avec beaucoup de mérite et quelquefois du génie , s'expriment cependant avec difficulté ou en mauvais termes. On se souvient qu'autrefois des officiers qui s'étaient acquis une très-bonne réputation à la tête des troupes , la perdaient absolument dès qu'ils se montraient dans nos cercles brillans , parce qu'ils y paraissaient peu maniérés et peu diserts. Cette mode n'a malheureusement pas subi le sort de tant d'autres parmi nous : elle y subsiste toujours. Tel soi-disant bel-esprit , qui n'a pour tout talent que celui d'arranger quelques phrases , qui même ne lui appartiennent pas , tient le dé , pendant que des hommes qui , par leurs actions , ont fait qu'on ne parle point russe ou tudesque à Paris , sont à peine jugés dignes de les entendre. On sait assez que , depuis un demi-siècle , tout le monde , en France , se pique d'avoir de l'es-

drit ; tel est le fruit de cette manie. L'esprit et le savoir sont bons sans doute , et j'en dirai mon sentiment plus bas (1) ; mais on ne marque véritablement dans le monde , que par la force du caractère.

Quant à l'inconvénient que nous redoutons , il y a , ce me semble , un moyen aussi simple que facile de l'éviter : qu'au lieu de discuter avant d'agir , on agisse avant de discuter. Il n'y a pas d'apparence que celui qui se contentera de dire ce que César ou Annibal eussent fait dans telle ou telle circonstance , obtienne la préférence sur celui qui aura convenablement manœuvré , quoiqu'il ne cite personne ; et puisqu'il est vrai que la paix est le temps des plaisirs et des intrigues , et que , selon l'expression de quelqu'un qui s'y connaissait , c'est alors que ceux qui n'ont point porté le poids des travaux de la guerre , se rétablissent dans la sphère de leurs talens , et dans la saison de leur fortune ; peut-être que l'exécution de mon projet ajouterait à ses autres avantages , celui de nuire à leurs succès. Je m'imagine enfin , que s'il eût eu lieu sous Louis XIV , Turanne eût fait une moins mauvaise figure à la cour.

(1) Voyez le chap. 6.

CHAPITRE III.

Comment l'éducation des troupes influe sur la conduite de la guerre.

LA différence que nous avons remarquée entre notre manière de former les troupes, et celle qui était en usage parmi les anciens, devait nécessairement influencer sur la manière de conduire la guerre. En effet, on ne vit plus de ces invasions brillantes et rapides, qui distinguent les guerres de l'antiquité. Des campagnes entières se passaient à s'observer. Une bataille ou deux, la prise de quelques places, terminaient tout : on se retirait ensuite aux approches de l'hiver ; les troupes prenaient leurs quartiers, et les généraux allaient briguer à la cour des récompense, et des applaudissemens. Après quelques années de ce jeu futile et cruel, la paix ramenait chaque puissance à ses limites, et il ne leur restait que l'inutile regret de s'être mutuellement épuisées. Les guerres que la France, en particulier, a soutenues sous les deux derniers règnes, méritent à peine ce nom ; et la postérité croira difficilement que la patrie des Charlemagne, des Duguesclin, des Grillon, des Condé, des Turenne, ne renfer-

mait pas dans son sein, à cette honteuse époque, un seul homme à qui son prince osât confier le commandement de ses armées. Notre ambition se bornait alors à l'empire de la mode ; et pendant que nous inondions le nord de l'Europe d'agréables colifichets, nous lui demandions, en échange, des généraux (1) pour conduire nos guerres. La nation la plus guerrière et la plus brave du monde était, à cet égard, en arrière de toutes les autres, et nous avons perdu jusqu'aux premières idées d'un art qui avait fait, autour de nous, les plus rapides progrès. De-là, dès les premières campagnes de la révolution, ces mots qui étaient dans la bouche de tout le monde, *on ne fait plus la guerre comme autrefois*. On allait plus loin ; on accusait les généraux de vaincre contre les principes, lorsqu'ils n'avaient fait que s'élever à la hauteur du siècle, et revenir aux vrais principes.

La guerre n'a que deux objets : l'attaque et la défense. Ces deux objets n'en font même qu'un seul, car celui qui attaque peut être

(1) Le maréchal de Saxe était sans contredit un grand homme de guerre, et ce n'est pas à lui qu'il faut reprocher la mollesse d'un cabinet sans énergie. Lui et M. de Lowendal étaient étrangers.

attaqué, et la meilleure manière de se défendre est souvent d'assaillir soi-même : on peut donc modifier sa tactique selon les temps, les lieux, les armes dont on se sert, les hommes à qui l'on commande, ceux contre qui l'on doit combattre; mais les principes généraux de l'art sont invariables. Ces principes veulent qu'on adopte tout ce qui tend à abrégér la guerre et à la rendre moins meurtrière : voilà justement ce que nous avons fait (1).

On conçoit que d'après ces idées, j'approuve peu la manie qu'ont eue quelques écrivains militaires, d'ailleurs très-estimables, de vouloir classer par des dénominations presque toujours inexactes, les diverses méthodes de conduire les opérations de la guerre. Cette fureur de tout généraliser a été le cachet du dernier siècle; elle a donné aux écrits de tous les genres un ton systématique et affirmatif, qui m'a toujours paru choquant; et j'avoue que je n'ai jamais bien compris, par exemple, ce qu'on entendoit par ces grands mots de *guerre de position*, *guerre d'échec*, *ordre oblique*, etc.

(1) Je m'éloigne ici de l'opinion commune. On croit généralement que l'on n'a vaincu qu'à force de prodiguer le sang. Je prie le lecteur d'attendre, avant de prononcer.

Le moindre inconvénient qui en soit résulté, a été d'obliger les auteurs qui les avaient imaginés, à contourner ensuite tous les faits à leur guise, afin d'appuyer leurs brillantes théories. Et c'est ainsi qu'en égarant l'esprit des lecteurs, on était parvenu à épaissir les ténèbres dans lesquelles nous étions plongés.

Ces systèmes tracés dans le cabinet, étaient inapplicables dans la pratique. Les militaires imbus de ces faux principes, et qui par leur rang se trouvaient rapidement portés aux premiers postes de l'armée, décelaient d'abord, par leur embarras, le vice de leur instruction. Timides, lorsqu'ils imaginaient n'être que méthodiques, ils perdaient un temps précieux en vains tâtonnemens, ou dans une imposante immobilité. Toujours tremblans pour leurs flancs ou pour leurs derrières, ils eussent offert sans cesse une proie facile à l'ennemi, si l'ennemi n'eût fait la même faute. Voilà comment les guerres devinrent interminables, ou n'eurent que des effets peu imposans. De là encore l'opinion généralement accréditée, que nul peuple en Europe ne pouvait désormais prétendre au rôle de conquérant, opinion que Frédéric a démentie, qu'il aurait totalement détruite, s'il avait eu des moyens proportionnés à son génie et à son ambition.

CAPITRE IV.

Des Révolutions survenues dans l'Art Militaire, depuis la chute de l'Empire Romain jusqu'au XVIII^e. siècle.

LE maréchal de Saxe avoit eu une grande pensée, lorsqu'il prévoyoit qu'un jour le secret des batailles seroit dans l'ordre et dans les jambes. Cette idée profonde germa depuis dans la tête pensante de Frédéric, et il retrouva ce secret qui avoit été celui des tacticiens de l'antiquité. Mais comment s'étoit-il perdu? quelle cause avoit rendu la tactique si timide, ou plutôt avoit anéanti toute espèce de tactique? Comment ces multitudes que l'histoire nous peint si flexibles, si rapides, si propres à se plier à toute sorte de dispositions et à toute sorte de terrains, étoient-elles devenues si pesantes, si inertes, si difficiles à manier? Cette question exigerait un examen approfondi; les limites de mon sujet m'obligent à me borner à un aperçu rapide.

Les Romains perfectionnèrent l'art militaire que les Grecs avoient créé; mais ce peuple, qui avoit soumis l'univers par la supériorité

de son infanterie, méconnaissant la bonté du système de ses ancêtres, comme il avait oublié ses vertus, multiplia à l'excès sa cavalerie, et ne mit plus sa confiance que dans cette armée et dans ses machines de guerre, signes certains de l'absence du courage et de la décadence de l'art. Les irruptions des Barbares achevèrent ce que la corruption et la mollesse avaient commencé. Cependant ces peuples étant tous guerriers, il est à croire que l'art se fût bientôt retrouvé, si diverses causes ne s'étaient réunies pour reculer l'époque de cette renaissance.

Lorsque ces colonies armées, vomies par le Nord, eurent inondé tout le Midi de l'Europe, et qu'il ne resta plus d'aliment à la dévastation, elles se fixèrent dans les pays qu'elles avaient ravagés, et partagèrent entr'elles le territoire et les habitans. Les vaincus furent réduits à la condition de serfs, de vilains; les seuls possesseurs de fiefs furent réputés libres. Telle fut l'origine de ce que nous avons appelé depuis le système féodal et la noblesse. L'orgueil se glissa chez ces hommes grossiers que l'avidité et la faim avaient seules attirés dans nos heureux climats. Ils se corrompirent dans les douceurs d'une domination qui n'était plus contestée. Ils avaient fait à pied la conquête du monde Romain, bientôt ils dédaignèrent de marcher

comme les autres hommes (1); aller à pied fut une marque de roture; les nobles ne se montrèrent plus qu'à cheval dans les combats. Pendant long-temps eux seuls firent la guerre; et si quelquefois ils se firent accompagner par leurs esclaves, ce fut tout au plus par ostentation. Toute la force des armées consista donc encore une fois dans la cavalerie; elle fut comme par excellence, appelée *la Bataille*, tandis que l'infanterie, vil ramas sans considération, sans ordre, sans discipline et presque sans armes, tomba dans le dernier mépris.

Les souverains n'ayant d'autres troupes à leur disposition, que celles que leurs vassaux étaient obligés de leur fournir, suivant les conditions de la tenance militaire, et ces troupes n'étant obligées de tenir la campagne que pour un temps déterminé et souvent très-court, on conçoit qu'il n'était pas possible de les soumettre à un régime régulier, ni que l'art fit le moindre progrès.

Les opérations militaires ne furent donc

(1) Il est curieux d'observer dans l'histoire, combien il est commun de voir les mêmes causes produire presque par-tout les mêmes effets. Chez les Parthes, les hommes libres allaient à cheval, les esclaves à pied. De nos jours, les mameloueks d'Egypte ont établi la même distinction.

plus que des incursions rapides sans suite comme sans vigueur; et cet état de choses dura pendant plusieurs siècles. Charles VII fut le premier qui, pour sortir de la dépendance des grands vassaux de la couronne, s'avisa de prendre à sa solde un corps de troupes réglées (1). Cette innovation, qui était un grand pas de fait vers la perfection, et qui rendit possible l'expédition de Charles VIII en Italie, donna l'éveil à tous les princes de l'Europe, lesquels ne tardèrent pas à adopter un système aussi favorable à leur puissance.

Mais personne n'avait encore soupçonné l'utilité d'une bonne infanterie : cette révolution fut l'ouvrage des Suisses. La Suisse qui n'avait qu'une noblesse pauvre et peu nombreuse, fut la première qui, pour se soustraire au joug de la maison d'Autriche, fut obligée

(1) Cet événement remarquable arriva vers le milieu du quinzième siècle. Charles VII, après avoir repoussé les Anglais dans leur île, feignit de craindre de nouvelles tentatives de la part de ces ennemis éternels de la France. Au moyen de l'effroi qu'il sut inspirer à la nation, il se fit assigner des fonds pour la solde des troupes qu'il avoit conservées. Le but le plus réel du Monarque était d'humilier les nobles; Louis XI, son fils, suivit le même plan, et l'on sait assez par quels affreux moyens il parvint à le réaliser.

de s'occuper avec soin de la formation d'une infanterie régulière. Il fallait la mettre en état de résister et de combattre la cavalerie : on lui donna pour armes offensives de longues halberdardes et de pesantes épées ; pour se défendre, la cuirasse et le casque. L'expérience ne tarda point à leur suggérer l'idée d'une tactique analogue. Leur ordre habituel fut un carré profond qui présentait de tous côtés à l'ennemi un rempart hérissé de piques. Tous les efforts de la cavalerie allemande, ceux non moins puissans de la gendarmerie bourguignone ne parvinrent jamais à rompre ces masses inébranlables. Ces troupes figurèrent bientôt avec éclat dans les guerres d'Italie, et elles renversèrent tout ce qui entreprit de leur résister.

Ces événemens firent ouvrir les yeux à toutes les puissances de l'Europe ; toutes voulurent avoir des Suisses à leur solde, mais l'insolence et l'avarice de ces auxiliaires (1) les contraignirent à s'occuper des moyens de se passer de leurs services ; elles ne purent les trouver que dans la création d'une bonne infanterie nationale.

(1) Ils abandonnèrent plusieurs fois François I, sous prétexte qu'on ne les payait pas exactement ; et de là vint le proverbe : « *Point d'argent, point de Suisse.* »

Les Allemands qui sont dociles, patients et tout à la fois forts et courageux, se prêtèrent sans efforts à la discipline de leurs voisins. Le caractère impétueux des Français ne se plia qu'avec peine à ce changement, et ne s'y soumit même jamais entièrement. Les Espagnols, plus flegmatiques, plus amoureux de l'ordre, l'adoptèrent facilement, et se le rendirent propre en le perfectionnant. C'est par là qu'ils acquirent une supériorité qu'ils ont conservée pendant près de cent cinquante ans, et qu'ils n'ont perdue que par des causes politiques qui ne sont pas de mon sujet.

CHAPITRE V.

Continuation du même sujet.— Effets de l'invention de la poudre.

Ainsi donc, après avoir été si long-temps méconnue, la tactique allait prendre un nouvel essor, lorsque l'invention de la poudre à canon vint tout à coup arrêter ses progrès. L'étonnement où cette découverte jeta les esprits, fit perdre de vue toutes les anciennes notions. L'usage de l'arme à feu s'introduisit rapidement; pour s'en servir, il faut être de pied ferme; la science des mouvemens dispa-

rut. On s'aperçut que plus on présentait de masse à l'action du canon et de la mousqueterie, plus leurs effets étaient meurtriers. On abandonna l'ordre profond pour adopter exclusivement l'ordre mince; on alla plus loin, on crut que l'ordre convenable pour le combat, devait l'être aussi pour la marche; et comme on combattit sur trois de hauteur, on voulut marcher et manoeuvrer de même. Il est aisé de se figurer la faiblesse et l'extrême lenteur de ces files interminables (1); et il est impossible de croire qu'elles eussent été capables de la moindre résistance contre l'impulsion d'une masse active et manoeuvrière, telle qu'était la légion des Romains, ou même moins parfaite. Si l'on ne savait à quel point la routine et les préjugés aveuglent les hommes, on concevrait difficilement que les inconvéniens d'une telle ordonnance n'aient pas frappé tous les bons esprits; mais il est ainsi de longs intervalles, où il semble que la raison humaine soit comme endormie, et où l'universalité d'une erreur en assure la perpétuité. L'abus dont nous parlons

(1) Tous les militaires savent d'ailleurs que la marche de flanc est celle où il est le plus difficile d'observer les distances, et qu'après avoir marché quelque temps, une colonne qui voudrait se mettre en bataille, offrirait d'immenses intervalles de la tête à la queue, etc.

étant par-tout le même, les dangers en furent insensibles, et on ne crut pas qu'il fût possible de trouver quelque chose de mieux. Aucun peuple n'imagina rien en deçà ni au-delà de ce qu'il voyait pratiquer à ses voisins. Quoi qu'il en soit, on ne compta plus que sur l'arme qu'on venait d'inventer (1). L'artillerie fut regardée comme la principale force de l'armée; l'homme n'en fut plus qu'un accessoire: la bravoure personnelle perdit son éclat et presque son utilité, et la malheureuse facilité que les princes trouvèrent pour multiplier ces machines armées, dont on faisait des soldats sans en faire des guerriers, acheva d'anéantir tous les principes d'une bonne Tactique.

Quelques branches de l'art, comme les sièges et la fortification des places, firent de notables progrès sous Louis XIV. L'artillerie devint un peu moins embarrassante; mais la science des évolutions et des grands mouvemens resta dans

(1) Quelques bons esprits se garantirent de cet enthousiasme. Écoutons Montaigne. « Mais quant à cette
 » arme-là j'en parlerai plus amplement, où je feray
 » comparaison des armes anciennes aux nôtres: et sans
 » l'estonnement des oreilles, à quoy desormais chascun
 » est apprivoisé, je croy que c'est une arme de fort
 » peu d'effet, et espere que nous en quitterons un jour
 » l'usage. »

l'enfance. On se convaincra qu'elle était à créer, si l'on veut jeter les yeux sur les batailles les plus célèbres du siècle de ce prince. On voit des armées souvent en bataille dès la veille, ne se joignant presque jamais (1), et n'avançant l'une sur l'autre qu'après un feu d'artillerie et de mousqueterie de plusieurs heures. Une telle boucherie pouvait durer jusqu'à extinction des deux partis, lorsqu'enfin, moins patiens ou moins opiniâtres, les uns pliaient, les autres s'avançaient; une charge de cavalerie achevait d'ébranler l'armée chancelante, et tout était fini. Non-seulement la guerre était alors très-meurtrière, mais encore très-peu décisive, parce que tout ce qui tend à ralentir les mouvemens d'une armée, la rend aussi moins propre à profiter de ses avantages; et qu'après une affaire un peu sérieuse, il fallait faire de nouveaux préparatifs, et attendre que tous les nombreux attirails d'une artillerie immense fussent en état de suivre les troupes.

On ne peut disconvenir que les Condé, les Turenne, les Luxembourg, n'aient tiré le plus

(1) Il faut joindre l'ennemi pour le vaincre; plus vos mouvemens sont lents, plus l'action est meurtrière et douteuse. Voilà pourquoi la guerre est moins destructive aujourd'hui qu'autrefois.

grand parti possible de cette constitution vicieuse ; mais , ainsi que l'a judicieusement observé un auteur distingué, Guibert , ils firent faire peu de progrès à l'art , et ne durent leurs succès qu'à leur talent , à leur coup-d'œil ; ils furent grands hommes de guerre , mais par génie plutôt que par méditation.

L'Europe doit à Louis XIV l'usage des habits uniformes ; mais elle lui doit aussi cette prodigieuse multiplication de troupes qui pèsent sur elle et la dévorent (1).

Cependant les esprits s'éclairaient ; on sentait confusément qu'il existait un vice radical ; mais personne ne découvrait encore le remède. La lecture des anciens ne servait guère qu'à faire imaginer des systèmes incompatibles avec les armes qui sont en usage. Folard voulait nous ramener exclusivement à l'ordre profond : dans son enthousiasme pour les anciens , il préférait naïvement leurs tours de bois et leurs pesantes balistes à notre artillerie. Puiségur

(1) Chaque monarque tient sur pied toutes les armées qu'il pourrait avoir , si ses peuples étaient en danger d'être exterminés ; et on nomme paix cet état d'effort de tous contre tous. Il est vrai que c'est cet état d'effort qui maintient principalement l'équilibre , parce qu'il erreinte les grandes puissances. *Montesq. Esprit des Loix.*

proposait le coin et un ordre rond ; le maréchal de Saxe , qui , à de grands talens , joignait l'esprit d'observation , vit le mal dans toute son étendue ; mais il n'eut que la gloire de prévoir une révolution qui devait être l'ouvrage du génie.

Frédéric parut , et créa une science nouvelle :
laissons parler son éloquent panégyriste : « Il
» découvrit , dit-il , dans les mouvemens de
» doublement et de dédoublement de la pha-
» lange Grecque , les élémens des déploiemens ;
» Pyrrhus les avait établis dans ses troupes ;
» Gustave et , depuis lui , Charles XII en avaient
» eu quelqu'idée imparfaite. Frédéric les per-
» fectionna , les introduisit dans son infante-
» rie , et ensuite dans sa cavalerie. Par-là , il
» diminua l'inconvénient de nos longues co-
» lonnes de marche , et de la lenteur proces-
» sionnelle avec laquelle elles se mettaient en
» bataille. De-là , il put devenir plus hardi dans
» ses mouvemens , et ne déterminer ou ne dé-
» masquer ses dispositions d'attaque qu'au mo-
» ment d'agir , et plus à portée de l'ennemi.
» Les mouvemens individuels d'une colonne
» étant ainsi devenus plus parfaits et plus ra-
» pides , il perfectionna ensuite le concert et
» les rapports de plusieurs colonnes entr'elles ;
» il les habitua à observer exactement leurs

» distances , à marcher à la même hauteur ou
 » à des hauteurs inégalement co-ordonnées , à
 » parcourir , dans des espaces de temps fixés ,
 » des espaces de terrain donnés , à se mettre en
 » bataille dans toutes les directions , soit paral-
 » leles , soit obliques , enfin , soit en totalité ,
 » soit en partie , soit par échelons , soit pour
 » former , soit pour appuyer les points d'at-
 » taque , etc.»

Des que Frédéric eut établi l'harmonie dans toutes les évolutions de son armée , on le vit s'élançer à pas de géant dans la carrière. La célérité de ses marches, la hardiesse et la précision de ses manœuvres , firent tour-à-tour l'admiration et la terreur de l'Europe. On s'étonna de voir une puissance qui, un demi-siècle auparavant, était à peine comptée pour quelque chose dans la balance politique de la république européenne (1), acquérir , en peu d'années , un degré de gloire et de prépondérance qui la placent au rang des états du premier ordre. Frédéric ne disposait pas , comme César , de toute la puissance des maîtres du monde, contre une nation barbare , et qui , par ses divisions

(1) Lorsque l'électeur de Brandebourg déclara la guerre à Louis XIV : « Ce fut , dit Frédéric dans ses Mémoires , ce fut pour Louis XIV un ennemi de plus , et Louis XIV ne s'en aperçut pas. »

intestines , lui fournissait des armes contre elle-même. Il n'avait pas , comme Alexandre , des Asiatiques perdus de mollesse à subjuguier , c'était contre la milice la plus belle alors , et la plus belliqueuse de l'Europe , qu'il avait à combattre. Six puissances , dont la moindre possédait à elle seule autant de ressources qu'il eût pu en réunir , même en s'épuisant , s'acharnèrent à sa perte ; et il sortit triomphant de cette lutte inégale (1). Après un tel prodige , qu'on ose encore , s'il est possible , nier l'influence du génie , et mépriser l'art qui donne et sauve les empires.

CHAPITRE VI.

Du préjugé qui faisait regarder l'étude des lettres comme incompatible avec la profession militaire.

PARMI les causes qui ont le plus contribué à retarder les progrès de l'art militaire , il ne faut pas omettre le préjugé barbare qui faisait re-

(1) Ces puissances étaient la France , l'Autriche , la Russie , le roi de Pologne , la Russie , l'empire d'Allemagne et la Suède. « Que dirait le grand électeur , » écrivait Frédéric à Voltaire , s'il voyait son petit-fils » aux prises avec tant d'ennemis. Je ne sais s'il y aura » de la honte à moi de succomber ; mais il n'y aura » pas pour eux beaucoup de gloire à me vaincre. »

garder la culture des lettres avec un profond mépris, et qui dispensait un gentilhomme d'apprendre à lire, pourvu qu'il sût monter à cheval et manier la lance dans un tournoi. Cette omission serait d'autant plus inexcusable, que, même au milieu des lumières de ce siècle, la rouille de ce préjugé est bien loin d'être totalement effacée, et que s'il ne fallut pas moins jadis à François I, de sa valeur brillante et de la majesté du trône, pour se faire pardonner son goût pour les lettres, il existe encore des militaires qui voudraient, de bon cœur, que Frédéric n'eût jamais fait des vers, ni écrit les mémoires de la maison de Brandebourg; ils regrettent que César ait composé des commentaires; Xénophon, Marc-Aurèle, Julien, de fort bons écrits; et, qui pis est, Scipion, des comédies. Ils ne comprennent pas que Sully, après s'être parfaitement battu pour son prince, ait su encore mieux administrer les finances de son royaume. Que si vous leur disiez que les Coligny, les Guise, passaient pour des hommes très-éclairés, et que Condé rassemblait chez lui les plus beaux génies du siècle de Louis XIV; qu'il assistait avec plaisir à la lecture des pièces de Molière, et retenait par cœur les vers de Racine; attendez-vous qu'ils vous répondront que tous ces gens-là

n'étaient que des pédans. En un mot, ils affectent de dénigrer ceux de leurs camarades, qui consacrent à l'étude le temps qu'ils préfèrent donner au jeu, aux femmes, à l'oïveté. Ils paraissent persuadés que les livres et les armes sont des choses qui s'excluent réciproquement.

Je conviendrai, tant qu'on voudra, qu'Attila, Tamerlan, Koulikan, furent des conquérans célèbres, sans avoir médité Végèce ni Polybe; mais ce qui est arrivé à ces grands guerriers, n'est qu'une preuve de plus, que lorsque les lumières manquent au génie, il n'élève qu'un édifice plus imposant que durable. Faute d'avoir su lier par un système de législation bien pondéré les membres épars de leurs vastes conquêtes, ils ne fondèrent qu'une puissance passagère, et qui ne leur survécut point. Le grand-fils de Pepin lui-même, si fort au-dessus des hommes que je viens de nommer, ne parvint pas davantage à transmettre la sienne à ses enfans. Convenons-en, la conception d'un tel chef-d'œuvre de politique et de sagesse ne pouvait pas éclore au milieu des ténèbres profondes où le siècle de Charlemagne était enseveli : chaque chose a son point de maturité.

Si les Romains ont eu des succès prodigieux

et constans , ils en furent redevables à la sagesse de leur gouvernement , bien plus qu'à l'éclat de leurs victoires ; ils ne conquièrent pas le monde en courant , comme Alexandre , mais , pour ainsi dire , pied à pied , et dans un intervalle de plusieurs siècles : la politique n'eut pas moins de part que la valeur à cette conquête. La guerre elle-même fut pour eux un long apprentissage ; ils avaient commencé à la faire comme des voleurs de grand chemin (1) , et ils finirent par imaginer la formation et la tactique de la légion , bien supérieure à la phalange grecque (2). Leur habileté dans l'art des campemens et dans la conduite des sièges , ne fut pas moins admirable : or , de tels progrès ne sauraient être que le fruit d'une expérience éclairée. L'avantage des Romains fut de s'éclairer long-tems avant que de se corrompre.

(1) Ce fut d'une retraite de voleurs que sortirent les conquérans de l'univers. *Vertot , Révol. Romaines.*

(2) Cette assertion a paru hasardée à quelques militaires qui ont été consultés sur cet ouvrage ; je pourrais donner au lecteur une idée de la tactique grecque et macédonienne , et de celle des Romains , pour le mettre à portée de prononcer ; mais la nature de cet ouvrage ne comportant pas ces détails , je me bornerai à indiquer la source où on pourra les puiser : les *Mémoires Militaires* de M. Guischart.

Eh ! comment ne se fussent-ils pas instruits, eux qui étaient élevés dans l'exercice de tous les emplois de la société, et qui remplissaient tour-à-tour les fonctions qui, dans nos mœurs, nous semblent le moins compatibles (1) ? L'édition, la préture, le sacerdoce, la questure, le consulat, c'est-à-dire, la police, l'administration, la justice, la guerre, la religion, la politique, telle était la carrière immense qu'à Rome un homme public avait à fournir.

Parmi nous, au contraire, un soldat n'était rien qu'un soldat, un juge rien qu'un juge, un financier rien qu'un manieur d'argent ; nous nous étions distribué le fardeau du monde, qu'Hercule seul portait sur ses épaules ; et comme si notre sollicitude avait eu pour principal objet l'ignorance et la paresse, nous avons institué des moines, afin que ceux qui n'étaient

(1) Qu'on ne dise pas que chacun fera mieux sa profession, lorsqu'on ne pourra pas la quitter pour une autre. Je dis qu'on fera mieux sa profession lorsque ceux qui y auront excellé espéreront de parvenir à une autre. *Montesq. Esprit des Loix, liv. 20, chap. 22.*

Solon, issu du sang des rois, fut tour-à-tour habile négociant, bon poète et grand législateur. Le père de l'islamisme (Mahomet), qui n'est communément regardé que comme un ignorant sublime, parcourut exactement la même carrière que le législateur des Athéniens, et fut de plus un grand guerrier.

bons à rien , pussent vivre et s'engraisser de leur inutilité même.

Si les hommes de nos jours voulaient réfléchir sur tout le temps qu'ils perdent à des choses futiles , sur tout ce qui leur en reste encore pour s'ennuyer après celui qu'ils donnent au travail , à la dissipation , à ce que nous appelons des devoirs de société , la manière d'être des anciens cesserait de leur paraître incompréhensible. *Quel temps* , disait Philippe de Macédoine à Denys de Syracuse (1), *quel temps prenait votre père pour composer tous les ouvrages qu'il nous a laissés ? Celui que vous et moi passons ici à boire* , répondit le tyran détrôné. Et voilà précisément ce qu'il faut répondre à ces étroites cervelles dont la jalouse médiocrité est blessée de tout ce qui tend à prendre un essor qui humilie trop leur amour-propre.

(1) Celui qui se fit maître d'école à Corinthe.

CHAPITRE VII.

*Comment la guerre est devenue plus difficile
et plus ruineuse.*

MALGRÉ les progrès rapides que Frédéric a fait faire à l'art des combats, la guerre est cependant beaucoup plus difficile et plus ruineuse qu'elle ne l'était du temps des anciens, et ces deux effets ont une même cause, qui est la prodigieuse multiplication des troupes.

De petites armées disposées en colonnes profondes, et n'occupant, par conséquent, que des espaces très-circonscrits, pouvaient être facilement dirigées par un seul homme. L'action entière se passant sous ses yeux, il en pouvait suivre aisément toutes les circonstances; sa vue embrassait toute la scène du combat, et ses manœuvres avaient un degré de précision et de rapidité qui devait parer à tous les événemens éventuels. Mais avec des armées de plus de cent mille combattans, opérant sur des lignes de plusieurs lieues d'étendue (1), il en va bien autrement. Pour péné-

(1) Dans la dernière guerre la ligne des armées du Rhin s'étendait depuis Basle jusqu'à Dusseldorf et même jusqu'à Nimègue.

trer dans un pays, pour exécuter un grand mouvement, on est obligé de la séparer en divers corps, de calculer la nature des obstacles qui peuvent ralentir la marche de chacune de ces grandes fractions, et malgré les difficultés locales et la disparité des distances, il en faut co-ordonner les mouvemens de manière à les faire concourir au même but; et quand on est parvenu à établir le plus parfait concert entre toutes les parties de cette vaste machine, il est encore nécessaire de se ménager des moyens de vaincre, indépendans des dérangemens qui peuvent y survenir durant l'exécution; car enfin, la moindre erreur topographique, une difficulté imprévue, l'incapacité, peut-être la malveillance d'un lieutenant, peuvent également en rompre l'harmonie.

Le seul remède à tant d'inconvéniens est, ce me semble, de resserrer le plus possible la ligne d'opération, de s'attacher, dans chaque affaire, à un point principal où la masse de vos forces se trouve réunie, de n'employer loin de vous que des moyens secondaires qui, pouvant compléter vos succès, ne puissent jamais décider votre défaite, ni même vous contraindre à renoncer à vos projets; en un mot, de refuser toujours une partie de votre

armée, pour agir plus efficacement avec l'autre. Tel fut l'usage constant de Frédéric dans ses dernières campagnes, et c'est à cette disposition (1) qu'on a donné le nom d'ordre oblique.

(1) Epaminondas en fit usage à la bataille de Leuctres. M. de Guibert observe à ce sujet qu'il n'avait pas d'avantage de 6000 hommes dans cette bataille et qu'il a fallu bien plus de talens à Frédéric pour appliquer cette disposition à nos grandes armées. M. de Guibert a cité juste; mais il fallait ajouter que ce qu'Epaminondas fit à Leuctres avec 6000 hommes, il le fit depuis à Mantinée avec trente mille.

Machiavel long-temps avant Guibert avait parfaitement caractérisé cet ordre de bataille, il explique même les moyens qui étaient pratiqués pour se garantir de ses dangers.

« Lorsque l'ennemi portait ses principales forces
» sur une aile de son armée, presque tous les grands ca-
» pitaines de l'antiquité eurent pour règle constante,
» de faire exécuter une contre-manœuvre bien propre
» à faire échouer ses desseins. Ils ne s'amusaient point à
» renforcer le point menacé; au contraire, ils portaient
» rapidement le plus grand nombre de leurs troupes
» du côté opposé. Il en résultait que l'ennemi, trou-
» vant peu de résistance dans la partie qui avait ordre
» de céder le terrain, s'aventurait à sa poursuite avec
» d'autant plus de confiance, qu'il attribuait son succès
» à l'effet de sa manœuvre; mais c'est dans ce moment
» qu'il se trouvait lui-même environné par l'aile prin-

Mais malgré cela, la constitution de nos armées modernes n'en exige pas moins les plus rares talens de la part des généraux; et quand on parviendrait à imiter Frédéric dans ses ordres de bataille, on n'égalerait pas pour cela son coup d'œil et ce tact du moment que la nature donne seule, et dont elle est si avare. On ne copie point le génie, et l'imitation n'a jamais rien produit de grand. Profitez des leçons du maître, mais ne vous y asservissez pas. Ne soyez point un autre homme, soyez vous-même. Si Raphaël eût toujours servilement copié le Perrugin, il ne l'aurait jamais surpassé. Considérez les temps, les lieux, les circonstances, et livrez-vous aux inspirations de votre génie, si vous en avez; si vous en manquez, renoncez au commandement d'une armée.

» cipale de son adversaire, ce qui, jetant le trouble et
» le désordre parmi les siens, lui ôtait la victoire qu'il
» pensait avoir obtenue. » *Machiavelle, dell' Arte di
Guerra, lib. IV, cap. 1.*

CHAPITRE VIII.

Réflexion.

Tous les généraux ne sont pas rois ou législateurs, comme Frédéric ; le temps et la puissance leur manquent également pour former leurs armées et les préparer à l'exécution de leurs desseins ; il faut qu'ils mettent en œuvre les matériaux qu'on place dans leurs mains, sans avoir la liberté de les choisir, ni le loisir de les perfectionner. Aussi n'est-ce qu'en Prusse qu'il existait une armée dont toutes les parties fussent parfaitement liées, et la vie entière d'un grand homme avait à peine suffi pour achever cet ouvrage important. Par-tout ailleurs on n'apercevait qu'une routine aveugle, l'observation de quelques règles plutôt minutieuses que véritablement utiles, et l'imitation plus ou moins rigoureuse de quelques formes extérieures de la discipline prussienne.

CHAPITRE IX.

Du caractère des Généraux.

Nous avons déjà remarqué combien notre éducation militaire était vicieuse, et les mauvais effets qui en résultaient ; le commencement

de la dernière guerre les mit en évidence. A peine avions-nous conservé quelques notions de tradition sur un métier qu'il ne nous fut jamais si nécessaire de bien savoir. On crut suppléer à tout à force d'hommes, et l'on ne fit qu'augmenter la confusion et les difficultés. Cette guerre a été pour nous une véritable école. Le commencement a été rempli de bévues; le milieu a participé du bon et du mauvais; la fin nous a montrés supérieurs à nos maîtres.

Le changement fréquent de généraux a, tour à tour, fait paraître sur la scène des hommes de toute trempe. Ceux qui avaient du génie ont manié avec hardiesse ces masses innombrables qui étonnent même l'imagination. On les a vus oser porter rapidement leur principal effort de la droite à la gauche, sans être intimidés par la crainte de découvrir tel ou tel point, ou bien, se découvrant quelquefois à dessein, prendre audacieusement l'initiative de la victoire, et obliger l'ennemi de se porter sur les points où ils avaient résolu de le combattre. Aussi habiles à former de grands desseins que prompts à les exécuter, ils ne laissaient à leur adversaire ni le loisir de les pénétrer, ni les moyens de leur susciter des obstacles. Ceux-là ont été les plus rares.

D'autres en plus grand nombre, justement effrayés de la faiblesse de leurs moyens, restaient comme accablés par l'immensité de cette machine compliquée; absorbés dans les détails, toujours inquiets, tremblans, irrésolus, et trop occupés de prévenir les projets de l'ennemi pour en former eux-mêmes, ils n'osent hasarder le moindre mouvement, ni tenter la moindre entreprise. Habiles seulement à colorer leur inaction de mille prétextes plausibles, on les voit s'appliquer avec soin à découvrir le côté faible du plan le mieux combiné, et à en exagérer les conséquences, afin de se dispenser de le mettre à exécution, et de s'établir encore une haute réputation de prudence. La difficulté de faire subsister, de vêtir, de solder ces multitudes innombrables (1) est sur-tout ce qui leur fournit des motifs dont la solidité est néanmoins plus apparente que réelle; car, qui ne voit que cette pénurie dont ils font tant de bruit, augmente en effet par leur inaction même?

(1) Ce sont ces motifs qu'alléguait Schérer pour se dispenser d'envahir l'Italie. D'abord il demanda des troupes, puis des souliers, des habits, puis des chevaux, puis des tentes, puis des équipages de siège. Le directeur impatienté le rappelle; et c'est sans doute à cette heureuse circonstance que la France est redevable de la fin de ses malheurs.

qu'il n'y a qu'un moyen utile à la patrie et à leur propre gloire de la faire cesser, qui est d'envahir les riches provinces de l'ennemi (1), et selon l'axiome des anciens, de *nou rrir la guerre par la guerre?*

Cependant le gouvernement s'impatiente de leurs lenteurs, et les force d'agir; les prétextes sont épuisés ou superflus; ils s'ébranlent enfin, mais c'est pesamment et, si l'on peut s'exprimer ainsi, tout d'une pièce. Par-tout ils présentent un aliment à l'ennemi, parce qu'ils laissent toujours à leur front la même étendue, et par conséquent la même faiblesse. Pour peu que le général qu'ils ont en tête soit actif et intelligent, il juge de leurs intentions dès leurs premiers mouvemens; il sait d'avance quelle position ils prendront après avoir quitté celle qu'ils occupent; ils s'enveloppent de mystère; ils gardent un secret impénétrable sur leurs projets, et leurs projets sont toujours devinés. Rien n'est si facile que de pénétrer ces hommes circonspects, si ce n'est peut-être de les tromper. Ce n'est

(1) Persuadé que la guerre, quand on la fait heureusement, fournit aux besoins de la guerre, Alexandre entreprit la conquête de l'Asie, n'ayant pas plus de 200 talens (600,000 l.) dans sa caisse militaire, ni pour plus d'un mois de vivres dans ses magasins. *Hist. d'Alex.*

pas qu'ils manquent de vigilance; un ordre admirable au contraire règne parmi leurs troupes; leurs précautions pour se garder sont extrêmes, l'assiette de leurs camps excellente, et malgré cela, si on leur oppose un homme qui sache marcher, on peut s'attendre qu'ils seront presque toujours surpris (1). Il manœuvre devant eux sans qu'ils le soupçonnent; il les fatigue de fausses alarmes, et leur enlève une aile dans le temps qu'ils sont occupés à en garantir une autre. Mais que par aventure ils rencontrent dans leur adversaire un homme qui leur ressemble, alors la guerre devient une belle partie d'échecs que l'on fait durer par plaisir; les deux champions se cherchent, s'évitent, avan-

(1) Je n'entends point parler de la surprise d'un poste, d'un convoi, d'un détachement, événemens qui ont peu d'influence sur les grands résultats de la guerre, les seuls que je considère ici. Je dis qu'on est surpris, toutes les fois qu'on se laisse duper par de fausses démonstrations. Je me ferai mieux entendre par un exemple. Le général commandait sur le Rhin un corps d'environ vingt mille hommes: ces vingt mille hommes furent contenus pendant plus de trois mois par deux mille hommes de cavalerie légère, que l'archiduc Charles avait jetés sur l'autre rive du fleuve, pendant qu'il tenait ailleurs en échec des forces plus considérables. Le général a été surpris.

cent, se replie avec tant d'ordre et tant de symétrie, que la guerre peut être éternelle sans rien produire de décisif. Cependant les amateurs admirent, battent des mains, et décernent le surnom de Fabius à l'homme qui peut-être lui ressemble le moins.

CHAPITRE X.

Comment les noms de Fabius et de Xénophon servent de bouclier aux capitaines médiocres.

ON ne saurait croire combien de capitaines médiocres doivent leur fortune à la ressemblance que quelque panégyriste complaisant a cru, ou feint de croire, leur trouver avec Fabius ou Xénophon. Il suffit que l'on puisse trouver un point de comparaison dans l'histoire ancienne, pour que tout prenne aussitôt un aspect merveilleux. Le pédantisme et la flatterie propagent ces idées sans égard pour la vérité, l'ignorance les accueille sans examen et la tradition populaire les transmet à la postérité qui les adopte sans réflexion.

Pour comparer un général à Fabius avec quelque justice, il ne suffit pas qu'il ait ainsi que lui traîné la guerre en longueur, il faut

drait encore que l'ennemi qui lui a été opposé, eût eu tout le mérite et tous les talens d'Annibal; car, ainsi que nous l'avons vu dans le chapitre précédent, deux hommes ordinaires peuvent acquérir réciproquement une grande réputation, par cela seul que la mesure de leurs talens étant la même, ils auront pu conduire leurs opérations avec une apparence de méthode symétrique qui séduit toujours les esprits superficiels.

Lorsque sous François premier, le cométable de Montmorenci ravagea la Provence, et que se tenant ensuite enfermé dans son camp, au confluent du Rhône et de la Durance, il obligea l'armée de Charles V à abandonner son entreprise, il avait sans doute pris Fabius pour modèle, et il eut assurément besoin d'autant de fermeté que le dictateur romain, pour résister aux clameurs d'une armée qui regardait sa conduite comme la honte du nom Français; mais son inaction pendant que Charles repassait les Alpes en désordre et dans l'état le plus déplorable, prouva qu'il est plus facile d'outrer quelques qualités d'un grand homme, que de l'égalier tout-à-fait.

Fabius fut tout à la fois prudent et hardi; sa fermeté, sa patience étaient égalées par son audace. Voyez-le suivant Annibal pas à pas

dans les champs de la Campanie, s'attachant à lui sans relâche, évitant tous ses pièges, et déconcertant tous les projets de ce fertile génie. Sa défensive profondément raisonnée, mérite d'être placée à côté des invasions les plus brillantes, et elle présentait incontestablement de plus grandes difficultés. Les petites considérations n'eurent jamais la puissance d'ébranler les résolutions de cette ame forte. Vainement l'habile Africain multiplia autour de lui les scènes de dévastation; le désespoir des peuples, les exclamations de ses propres troupes, les sarcasmes poignans de ses rivaux, rien ne fut capable de le détourner du but qu'il s'étoit proposé: il eut le pénible courage de sacrifier quelques provinces au salut de Rome et de l'Italie, tandis que les hommes que j'ai tâché de caractériser, ouvrirent quelquefois tout un pays à l'invasion de l'ennemi, en s'obstinant à sauver un méchant village.

Quant au patron des faiseurs de retraites, la sienne fut belle et, de plus, nécessaire. Dix mille hommes, comme perdus, au milieu d'un vaste empire, ne suffirent pas pour faire des conquêtes, et encore moins pour s'y maintenir. Environné d'ennemis, sans communications avec la Grèce, sans espoir de secours, Xénophon n'avait rien de mieux à faire qu'à

se retirer ; mais dans tout autre cas, et lorsque l'on combat à parité de forces, une retraite n'est presque jamais que la suite d'une défaite. On peut les faire plus ou moins bien, et il y a un très-grand mérite à les bien conduire ; mais quoi qu'on en puisse dire, il y en a davantage à n'en point faire du tout (1).

(1) Il faut que j'avoue au lecteur que c'est à l'occasion de ce chapitre que j'ai éprouvé le plus de contradictions de la part des personnes qui ont bien voulu m'aider de leurs conseils. — « Cette guerre, m'ont-ils dit, a vu un général se faire un grand nom par une retraite admirable, et quoique ce que vous avancez puisse être vrai en thèse générale, comment n'avez-vous pas prévu que ce que vous dites ici lui serait appliqué? » Eh comment voulez-vous que j'imagine qu'une telle absurdité puisse tomber sous le sens de quiconque raisonne, de quiconque me lira sans préventions? — Bien, si l'envie raisonnait, ou si elle cherchait dans un livre autre chose que des moyens de ternir les réputations les mieux acquises ; oubliez-vous que les poètes nous l'ont dépeinte *versant sur des lauriers les poisons de sa bouche* ? vous-même n'avez-vous pas gémi sur le sort des hommes exposés à ses morsures ? prenez garde qu'on ne vous accuse de n'avoir étalé ces maximes qu'afin de rendre les traits que vous lancez plus pénétrants. — Mais encore une fois le général Moreau n'est pas seulement illustre par sa belle retraite, il l'est encore par de grandes victoires et des talens constatés pour l'offensive ; et s'il était entré dans mon plan

Il serait donc à désirer que l'on fût plus sobre de ces comparaisons hasardées, qui égarent l'opinion, et qui nuisent souvent plus qu'elles ne servent aux réputations qu'on tente d'établir par ce moyen.

CHAPITRE XI.

Des Réputations.

UN géant paroît plus géant encore parmi des pygmées. Tel n'a dû l'éclat de sa réputation qu'à la médiocrité de ses contemporains. La vertu de Caton nous étonnerait moins sans le contraste frappant de la corruption de son siècle; quelques siècles plutôt, son austérité n'eût pas

de parler de ses campagnes, j'aurais cité cette retraite à l'appui de mes principes, je l'aurais montré présentant toujours à l'ennemi un front menaçant et toujours maître de ses mouvemens, revenir sur ses pas pour lui gagner des batailles (1). — A merveille si vous l'eussiez fait; mais les talens et les succès du général Moreau sont précisément ce qui excite les envieux qui ne les lui pardonnent pas, et vous aurez le regret de les voir s'étayer de cette partie de votre écrit, pour les obscurcir ou les faire oublier. — Eh bien je prévendrai leurs desseins. — En modifiant ce chapitre? — Non, ce sera en publiant cette conversation.

(1) Comme à Biberach.

été remarquée. Socrate et Phocion furent des phénomènes pour les frivoles Athéniens ; à Lacédémone, ils eussent à peine été distingués de la foule des Spartiates. La gloire difficile est de se montrer le plus grand parmi les grands. César eut cet honneur ; et il était réservé à Bonaparte de l'avoir après lui. César vint à une époque fertile en hommes supérieurs ; Sylla, Crassus, Lucullus, Cicéron, Caton, Antoine, furent ses contemporains : Pompée les avait tous effacés ; il effaça Pompée. Dans des temps ordinaires, une bataille gagnée, une heureuse conception en politique, suffisent pour illustrer un nom ; il est d'autres conjonctures où cette gloire peut à peine sauver de l'oubli ; et ces conjonctures, nous y sommes. On dirait que tant de réputations brillantes et justement méritées n'ont été réunies, pour ainsi dire, au même instant, que pour former un magnifique piédestal, sur lequel s'élève et semble toujours s'accroître la plus éclatante.

CHAPITRE XII.

Des Batailles.

IL y a une nombreuse portion du public qui a une aversion marquée pour tout ce qui annonce un caractère d'audace et de vigueur. Ces hommes que j'appellerai *methodistes*, envisagent la guerre sous un point de vue tout-à-fait particulier; ils voudroient, pour ainsi dire, que la guerre ne fût point la guerre. Admirant uniquement ces belles campagnes où les armées se fondent en quelque façon sans combattre, ils prennent sous leur protection tous les généraux heureux ou malheureux (1) qui observent leurs principes; ce sont eux qui dispensent si libéralement les magnifiques surnoms de Fabius, de Xénophon, de Temporiseur, et qui, avec ce passeport, adressent leurs héros à la postérité: ces gens-là n'aiment point les batailles; je ne me flatte pas de parvenir à les réconcilier avec elles, mais enfin j'en dirai mon avis.

Les guerres ne se terminant que par des ba-

(1) Le maréchal de Luxembourg avoit toujours battu le prince d'Orange, et cependant la réputation du vaincu effaçait presque celle du vainqueur.

tailles, je ne vois pas ce que l'on gagne à les différer : il résulte toujours de ces délais, irrésolution de la part du chef, et dégoût de celle des troupes ; disposition également funeste. Vous avez négligé de combattre l'ennemi lorsque vos forces étaient entières, et que vous le pouviez avec avantage ; tenez-vous pour certains que vous voudrez inutilement éviter de le faire lorsqu'il se croira assez fort pour vous y contraindre.

Dans toutes ses campagnes, Frédéric débütait toujours par de grandes batailles : elles lui donnaient la supériorité pour long-temps. Comment d'ailleurs, s'il en eût usé autrement, eût-il pu subvenir à des dépenses que l'épuisement de ses finances ne lui permettait pas de supporter ? Il se hâta donc de s'établir chez l'ennemi : par-là il allégeait pour lui le fardeau de la guerre, et la rendait plus onéreuse à ses adversaires ; moyen certain d'en abrégér la durée. Avec des états pauvres et une faible population, ce système devenait à la vérité, chez lui, un effet de la nécessité ; mais il n'a pas moins été celui de tous les grands capitaines ; la saine politique ne permet pas aux nations les plus riches et les plus nombreuses de s'en écarter impunément ; et s'il est trop vrai que les guerres les plus justes ne sont qu'une calamité cruelle,

n'est-il pas affreux de négliger aucun des moyens de les rendre moins longues et moins désastreuses? Or, ces moyens ne consistent que dans la vigueur et l'activité des opérations.

Une bataille rangée n'est un objet d'épouvante que parce qu'on s'en exagère les effets. J'ai vu de ces batailles fameuses et vraiment grandes par leurs résultats, coûter infiniment moins de monde qu'on ne saurait le croire, et j'ai remarqué qu'on y court d'autant moins de dangers, et qu'on y perd d'autant moins d'hommes, que l'attaque est plus brusque, plus impétueuse, plus inopinée. Tout militaire observateur et de bonne foi conviendra de cette vérité; mais elle sera contestée par ceux qui n'ont vu la guerre que de leur cabinet.

Il est incontestable que trois mois de campagne passés dans l'inaction, coûtent souvent plus d'hommes que deux batailles, et ne produisent rien. C'est donc une erreur bien pernicieuse et bien grossière que de penser qu'on épargne le sang en traînant la guerre en longueur; cette opinion est pourtant fort commune, et cela vient de ce que les hommes ne sont frappés que par les effets du moment, et que très-peu d'entr'eux soumettent leurs jugemens à l'analyse et au calcul. C'est ainsi que le tonnerre est, pour le vulgaire stupide, un objet

d'effroi, tandis que la fièvre qui moissonne plus d'hommes en un jour que la foudre en un siècle, n'épouvante que les malades. Pourquoi cela? C'est que l'un frappe avec fracas, et que l'autre exerce en silence ses affreux ravages. Telle est l'espèce humaine, en tout elle est dupe de l'apparence.

Cette disposition est encore, relativement à la guerre, fortifiée par d'anciens préjugés et par je ne sais quelle basse jalousie qui nous porte à blâmer précisément les choses les plus dignes de notre admiration. Qu'une grande bataille se donne, vous entendrez répéter partout que l'on prodigue la vie des hommes. Je suppose que le général porte sa perte à dix mille hommes, soudain l'imagination grossit ce nombre outre mesure; on se dit tout bas qu'il atténue ses pertes, et quoique victorieux, ou plutôt parce qu'il est victorieux, il est blâmé: cependant les places fortes tombent devant lui, l'abondance règne dans ses camps, la patrie est déchargée du poids des dépenses, peut-être même que la paix sera le fruit de cet événement; n'importe: un esprit chagrin viendra encore vous dire: «Cet homme est heureux; mais sa témérité a mis la République à deux doigts de sa perte; son succès a tenu à rien; et si nous avions eu le dessous, les Autrichiens seraient maintenant à Gonesse.»

Souvenons-nous que du temps de la guerre de la succession, milor Peterboroug fut obligé de se justifier en plein parlement d'avoir conquis la Catalogne. Les courtisans et les méthodistes de son temps l'accusaient d'avoir vaincu contre les règles. Telle absurde qu'une semblable imputation puisse paraître, j'ose affirmer que nous l'eussions vu renouveler de nos jours, si on l'eût osé, envers des hommes qui font l'admiration de l'univers.

CHAPITRE XIII.

Continuation du même sujet. — Injustice du public dans ses jugemens.

JE ne conçois rien de plus décourageant pour les généraux que la légèreté avec laquelle on les juge : le public est, à cet égard, d'une injustice extrême ; il ne veut pas plus s'informer des circonstances qui contribuent à rendre un succès plus éclatant, que de celles qui peuvent justifier un revers.

Qu'avec des troupes découragées, harassées de fatigue, dénuées des choses les plus nécessaires, ayant à pénétrer dans un pays de difficile accès, un général ose cependant l'entreprendre ; qu'il ait à combattre un ennemi puis-

sant, habile, bien pourvu, commandant à des troupes fraîches, aguerries, enflées par des victoires récentes, et que malgré tant d'obstacles, le succès couronne son entreprise: certes, un semblable triomphe mérite d'occuper le premier rang dans l'estime des hommes; il n'en est pourtant rien; et tel autre, disposant d'une armée formidable, n'ayant en tête qu'un ennemi déjà affaibli, et qui, en un mot, n'a qu'à souhaiter de vaincre pour vaincre en effet, obtiendra néanmoins l'honneur d'être placé sur la même ligne, pour avoir remporté cette facile victoire. On n'examinera pas si celui-ci a tiré de sa situation tous les avantages dont elle était susceptible, s'il a suivi ses succès avec l'énergie et l'activité nécessaires; on n'examinera pas si celui-là n'a pas eu besoin de développer toutes les ressources d'un génie inépuisable pour réussir, et s'il n'a pas surpassé l'attente de la nation. Non: on dira simplement, ce sont deux grands généraux; ce sera même beaucoup si la renommée se distribue également entr'eux. Comme celui qui agit avec une grande disproportion de forces a besoin, pour arriver au but, de sortir des sentiers battus, de se créer un système hardi, de suppléer au nombre par l'activité, et de voiler sa faiblesse par des coups extraordinaires; il est à

croire qu'il n'obtiendra que le second rang, et qu'il n'aura acquis que le titre de *soldat heureux*.

Il est vrai que l'esprit de parti, le desir secret d'humilier un homme supérieur, dictent le plus souvent ces arrêts, cassés ensuite par l'équitable postérité; mais la postérité elle-même n'est pas toujours exempte de partialité, et sa justice est quelquefois bien tardive. Considérez durant combien de temps Alexandre a servi de texte aux lieux-communs de tous les déclamateurs. Poètes, orateurs, prétendus philosophes, tous se sont appliqués à le diffamer: ils l'eussent flagorné de son vivant, mais avec encore moins de succès; Alexandre jeta dans l'Hydaspe sa propre histoire, par la seule raison qu'Aristobule lui avait attribué des actions qu'il n'avait point faites. Enfin, après une longue succession de siècles, un grand homme est venu (1) qui a relevé ses trophées et vengé sa mémoire.

Tout le monde a répété après Tite-Live et Florus, qu'Annibal avoit su vaincre, mais non user de la victoire. Qui m'assurera que ce reproche est bien fondé? Est-il bien facile de

(1) Ce grand homme est Montesquieu, *Voyez l'Esprit des Loix*, liv. 12, chap. 13.

se persuader que cette armée qui , malgré ses victoires , avait échoué devant les places de quelque importance , se fût , sans difficulté , rendue maîtresse de Rome même ? La terreur qu'avait jetée dans la ville la perte de la bataille de Cannes , ne dura pas assez pour l'empêcher de faire sortir , en moins de rien , de nouvelles armées de ses murailles ; et non-seulement le sénat envoya par-tout des secours , mais même il refusa d'admettre à la défense de la ville et de l'Italie les débris de l'armée de Varron. Certes , une telle vigueur n'annonce ni le découragement , ni l'impuissance. Pour moi , je le confesse , avant d'oser condamner un homme tel qu'Annibal , je voudrais des preuves d'une autorité irrésistible , et l'histoire ne me présente que des conjectures imaginées long-temps après l'événement , et que la prévention nationale peut bien avoir dictées. Les Carthaginois ne nous ont point laissé de relations écrites ; et comme on l'a très-bien observé , c'est la victoire qui décida s'il fallait dire *la foi punique* ou *la foi romaine*. Comment , au surplus , compter sur l'exactitude des détails sur un fait de si vieille date , lorsque nous voyons des événemens arrivés sous nos yeux tour à tour défigurés par l'envie et la flatterie ?

Rien n'est malheureusement si commun que

ces ames subalternes, qui ne se sentant capables de rien de grand, voudraient rabaisser à leur niveau tout ce qui est élevé : cette coalition de la médiocrité contre le génie est très-ancienne. « Je voy, dit Montaigne, la plupart » des esprits de mon temps faire les ingénieux à obscurcir la gloire des belles et généreuses actions anciennes, leur donnant quelque interprétation vile, et leur trouvant des occasions et des causes vaines : grande subtilité!..... Ils ne font pas tant malicieusement, que lourdement et grossièrement, les ingénieux, avec leur médecine. La mesme peine qu'on prend à détracter ces grands noms, et la mesme licence, je la prendray volontiers à leur prester quelque tour d'espaule pour les haulser. » (1)

CHAPITRE XIV,

Où l'on examine si l'audace, à la guerre, est préférable à trop de circonspection.

JE suis si éloigné des idées des méthodistes, que je maintiens qu'à la guerre l'audace est presque toujours prudence, et qu'elle est en effet plus ménagère du sang humain, que la

(1) Essais de Michel Montaigne, livre 1, chap. 56.

lenteur et la temporisation. Les preuves se présentent en foule dans ma mémoire.

Je pourrais citer ce Thémistocle, qui osa transporter sa nation toute entière sur ses vaisseaux, et sut, par ce moyen aussi hardi qu'extraordinaire, rendre vains tous les efforts d'une armée de plusieurs millions d'hommes.

Je pourrais citer cet Annibal, qui après avoir rendu dociles au joug de la discipline des milliers de Barbares, aussi étrangers entre eux par les mœurs que par le langage, osa franchir les Pyrénées et les Alpes avec cette armée étrange, pour aller braver le plus puissant des peuples dans le siège même de sa puissance (1). Et ce Mithridate, le seul après lui

(1) Annibal se soutint seize ans en Italie, et sans doute il s'en serait rendu maître, si l'inquiète jalousie de la faction d'Hammon n'eût réussi à lui faire refuser les secours qu'il demandait à sa patrie; il vint un homme aussi audacieux que lui; Scipion, au lieu de s'amuser à disputer le terrain pied à pied avec le général Carthaginois, passa en Afrique, attaqua Carthage, et força Annibal d'abandonner, pour la secourir, le théâtre de sa gloire, qu'il ne quitta qu'en versant des larmes.

Long-temps avant Scipion, Agathoclès, assiégé dans Syracuse par les Carthaginois, laissa la ville sous la garde d'une partie de ses troupes, et passa en Afrique avec le reste. Cette invasion inattendue força ses ennemis à renoncer à leur entreprise, et sauva la Sicile.

qui ait fait trembler Rome et l'ait mise en péril, qui étonna le monde par sa constance, qui, souvent trahi par le sort, se montra toujours plus terrible après ses défaites, qui enfin, vendu par ses enfans, abandonné par ses alliés, délaissé par ses propres troupes, mourut en méditant la destruction de Rome et la conquête de l'Italie.

Je pourrais citer cet inimitable César, dont il faudrait tout citer; mais pour ne parler que de la guerre civile, ne l'a-t-on pas vu traverser l'Italie en dix-huit jours, et après avoir poursuivi Pompée jusqu'à Brindes, voler en Espagne et défaire les armées d'Affranus et de Petreius, revenir sur ses pas pour réduire Marseille, passer ensuite en Thessalie, battre Pompée à Pharsale, suivre le vaincu en Egypte, et soumettre, en passant, cette province rebelle, parcourir, sans s'arrêter, la Syrie et le Pont, combattre Pharnace, faire, aussitôt après, voile vers l'Afrique, où toujours aussi heureux que diligent, il détruit les forces réunies de Scipion et de Juba, dix fois plus considérables que les siennes, enfin repasser en Espagne par l'Italie, et achever son ouvrage par la défaite des enfans de Pompée? C'est surtout à ce grand homme qu'il convenait de dire qu'il fallait brusquer et non tâtonner les grandes

entreprises , car , ainsi que ce philosophe qui se mit à marcher en présence de celui qui niait l'existence du mouvement , ce qu'il disait , il le prouvait.

C H A P I T R E X V.

*Continuation du même sujet. — Julien
l'Apostat.*

J E ne veux pas multiplier ces citations autant que je le pourrais ; mais je ne saurais m'empêcher de parler d'un prince dont les vertus sont d'autant plus dignes d'exciter l'admiration, qu'il est venu dans un temps où la corruption était à son comble, et qu'au malheur de naître à une époque si peu favorable aux grandes choses, il a joint celui, plus grand peut-être pour sa gloire, d'avoir irrité contre lui les ministres d'une religion qui lui a survécu. On comprend que c'est de l'empereur Julien qu'il s'agit. Son expédition en Illyrie m'a toujours paru un chef-d'œuvre. Je vais transcrire ici la relation que nous en a donnée un historien célèbre ; les détails qu'elle contient sont si précieux, que je n'ai pu me résoudre à en retrancher que très-peu de chose.

Constance, jaloux de Julien, excitait les Barbares à envahir la Gaule. Des magasins déjà

formés, l'un sur les bords du lac de Constance, l'autre au pied des Alpes Cottiennes, semblaient indiquer la marche de deux armées, et six cent mille muets de farine contenus dans chacun de ces magasins annonçaient des forces immenses. Julien, informé de ces préparatifs, instruit que Constance se disposait à quitter l'Asie, et à venir l'attaquer lui-même avec toutes les forces de l'Empire, résolut de prévenir ses ennemis. Il comptait moins sur le nombre de ses troupes que sur la célérité de ses mouvemens. Dans l'exécution d'une entreprise hasardeuse, ce prince n'oublia rien de ce qui pouvait en assurer le succès, et il se fia du reste à sa valeur et à sa fortune. Il assembla son armée et la divisa dans les environs de Bâle. Nevitta, général de la cavalerie, conduisit une division de dix mille hommes à travers la Rhétie et la Norique, une autre division, sous les ordres de Jovien et Jovinien, suivit les chemins tortueux qui traversent les Alpes et les frontières septentrionales de l'Italie. Des instructions claires et précises enjoignaient à ces généraux de marcher avec diligence et en colonnes serrées, qui pouvaient toujours se former en ordre de bataille selon les dispositions du terrain, de se défendre des surprises nocturnes par des postes avancés et par des gardes

vigilantes , de prévenir la résistance par une arrivée imprévue , d'éluder la curiosité , en précipitant le départ , d'exagérer les forces de leur parti , de répandre la terreur du nom de Julien , et de joindre le plutôt possible leur empereur sous les murs de Sirmium. Julien s'était réservé la tâche la plus difficile ; suivi de trois mille volontaires braves et agiles , et qui avaient renoncé , comme leur chef , à tout espoir de retraite , il s'enfonça dans l'épaisseur de la forêt noire qui recèle les sources du Danube ; et pendant quelque temps , le sort de Julien fut ignoré de l'univers. Le secret de sa marche , sa diligence et sa vigueur surmontèrent tous les obstacles. Il traversait les montagnes et les marais , s'emparait des ponts ou traversait les rivières à la nage , et suivait toujours son chemin en ligne directe , sans examiner s'il marchait sur le territoire des Romains ou sur celui des Barbares. Il parut enfin entre Vienne et Ratisbonne , dans l'endroit où il se proposait d'embarquer son armée sur le Danube. Par un stratagème bien concerté , il s'empara d'une flottille de brigantins qui était à l'ancre , et d'une provision de vivres grossiers , mais suffisans pour satisfaire l'appétit vorace et peu délicat d'une armée de Gaulois qui s'abandonnèrent audacieusement au cours

du fleuve. La vigueur active des rameurs, aidée d'un vent favorable, porta la flotte à sept cents milles en onze jours, et Julien débarqua ses troupes à Bononie, qui n'est éloigné de Sirmium que de dix-neuf milles, avant que ses ennemis pussent avoir aucun avis certain de son départ de la Gaule. Dans le cours de sa longue et rapide navigation, Julien ne s'écarta jamais de son objet principal. Il reçut les soumissions de quelques villes qui s'empressèrent de mériter sa faveur par une soumission volontaire; mais il passa devant les ports ennemis qui bordaient le Danube, sans être tenté de faire preuve d'une valeur inutile et mal placée. Lucinien, général de la cavalerie, qui commandait les forces militaires de l'Illyrie, fut alarmé et étourdi des rapports qu'il n'osait révoquer en doute, et qu'il avait cependant peine à croire. Il avait déjà fait quelques dispositions défensives, lorsqu'il fut surpris, battu et fait prisonnier par un des officiers de Julien, qui attaqua et prit lui-même la ville la plus forte et la plus peuplée de la province. Lorsqu'il traversa le long faubourg de Sirmium, le peuple et les soldats le reçurent avec des cris de joie, etc. etc. etc.

Que Julien, à l'approche du danger qui le menaçait, se fût contenté de se porter sur le

Rhin, et de garder la défensive, il est évident qu'il eût été accablé par ses ennemis; car, en supposant qu'il fût parvenu à résister à l'effort des Barbares, il devait nécessairement succomber sous celui des légions impériales qui accouroient du fond de l'Asie, et qui l'eussent trouvé déjà bien affaibli. Par son incursion, aussi rapide qu'inattendue, il étonna, il contint les Barbares, et fit avorter la vaste conjuration qui était sur le point d'éclater contre lui. La capitale de l'Empire craignit de subir le même sort que la capitale de l'Illyrie, et Constance trembla au milieu de son armée. Nous ne doutons point que les plus brillans succès n'eussent couronné l'entreprise de Julien, mais la mort de son rival mit fin à la guerre, et Constantinople eut un empereur digne des beaux jours de Rome.

CHAPITRE XVI.

Continuation du même sujet. — Courte réflexion sur Charles XII.

SI mes idées rencontrent des contradicteurs, j'en serai peu surpris, attendu que presque tous nos auteurs militaires ont professé une doctrine directement opposée; ils recommandent tant de précautions pour hasarder de grands

mouvements ou livrer des batailles ; ils exigent une réunion si rare de circonstances pour en venir à l'exécution ; ils offrent tant de motifs pour éviter des engagemens généraux, et montrent si peu de ressources après l'événement, qu'il faudrait s'étonner si les militaires, frappés de ces réflexions incessamment rebattues, et se croyant par-tout environnés d'écueils et de précipices, n'avaient pas contracté cette sorte de timidité circonspecte, qu'ils confondaient avec la prudence, et qui a si long-temps imprimé à nos guerriers ce caractère famélique et sans nerf, dont nous avons déjà parlé.

Il ne faut pas pourtant qu'on donne à mes principes une extension que je n'ai pas entendu leur donner moi-même. Je n'ignore pas que toutes ces maximes sentencieuses, si fort à la mode, sont toujours susceptibles d'une foule d'exceptions. Ainsi, lorsque je dirai que je préfère une offensive hardie à une défensive timide, il ne s'ensuivra pas qu'il faille toujours cavahir et toujours attaquer.

Si l'audace suffisait à la guerre, Charles XII serait le plus grand capitaine qui ait jamais existé : on a dit de ce prince, qu'il n'était point Alexandre, mais qu'il aurait été le meilleur soldat d'Alexandre ; c'est, ce me semble, l'avoir jugé avec trop de sévérité. Il y eut beaucoup

plus de malheur que de folie dans son expédition de l'Ukraine : tous les secours auxiliaires qu'il s'était ménagés lui manquèrent à la fois. Sa faute fut de ne pas savoir se plier aux circonstances ; et ce n'est pas la hardiesse de son plan , c'est son opiniâtreté à le suivre lorsqu'il n'en était plus temps , qui le perdit. Il aurait sans doute fait oublier la honte de Pultova dans la suite , si les Turcs , qui ont eu tout le temps de s'en repentir , ne l'eussent pas abandonné lorsqu'il était sur le point d'accabler son heureux rival.

Il est donc des conjonctures où l'on doit préférer d'éviter les batailles , où l'on peut vaincre plus sûrement en ne combattant point , où enfin la prudence veut que l'on sache renoncer aux projets qui flattent le plus notre ambition : c'est au génie à saisir ces nuances ; les préceptes ne pourront jamais les assigner avec assez de précision ; mais toutes les fois qu'on est plus faible que son ennemi , et qu'on ne saurait éviter d'en être attaqué , il n'y a pas à balancer , il faut le prévenir , et c'est le seul moyen de rendre les choses égales.

On a remarqué que Turenne était timide et tâtonnant dans sa jeunesse , et qu'il devint entreprenant et hardi à l'âge où la plupart des

hommes cessent de l'être (1). Je connais un général qui a tout l'air de suivre la même progression ; sa dernière campagne est sans contredit la meilleure qu'il ait encore faite. Il est des génies qui ne se développent que par l'expérience et la méditation ; il en est d'autres qui, semblables à Minerve , viennent au monde armés de toutes pièces.

L'exemple de ce Turenne , cité avec justice comme un modèle de sagesse , me semble conclure en faveur de mes assertions. L'histoire prouve, d'ailleurs suffisamment qu'on n'a jamais rien fait de vraiment grand , sans cette audace de conception et cette ténacité rapide d'exécution qui ont distingué tous les capitaines du premier ordre.

(1) Dans la campagne de 1672, contre la Hollande, croirait-on que c'était Condé qui voulait qu'on s'assurât de Maestricht avant de pénétrer dans les Provinces-Unies, et que ce fut Turenne qui fit rejeter cet avis, et qui soutint qu'on ne réussirait que par la célérité, la surprise, la terreur? Son opinion prévalut, et l'expérience en prouva la sagesse. Malheureusement on négligea ce plan lorsqu'on était sur le point d'achever la conquête. Les Hollandais eurent le temps de revenir de leur frayeur, et l'expédition fut manquée.

CHAPITRE XVII,

Contenant quelques réflexions sur les chapitres précédens.

IL en faut convenir, on pourrait m'opposer plusieurs exemples où une audace inconsidérée a été très-funeste; mais je répondrai qu'en général on a assez mal démêlé les véritables causes des grands revers militaires. Ce qui prouve combien on a été quelquefois embarrassé pour expliquer ces événemens, c'est l'usage trop ordinaire où l'on est de les attribuer à une sorte d'aveugle fatalité, à la fortune (1) : raisons que l'on ne donne que quand on ne sait que dire.

La cause la plus commune de ces revers qu'on attribue à l'imprudence, est la disette des grands talens. La nature forme trop peu de ces êtres heureusement organisés, chez lesquels toutes les facultés de l'ame sont en équilibre, et qui,

(1) Ce n'est pas la fortune qui domine le monde : on peut le demander aux Romains qui eurent une suite continuelle de prospérités quand ils se gouvernèrent sur un certain plan, et une suite non interrompue de revers lorsqu'ils se conduisirent sur un autre. *Montesquieu, Grand. et Décad. des Romains, chap. XVIII.*

possédant cette étendue de génie qui, dans la conception d'un grand dessein, fait appercevoir toutes les difficultés et toutes les ressources, sont encore doués de cette volonté forte qui s'irrite par les obstacles et les surmonte. Tel sera capable des plus grandes vues, qui cependant échoue, parce que la persévérance et la résolution lui manquent dans l'exécution; tel autre ardent, hardi pour entreprendre, n'obtient que des succès momentanés, parce qu'il manque de prévoyance, agit sans préméditation, et n'a qu'une conception bornée: delà tant de projets avortés, tant de réputations éphémères, tant d'entreprises qui trompent l'attente des hommes et confondent leur faible raison; delà encore cette contradiction qui semble régner entre les historiens, qui tous blâment dans un temps exactement les mêmes choses qu'ils louent dans un autre, selon l'événement; contradiction qui jette tant d'incertitude dans les esprits et rend plausibles les opinions les plus absurdes.

On se mettrait d'accord si l'on savait distinguer précisément ce qui dérive de la nature des choses, de ce qui n'est purement que l'ouvrage de l'homme. On se convaincrait par-là que ce qui n'est que présomption chez quelques-uns; est chez d'autres un juste sentiment de leurs

forces, et que les défauts que l'on croit être inhérens au plan d'une entreprise, ne se trouvent le plus souvent que dans la manière dont elle a été conduite. Un homme de génie et un esprit ordinaire peuvent, à certains égards, se rencontrer dans leurs idées, et concevoir un même plan; il peut même arriver que le second débute d'abord avec plus d'éclat que le premier; mais ce qui ne tardera pas à constater la supériorité réelle de celui-ci, c'est qu'on le verra se relever plus terrible du sein des revers même, tandis que l'autre ne saura ni se maintenir dans ses prospérités, ni en tirer avantage; d'où il suit qu'il faudrait changer les principes de l'art selon la mesure fixe des talens de chaque général; ce qui n'est pas possible.

Si la prévention qui aveugle les hommes, leur permettait de s'apprécier eux-mêmes avec impartialité, ils s'abstiendraient de toute entreprise au-dessus de leurs forces, et le monde ne serait pas témoin de tant de chutes célèbres; mais il n'est malheureusement pas permis d'espérer qu'ils deviennent jamais assez sages pour se rendre justice. C'est aux gouvernemens à étudier ceux dont ils veulent se servir (1): ce-

(1) La science des choix, nous osons le dire, est celle qu'il importe le plus à un gouvernement de bien posséder.

lui-ci peut trouver sa place au conseil, cet autre est propre à remplir un emploi du second ordre à la tête des troupes ; peu sont capables de commander.

CHAPITRE XVIII.

De la seconde invasion de Bonaparte en Italie.

NUL fait militaire n'a peut-être été plus diversement jugé, nul n'a plus exercé la critique des méthodistes, nul, en un mot, n'a donné lieu à de plus étranges raisonnemens, que la dernière invasion de Bonaparte en Italie. Tout en convenant qu'il n'est pas possible de refuser de grands talens au vainqueur, on a laissé entrevoir qu'il y avoit dans ses opérations plus de bonheur que de calcul. On lui a reproché une sorte de *crânerie* peu compatible avec cet esprit de combinaison qui parvient à la victoire en ménageant la vie du soldat ; ces insinuations, quel qu'en fût le but, ont transpiré jusque dans des discours d'apparat, et quoique l'esprit de parti y fût mal déguisé, il n'est pas douteux qu'à quelques égards, l'impression n'en soit restée. Ceci m'obligera à donner quelque étendue à cette espèce d'analyse ; mais j'espère que

le lecteur impartial ne m'en saura pas mauvais gré.

On n'oubliera pas de long-temps les désastres qui précédèrent le retour du conquérant de l'Égypte. Après avoir battu tour-à-tour deux de nos armées, et les avoir chassées de l'Italie, les ennemis en tenaient les débris bloqués dans la ville de Gènes, et nous menaçaient d'une invasion dont rien ne semblait pouvoir nous garantir. Le misérable corps de troupes qui défendait encore les Alpes maritimes, était dans la situation la plus triste. Des bataillons entiers chassés par la famine, rentraient en désordre dans l'intérieur de la République. Afin de réparer ces pertes, le Directoire y faisait passer continuellement des milliers de conscrits armés de bâtons, et à peine arrachés à la charrue. Ces malheureux rencontrant sur leur chemin les lambeaux épars d'une armée en dissolution, ets'imaginant que tout était perdu, cherchaient à tromper la vigilance de leurs guides afin de rétrograder, ou si l'on parvenait à les conduire à leur destination, ils y arrivaient abattus, découragés, glacés d'épouvante. Livrés dès leur arrivée à ce que la guerre a de plus horrible, l'inanition, une terreur anticipée les conduisaient en foule dans les hôpitaux, et bientôt l'armée entière, victime de cet en-

combrement , devint la proie d'une contagion cruelle.

La Vendée renaissait de ses cendres, et s'annonçait plus redoutable que jamais (1); elle exigeait des forces et des mesures promptes; on ne pouvait dégarnir la Suisse ni les bords du Rhin : où donc prendre des secours ? où ? dans l'armée battue elle-même ! Au lieu de faire courir des multitudes de recrues à deminus, à une mort certaine, Bonaparte rappela de la malheureuse armée d'Italie tous les corps délabrés et hors d'état de tenir la campagne; il tira quelques troupes de l'armée victorieuse de Hollande; il poussa vivement la guerre de la Vendée, ou plutôt il arrêta, par sa sagesse, les irruptions de ce volcan prêt à se rallumer; il envoya par-tout des secours, et ce qui eut l'air d'une création magique, dans le même temps, une armée qui va changer la face de l'Europe, se trouve rassemblée sous les murs de Dijon.

Cette armée, à l'existence de laquelle la

(1) Le parti vendéen, en débutant par la prise du Mans et celle de Nantes, n'avait guère cherché qu'à en imposer : il manquait réellement de tout; mais si les Anglais lui avaient fourni des munitions et de l'argent, on peut croire qu'il aurait fait encore un mal prodigieux.

moitié de l'Europe avait refusé de croire, fixait tous les regards. On anticipait sur ses succès, et sa formation aussi subite qu'inattendue avait rendu les plus déterminés frondeurs, comme stupides. Elle se mit enfin en mouvement pour remonter le Rhône; ici, toutes les conjectures, tous les calculs commencèrent à se trouver en défaut. On s'attendait généralement à la voir marcher par Nice au secours de Gênes; cette direction paraissait même la plus simple et la plus naturelle : examinons un peu quelles en eussent été les conséquences, si elle avait été préférée.

D'abord, je ne vois pas comment cette armée serait parvenue à subsister dans la Provence; je ne vois pas davantage comment elle l'eût pu, même après des succès, dans la rivière de Gênes (1), ayant la mer fermée de toutes parts.

(1) Personne n'ignore que ce qu'on nomme la rivière de Gênes est une langue de terre extrêmement étroite, et dont la longueur, depuis la Toscane jusqu'au département des Alpes maritimes, est d'environ soixante-dix lieues. Gênes est située à peu près au centre; la partie qui est située à l'est de cette ville, est appelée rivière du Levant, et celle qui est à l'ouest, rivière du Ponent. Adossée aux rochers infertiles de l'Apennin, elle a la mer en perspective. Des oranges, des citrons, des fleurs, quelques oliviers clair-semés, voilà toute la richesse

Il serait difficile d'en imaginer la possibilité ; mais loin de nous appesantir sur ce point, supposons que ces premiers obstacles sont surmontés, ou n'existent pas, que les ennemis sont repoussés, qu'on leur a gagné des batailles, et qu'ils ont été contraints de lever le blocus de Gênes ; l'embaras des subsistances n'est pas diminué, le nombre des bouches s'est même accru de la forte garnison de cette place affamée, et pourtant, combien de combats déjà livrés ! combien de braves gens de tués, sans que la question soit encore décidée ! Car, on n'est pas en Italie pour être à Gênes : il faut sortir de son étroit territoire pour y pénétrer et s'y établir. Ce n'est donc proprement qu'ici que l'invasion commence.

Or, de deux choses l'une : ou les Autrichiens sont encore en état de vous livrer bataille, et vous attendent au débouché des montagnes ; ou bien, déjà trop affaiblis, ils vous abandonnent le Piémont, et se retirent derrière le Pô. Mais en se retirant, ils jettent des forces dans Coni, Turin, Tortone, Alexandrie ; Victor Amédée et sa timide cour ne sont plus là pour les épouvanter, et l'Empereur peut ha-

agricole de ce petit pays ; la Méditerranée est le seul champ que les Génois labourent avec fruit, et qui les fasse subsister.

sarder le Piémont sans exposer sa couronne : il faut faire des sièges, ou plutôt, manquant de tous les objets nécessaires pour les entreprendre, il faudra forcément se borner à de simples blocus. La moitié de l'armée va donc être employée à l'investissement de ces places, pendant que le reste ira s'établir en observation sur la rive droite du Pô, où vraisemblablement ces Autrichiens, qui ne s'endorment guère, et de qui la promptitude à recruter leurs armées est assez connue, ne vous laisseront pas jouir d'une grande tranquillité. J'admets encore que l'on parvienne à rendre tous leurs efforts infructueux, et qu'on réussisse à s'emparer de toutes les places bloquées; combien de temps aurons-nous employé pour faire cette campagne? Je supposerai qu'elle n'ait duré que six mois, et c'est assurément beaucoup accorder; j'en appelle aux connaisseurs? Maintenant je supplie qu'on mette en ligne de compte les hommes tués dans les différens combats qu'il a fallu livrer, ceux qui auront succombé dans ces blocus éternels, ceux plus nombreux peut-être qui auront péri dans les hôpitaux; qu'on ajoute à ce calcul l'énorme consommation d'argent, de vivres, de munitions de toute espèce qui a dû en résulter, et qu'on soutienne encore, s'il est possible, qu'une campagne de quel-

ques jours et une bataille de quelques heures ont pu être aussi destructives.

J'ai supposé des succès et un bonheur constant ; si je voulais chicaner , il ne serait pas fort difficile d'en démontrer l'impossibilité. Gênes aurait certainement capitulé avant l'arrivée des renforts ; et si nos méthodistes voulaient être un instant de bonne foi , ils conviendraient que dans leur système , ils n'auraient imaginé rien de mieux que de se retrancher derrière le Var (1) , que nos impatiens Français y auraient été consumés par la faim et par l'ennui , et que nous attendrions encore la paix , si l'ennemi ne fût venu nous en dicter les conditions.

Quoi qu'il en soit , Bonaparte vit d'un coup d'œil toute l'insuffisance d'un mouvement aussi lent dans son exécution qu'incertain dans ses résultats. Il sentit que sans argent , sans marine , même sans troupes suffisantes , il fallait sortir de l'ornière de la routine , changer le théâtre de la guerre , et sacrifier à la fortune ,

(1) Ceux qui regarderont ceci comme une supposition gratuite , n'ont qu'à considérer que Bonaparte fit , en moins de deux mois , la conquête du Piémont et de la moitié de l'Italie , avec la même armée qui , pendant plus de cinq ans , n'avait jamais pu franchir les Alpes. Nous parlons de sa première invasion.

sans oublier aucune des précautions que commandait la prudence. Bonaparte connaît la nation qu'il gouverne (1); il sait que les Français s'enflamment pour tout ce qui est insolite et hardi, et qu'ils ne se tiennent jamais pour battus, pourvu qu'ils soient en mouvement. Il calcula jusqu'aux démarches de son adversaire, il étonna les Autrichiens, il éblouit leur général (2), et poussant à eux sans leur donner le temps de revenir de leur surprise, il reconquit en un jour l'Italie.

Par une contradiction qui peint bien l'inconcevable bizarrerie de nos têtes frivoles, à peine les détails de cette journée mémorable furent-ils parvenus à Paris, et les articles de l'armistice rendus publics, qu'on entendit les mêmes hommes qui naguère désapprouvaient hautement l'expédition, se récrier sur la modération du vainqueur, prétendre qu'il n'avait pas assez profité de la victoire, et qu'il auroit dû obliger l'armée autrichienne (plus forte que la

(1) J'avoue que je n'aime pas les militaires qui comptent pour rien les causes morales. Lorsqu'ils parlent d'une armée, vous croiriez qu'il s'agit d'une machine de mécanique.

(2) Bonaparte était déjà sur les bords du Tésin, que Mélas refusait encore de croire à la vérité des rapports qui lui parvenaient à cet égard.

sienne) à mettre bas les armes ! Il faut avoir entendu de telles absurdités pour y croire. Car quand même le baron de Mélas n'eût pas eu une retraite dans les murs de Gènes, des propositions aussi dures l'eussent révolté ; l'indignation et le désespoir auraient rendu furieuse une armée qui avait si long-temps balancé les destins ; nous eussions eu beau faire, cette armée se serait ouvert un passage en dépit de nous, et sa retraite aurait conservé à l'Empereur toutes les places du Piémont. Mélas, dira-t-on peut-être, est donc inexcusable de n'avoir pas tenté ce moyen ? Non, les deux généraux ont agi convenablement à leur situation respective ; l'un et l'autre avaient des motifs également puissans pour éviter le sort d'une seconde bataille. L'un, parce qu'il avait à craindre de se voir arracher la victoire des mains, et de remettre en question ce que *Marengo* avait décidé : l'autre, parce qu'il pouvait empirer sa situation et la rendre désespérée ; le premier devait être satisfait d'avoir conquis en un jour toute la Lombardie jusqu'à l'Oglio (1) ; le second devait s'estimer heureux que le vainqueur consentit à le laisser retirer avec une armée qu'il conservait à son maître.

(1) Voyez la note 1, à la fin du volume.

CHAPITRE XIX.

Continuation du même sujet.

SI Gênes avait pu résister quelques jours de plus, il n'est pas douteux que toute cette armée n'eût été contrainte de poser les armes, puisqu'elle se serait trouvée entre la nombreuse garnison de cette place réunie au corps commandé par le général Suchet (1) et l'armée victorieuse. Ce qui prouverait que Bonaparte en avait conçu quelque espoir, c'est qu'avant son départ de Paris, il lui échappa de dire, en recevant des dépêches qui lui annonçaient les progrès des Autrichiens du côté de Nice : « Je voudrais qu'ils fussent déjà sur le Rhône. » Il n'est pas difficile en effet de comprendre que dans son plan, plus ils auraient poussé leur pointe, plus leur retraite devenait impraticable.

Le succès, dira-t-on, a suffisamment justifié Bonaparte, et selon l'expression du poète :

Fu il vincer simpre mai laudabil cosa
Vincasi ó per fortuna ó per ingegno.

ARIOSTE, C. 15.

(1) A celui du général Thureau, qui s'était avancé par le Mont-Cenis, et avait déjà obtenu quelques succès.

J'en conviens : mais, ajoute-t-on, quelle ressource avait-il pour faire sa retraite en cas de revers ; car enfin il pouvait se faire qu'il fût battu ? De toutes les objections qu'on ait encore imaginées, voilà, je l'avoue, la plus spécieuse ; elle n'est cependant pas bien embarrassante. Premièrement, il me semble qu'un homme aussi fertile en expédiens, et qui n'a jamais manqué de ressources dans les occasions les plus désespérées, ne peut, sans une sorte de témérité, être accusé de s'être interdit lui-même tout espoir de retour en cas de malheur. Les hommes ordinaires conçoivent difficilement les voies du génie ; pour moi qui, moins que tout autre, puis me flatter d'avoir deviné Bonaparte, mais qui ai l'avantage d'avoir été à portée de l'étudier attentivement durant ses premières campagnes en Italie, et qui sais que sa méthode ordinaire est de tourner la défensive en offensive, une retraite en invasion (1), et de laisser l'ennemi chanter victoire d'un côté pendant qu'il va l'assaillir d'un autre, je crois pouvoir assurer qu'il ne pouvait manquer de moyens de retraite ; je dis plus, c'est qu'il s'en était assuré de certains, ainsi qu'on va le voir.

Secondement, ce que bien d'autres regardent

(1) On en verra des exemples plus bas.

comme un inconvénient, et que je considère comme un grand bonheur, il était dans le cœur de l'Italie. Par-là, il disposait de grands espaces, avantage inappréciable pour quiconque est bon manoeuvrier; or, je pense qu'on ne lui contestera pas le talent de manier rapidement une armée.

Troisièmement, je vois un corps considérable détaché de l'armée du Rhin, qui descendant les Alpes (1), est venu le flanquer. Si j'ai bonne mémoire, ces troupes n'ont point pris part à l'action de Marengo (2); c'était donc un corps frais qui, réuni à l'armée, quelque faible qu'on la suppose après la perte de la bataille, eût été capable d'arrêter les progrès de l'ennemi, et de lui disputer le terrain. Par les choses qu'on a vu faire à Bonaparte avec de plus faibles moyens, et dans des conjonctures encore plus critiques, on peut imaginer de quoi il eût été capable dans cette occasion. Mettons tout au pis. Supposons que le sort nous trahît encore, et qu'il faille absolument abandonner l'Italie.

(1) Il avait traversé les Grisons, et avait pénétré en Italie par le Saint-Gothard.

(2) Ce corps veillait sur le derrière de l'armée; il gardait le Tésin, la Sésia et l'Oglio, et poussait des reconnaissances jusque sur le Mincio. Voyez la note 1.

Le dirai-je? ce n'est point du côté de la France que nous tournerons nos pas : la puissante armée du Rhin nous tend la main sur le Danube, c'est vers elle que nous marcherons à travers la Valteline et les Grisons. Que si le baron de Mélas se décide à nous y suivre, nous sommes en état de lui faire face : que s'il nous prend au mot et qu'il se jette en Provence, nous le laisserons faire, et pendant qu'il s'y morfondra (1), nous dictons la paix à l'Autriche.

Je le répète, je n'ai pas le secret du maître, mais j'oserais presque assurer que je m'éloigne peu de ses propres vues.

CHAPITRE XX.

Coup d'œil sur la campagne de l'an sept en Italie.

DANS cette malheureuse campagne de l'an 7, où nous perdîmes l'Italie en moins de temps que nous n'en avions mis à la conquérir, il se commit de grandes fautes; mais la principale appartient au Directoire. La conquête rapide

(1) On sait le mot de Victor Amédée, en parlant de cette partie de nos frontières. « Rien de si facile que d'entrer en France; rien de si difficile que d'y subsister; engagé trop avant, rien de plus impossible que d'en sortir. »

du royaume de Naples l'avait rempli de présomption : il crut qu'il n'y avait rien d'impossible aux armées françaises ; il ne voulut pas réfléchir qu'il y a une énorme distance entre les troupes napolitaines et celles de l'Autriche ; et lorsqu'il vit , d'un côté , les Russes accourir du fond du Nord , et de l'autre , l'Empereur assembler sur l'Adige une puissante armée , il ne comprit pas qu'il n'y avait plus un instant à perdre pour évacuer l'Italie méridionale , concentrer toutes nos forces en Lombardie , et donner à l'armée un chef habile et honoré de l'estime publique. Par ce moyen on aurait pu prévenir M. de Mélas ; et Suwarow ne serait arrivé que pour être battu à son tour. Je n'aurais pas voulu qu'on laissât dix hommes de garnison dans les places qui sont au-delà de l'Apennin , à l'exception d'Ancône. Est-il présumable , qu'une fois les Russes et les Autrichiens battus , des peuples qui attendaient en tremblant l'issue de la campagne pour implorer la clémence du vainqueur , eussent songé à nous opposer quelque résistance ? Mais quand bien même cela eût été à craindre , ce n'était qu'un motif de plus pour ne pas disséminer nos forces. La plus grande faute qu'on puisse faire à la guerre , est de vouloir couvrir une étendue de pays trop considérable ; par-là , la plus

belle armée se trouve dans un état de faiblesse qui doit nécessairement entraîner sa perte, et c'est en ce sens qu'on a eu raison de dire qu'il était bien plus facile d'envahir un pays que de s'y maintenir. Règle générale : quand on est dans un pays qu'on ne saurait garder en totalité sans s'affaiblir, et qu'on a plusieurs ennemis à combattre, le plus sûr est de tenir ses forces unies, et de s'attacher sans relâche et sans diversion à la destruction du plus redoutable. C'est sur-tout à la constante observation de ces maximes que Bonaparte a dû, en grande partie, ses prodigieux succès ; jamais il ne s'est laissé tenter par ces conquêtes faciles qui, aux yeux du vulgaire, n'eussent pas été sans éclat, mais qui eussent indubitablement compromis sa gloire et le sort de l'armée. Il a bien, à la vérité, fait quelques incursions rapides dans la Toscane et les Etats de l'Eglise, mais c'était dans des momens où il venait de s'assurer, par des victoires, de l'inaction des Autrichiens, et toujours avec peu de troupes, qu'encore il s'empressait de ramener à tire d'aile vers le gros de l'armée, ne se laissant jamais détourner de l'objet principal. On le sollicitait quelquefois de punir l'insolence et la mauvaise foi de ces faibles ennemis : *C'est sur l'Adige*, répondait-il, *que je ferai signer un acte de repentir au*

Pape et au roi des Deux-Siciles. Ni l'un ni l'autre n'avaient alors pas un seul soldat en Lombardie ; mais n'était-il pas clair qu'en humiliant l'Autriche , il devenait le maître de leur imposer des loix ?

Après la défaite de Scherer sur l'Adige , il nous restait encore de grandes ressources. Des militaires éclairés ont prétendu (et j'avoue que , sans avoir leurs lumières , je partage leur sentiment) qu'au lieu de prendre le chemin du Piémont , notre armée de la Lombardie aurait dû s'enfoncer en Italie et marcher à la rencontre de celle de Naples. Il serait arrivé alors de deux choses l'une : ou Mélas et Suwarow réunis auraient suivi ce mouvement avec toutes leurs forces , ou , ce qui n'est pas moins probable , parce que c'est plus conforme à la politique autrichienne , les deux armées se seraient séparées , et Mélas se serait chargé de l'utile soin de se mettre en possession des places fortes , pendant que Suwarow eût marché seul à la poursuite des Français. Dans le premier cas , les armées de Macdonald et de Moreau réunies pouvaient livrer bataille avec l'espoir du succès , puisqu'elles tinrent si long - temps la fortune en suspens en combattant séparément : dans le second , la victoire était assurée. Ce plan ne fut pas suivi ; on ne songea qu'à couvrir

nos frontières qu'il fallait négliger; il en résulta que nos deux armées, ne pouvant opérer leur jonction, ni établir aucun concert dans leurs opérations, furent successivement écrasées, l'une à Plaisance, et l'autre sur la Trebia, malgré des prodiges de valeur.

CHAPITRE XXI.

Continuation du même sujet. — Quelle était notre situation en Italie en l'an sept. — Quelle était celle de Bonaparte à l'époque de sa première invasion.

REMARQUEZ, je vous prie, que cette suite de revers étonna d'autant plus l'Europe, qu'à cette époque nous avions tout soumis en Italie, et qu'il ne nous restait plus un seul ennemi qui pût nous causer la moindre inquiétude. Nous commandions en maîtres depuis les Alpes jusqu'à l'extrémité de la Calabre ultérieure, et toutes les places fortes étaient dans nos mains. La position de Bonaparte, après sa première invasion, était bien différente. Outre que pendant toute la durée de la guerre, il eut toujours en tête des forces très-supérieures, il était encore environné d'ennemis faibles à la vérité, mais nombreux, mais perfides et toujours prêts

à profiter du moindre revers pour l'accabler, tant que Mantoue n'eut point été réduite, il n'avait encore, pour ainsi dire, qu'un pied dans l'Italie. La cour de Turin n'était qu'un foyer de conspirations, et le refuge des mécontents de tous les pays. L'assassinat y était organisé de manière que les Français ne pouvaient marcher isolément pour traverser le Piémont. Les Vénitiens, qui peut-être avaient vu d'abord avec un secret plaisir les premiers revers des armes autrichiennes, parce qu'ils se flattaient que notre politique aurait le même caractère d'imprévoyance que celle de Charles VIII, de Louis XII, de François I, et que cette invasion aurait le même sort que toutes celles que notre nation avait déjà faites au-delà des Alpes (1); s'apercevant que nous agissions sur d'autres principes, et que nous prenions la voie de consolider notre domination en Italie, n'attendaient qu'une occasion favorable pour éclater; cependant ils aidaient l'Ecureur par tous les moyens qui pouvaient s'accommoder à leur faiblesse et aux ressorts usés d'une politique intempestive. Les senti-

(1) A différentes époques, les Français avaient envahi neuf fois l'Italie, et n'avaient jamais su s'y maintenir.

mens du grand-duc ne pouvaient être problématiques. Le Pape, aussi bien que son voisin, le roi des Deux-Siciles, plus éloignés du danger, ne prenaient pas la peine de déguiser les leurs : le duc de Parme et les Gênois, quoiqu'attachés à la nation, haïssaient notre gouvernement, et ne nous supportaient qu'avec répugnance.

En même temps qu'il était obligé de contenir toutes ces puissances par un heureux mélange de politique et de fermeté, Bonaparte avait à ménager, sans paraître le craindre, un peuple connu par sa profonde dissimulation, et dont les mœurs et le caractère contrastent singulièrement avec les nôtres; un peuple qui est aussi implacable dans ses haines que peu délicat sur les moyens de les satisfaire, et dont le sang s'allumait au seul nom français, nom devenu trop odieux par les excès qui ont obscurci la gloire de nos ancêtres, dans les incursions fréquentes qu'ils ont faites dans ce beau pays.

C'était beaucoup : ce n'était pas tout encore, et Bonaparte n'avait pas besoin d'un art moins profond pour endormir la sombre défiance de ce gouvernement pentarchique, qui se parait des trophées des militaires, et qui haïssait les militaires; qui prodiguait l'encens collectivement aux armées, et les vexations individuel-

lement aux officiers ; qui n'osait fixer qu'en tremblant les enseignes de nos légions , et ne voulait pas s'avouer qu'il faut être capable de ceindre l'épée aussi bien que de revêtir la toge pour commander à une nation guerrière.

La seule circonstance favorable pour Bonaparte , au milieu de tant d'entraves , fut de commander seul en Italie. Si par malheur le Directoire avait persisté dans l'intention qu'il eut d'abord , d'y former deux armées , comme sur le Rhin , tout était perdu ; à moins que par l'ascendant de sa supériorité , il n'eût entraîné son collègue dans ses vues , ce qu'il n'est guère permis de croire , tant la médiocrité est vaine et jalouse : heureusement qu'il n'en fut pas ainsi. Bonaparte put donc , sans contradiction , donner l'essor à son génie ; il déconcerta la politique fallacieuse des cabinets ultramontains , en opposant la droiture et la vigueur aux jongleries diplomatiques ; il dissipa l'impression profonde de nos antiques outrages , en soumettant au joug d'une discipline sévère , une armée enivrée de ses victoires et d'autant plus difficile à contenir , qu'en entrant dans cette fertile contrée , elle succombait sous les horreurs du besoin (1) ; il sut , en un mot , par sa

(1) Rien n'est plus exact , que ce tableau tracé par la main de Bonaparte lui-même en s'adressant à ses

modération, sa douceur, sa fermeté, son respect pour la foi promise, se concilier la confiance de cette nation qu'il faut persuader encore après l'avoir convaincue.

CHAPITRE XXII.

Rapprochement.

AU commencement du siècle dernier, le duc d'Orléans, depuis régent de France, fut envoyé en Italie sous la tutelle de Marsin, il y montra des talens en pure perte, et les armes françaises y essuyèrent des revers, dont les causes n'ont, à quelques égards du moins, que trop de ressemblance avec celles qui ont influé d'une manière si funeste sur les événemens de la campagne de l'an 7. Cette malheureuse conformité m'a engagé à entrer dans quelques détails tirés des meilleurs mémoires du temps, et qui, je l'espère, ne paraîtront pas déplacés.

Lafeuillade avait été chargé du siège de Turin, et Chamillart, dont il était le gendre,

soldats : « Dénusés de tout, vous avez suppléé à tout ;
 » vous avez gagné des batailles sans canons, passé
 » des rivières sans ponts, fait des marches forcées sans
 » souliers, bivouaqué sans eau-de-vie, et souvent sans
 » pain. »

avait tout mis en usage pour lui fournir les moyens de le pousser avec vigueur ; mais au lieu de s'en occuper uniquement et sans relâche , ce général perdit un temps précieux , et fatigua inutilement ses troupes à la poursuite du duc de Savoie qui ne cherchait qu'à l'amuser. Cette diversion donna le temps au prince Eugène de s'approcher du Piémont, et il passa le Pô en présence du duc de Vendôme qui, étant alors sur le point de quitter le commandement de cette armée, ne fit peut-être pas tout ce qu'il aurait pu pour s'y opposer. A son arrivée en Italie, le duc d'Orléans laissa un corps en Lombardie, sous les ordres du comte de Médavid, et après avoir observé les mouvemens des Autrichiens, il résolut de venir se poster entre Alexandrie et Valence pour s'opposer au passage du Tanaro, ou les obliger à combattre. Ce projet était sensé, mais il fut rejeté par Marsin qui voulait qu'on s'approchât de Turin : le prince fut obligé de céder.

En arrivant sous les murs de la ville, M. le duc d'Orléans voulut reconnaître les postes et les travaux du siège ; il trouva les lignes imparfaites, trop vastes et mal gardées. Il lui parvenait cependant des avis de toutes parts sur la marche et les projets de l'armée impériale ; il voulut sortir des lignes, et mar-

cher, pour se saisir du moins des passges de la Doire : nouvelle opposition de la part de Marsin. On eut recours à un conseil de guerre ; ressource misérable, qui, en cette occasion, comme en tant d'autres, ne produisit qu'incertitude et vains discours. Il est en effet presque sans exemple, qu'une résolution vigoureuse soit jamais sortie d'un conseil de guerre : celui-ci se rangea de l'avis de Marsin. Le prince représenta inutilement que l'armée ennemie était engagée dans un pays tellement ruiné qu'elle ne pourrait y subsister concurremment avec la nôtre ; que le prince Eugène n'oserait la hasarder en rase campagne contre l'impétuosité française, et que s'il se décidait à livrer bataille, il était bien plus avantageux et plus conforme au caractère national de marcher à sa rencontre que de l'attendre derrière de mauvaises lignes. Rien ne fut capable d'ébranler Marsin, qui, à défaut de bonnes raisons, tira de sa poche un ordre du roi par lequel il était prescrit de déférer à son avis.

Cependant l'instant décisif approchait, et déjà le prince Eugène, ayant opéré sa jonction avec le duc de Savoie près d'Asti, avait attaqué de nuit le bourg de Piacenza pour y passer la Doire. On en informa Marsin qui refusa d'y croire, et ne voulut donner aucun ordre. Peu

après les avis de l'approche de l'ennemi vinrent de tous côtés : il parut enfin ; et Marsin , trop tard désabusé , ne sut plus que faire , et perdit tout à fait la tête. Le duc d'Orléans , plus calme , s'occupa de se mettre en défense ; il voulut faire venir quarante - six bataillons de l'armée de siège pour garnir les lignes ; un ordre contraire de Lafeuillade les retint à leur poste. L'attaque avait commencé et était poussée avec une vigueur extrême ; les lignes furent bientôt forcées sur plusieurs points ; Marsin blessé mortellement était tombé entre les mains des Impériaux ; Lafeuillade éperdu courait çà et là en s'arrachant les cheveux , incapable également d'obéir et de commander. Le duc d'Orléans seul conserva son sang froid ; il combattit avec un courage admirable ; mais mal obéi , plus mal secondé encore , blessé d'abord à la hanche , ensuite plus dangereusement au poignet , il fut aussi contraint de se retirer. Le trouble , la confusion , le découragement devinrent intolérables , et ce qu'il y eut d'horrible , c'est que la plupart des officiers généraux plus soucieux de leurs équipages et du butin qu'ils avaient amassé , que du salut de l'armée et de leur propre gloire , contribuèrent davantage à accroître le désordre , qu'à y remédier.

Le duc d'Orléans qui, après avoir fait panser ses blessures, était revenu sur le champ de bataille, trop convaincu qu'il n'y avait plus d'espoir de rétablir le combat, s'occupait de faire retirer l'artillerie pour empêcher qu'elle ne tombât entre les mains des ennemis; il rassembla en même temps, autour de lui, tout ce qu'on put trouver d'officiers-généraux, et leur exposa qu'il ne restait plus d'autre parti que celui de la retraite; « mais, ajouta-t-il, il faut tourner le dos aux Alpes, et marcher vers l'Italie, où Médavid nous tend la main, par ce moyen toutes nos forces seront réunies, nous occuperons un pays abondant, nous enfermerons l'armée victorieuse autour de Turin, où, privée de communications, elle ne saurait subsister, et nous pourrions tout oser et tout entreprendre. »

Cette proposition déplut souverainement. Tous les yeux étaient tournés vers la France, où chacun brûlait de venir mettre son butin en sûreté : mille objections s'élevèrent; mais le prince, fatigué de tant de contradictions, ferma la bouche à tout le monde, en donnant l'ordre de marcher vers le Pô. Il eut beau faire, pendant que l'armée s'acheminait de ce côté, les équipages, les vivres, les munitions traversaient les Alpes pour repasser en France. En

même temps qu'on avertissait le duc d'Orléans de ce contre-temps fâcheux , on lui persuadait, par de faux rapports , que tous les passages du Milanais étaient gardés et retranchés , et qu'il était impossible d'y pénétrer. Ce prince , que ses blessures retenaient dans sa chaise , ne pouvant rien voir par lui-même , trompé , désobéi , trahi , découragé , se laissa enfin entraîner au torrent ; et c'est ainsi qu'une bataille qui ne nous avait pas coûté deux mille hommes , fit perdre à la France toutes ses conquêtes en Italie. L'amertume de ce malheur se fit sentir bien plus vivement encore lorsqu'on apprit que Turin n'avait plus , au moment de l'action , que pour quatre jours de poudre , et que (ce qui prouva la sagacité du plan du duc d'Orléans , et redoubla ses regrets) Médavid , qui était resté en Lombardie , avait remporté un avantage décisif contre le prince de Hesse-Cassel , près de Castiglione de Stivère , et qu'il l'avait poursuivi jusqu'à l'Adige.

○ Ce Médavid ne manquait pas de vues. La retraite de l'armée ne le déconcerta point : il proposa deux partis : le premier , de se cantonner en Lombardie avec ses troupes ; d'abandonner à leurs propres forces les places qu'on ne pouvait garder ; de conserver les principales , surtout Mantoue ; de les bien munir toutes , et de

se tenir sur la défensive en attendant les événemens : le second , de marcher avec sa petite armée , à travers les états Vénitiens et ceux de l'Eglise , droit au royaume de Naples qui se maintenait encore , et que par ce moyen on aurait conservé à l'Espagne.

Ni l'un ni l'autre de ces projets ne furent adoptés. Le cabinet de Versailles, naguère trop impérieux , était tombé dans l'extrémité opposée ; il craignit d'offenser les Vénitiens et le Pape (1) ; il préféra négocier ; et, afin d'obtenir le libre retour des troupes , il céda l'Italie aux ennemis.

Cet exemple renferme de grandes leçons. On y voit les inconvéniens de cette défensive timide, cause féconde de tous les grands désastres militaires ; on y voit ceux de la division du pouvoir ; ceux , non moins grands , de la faiblesse et de l'irrésolution des chefs. C'est cette faiblesse dangereuse qui inspira aux officiers-généraux assez d'audace pour désobéir à leur chef, et pour l'entraîner , malgré lui , dans une retraite déshonorante , et plus désastreuse cent fois que sa défaite. La conduite de la cour

(1) Le prince Eugène n'eut pas cette crainte. Malgré les cris de la Cour de Rome il mit impitoyablement à contribution le Bolognois et le Ferrarois.

montre aussi les funestes effets de cette consternation qui, lorsqu'on s'y livre, prive des ressources même que les plus grands revers laissent tous jours, quand la fermeté ne nous abandonne pas.

C H A P I T R E X X I I I .

Première invasion de Bonaparte en Italie.

LORSQUE, pour la première fois, Bonaparte entreprit d'envahir l'Italie, la faiblesse de son armée et la multitude d'obstacles qu'il avait à surmonter exigeaient des efforts de génie : il surpassa notre attente. Jamais on ne profita mieux de ses avantages, jamais on ne manoeuvra avec plus de profondeur et d'habileté.

Le métier de la guerre est peut-être, de tous les métiers, celui qui exige le plus d'être continuellement exercé : on se rouille infailliblement par l'inaction ; or, la guerre qui se faisait depuis 1792 du côté des Alpes, n'était proprement qu'une neutralité armée. On ne s'était guère battu jusqu'alors que pour se disputer quelques crêtes de montagnes (1). Les

(1) La bataille de Loano elle-même n'eut pas d'autres résultats, et l'armée française qui, après l'avoir

généraux, habitués à ces attaques partielles, avaient, de part et d'autre, perdu jusqu'à l'idée des grandes opérations militaires. Les Autrichiens n'avaient d'ailleurs jamais songé à pénétrer dans la République par cette frontière, si ce n'est peut-être à l'époque des troubles de Lyon; et l'on nous supposait encore plus d'éloignement pour une invasion qui, depuis les malheurs de François I^{er}, était regardée en France comme le comble de la folie.

Bonaparte profita de ces dispositions et de cette sécurité, et par la rapidité de ses opérations, il étourdit d'abord les généraux ennemis et ceux de son armée même (1). Une fois qu'il eut entamé l'ennemi, il ne lui laissa plus le temps de se reconnaître. Après les batailles

gagnée, eût dû aller hiverner en Lombardie, ou tout au moins en Piémont, resta dans la rivière de Gènes, où elle éprouva toutes les misères imaginables.

(1) Je me souviens que presque tous nos généraux étaient non-seulement surpris, mais encore mécontents de cette activité, qui leur était inconnue. Ils disaient hautement que ce n'était pas ainsi que l'on menait des troupes; que les soldats ne tiendraient pas à tant de fatigues, etc. Peut-être sans ces clameurs Bonaparte ne se serait-il pas arrêté à Milan, et eût poussé de suite jusqu'à l'Adige. Cependant, si l'on examine que depuis trente-six jours une armée exténuée n'avait cessé

de Montenotte et de Millésimo, il fit mine d'en vouloir à la Lombardie, bien certain que Beaulieu songerait avant tout à couvrir les possessions de l'Empereur; c'était-là le coup de maître; il eut deux effets remarquables: il empêcha la réunion des deux armées combinées, qu'il fut ensuite plus aisé de combattre, et il indisposa la cour de Turin contre l'Autriche. La bataille de Mondovi fut promptement suivie de la défection du roi de Sardaigne. Nous passâmes le Pô à Plaisance, tandis que Beaulieu, dupe de nos fausses démonstrations (1), se fortifiait entre le Tésin et la Sesia. La bataille de Lodi suivit de près; et bientôt

de marcher et de combattre, on conviendra qu'il était bien difficile de ne pas lui donner huit jours de repos. Ce qui prouve d'ailleurs combien notre présence était nécessaire en Lombardie, c'est que la révolte de Pavie éclata aussitôt que Bonaparte fut sorti de Milan.

(1) Bonaparte avait fait insérer à dessein, dans l'armistice conclu avec le roi de Sardaigne, que les Français auraient la faculté de passer le Pô à Valence, et tous les mouvemens de l'armée paraissaient coïncider avec ce projet; il n'est pas étonnant que l'illusion du général autrichien fût complète. Ce sont-là des momens décisifs, a dit quelqu'un, où il faut que le génie devine le génie: cela arrivait quelquefois à Turenne, à Montécuculli; mais Beaulieu ne devinait point Bonaparte.

l'armée autrichienne, qui voulut inutilement nous arrêter sur le Mincio, fut obligée de se jeter dans le Trentin et de nous abandonner l'Italie. Ce grand ouvrage fut achevé depuis le 20 germinal que nous avons été attaqués à Voltri, jusqu'au 12 prairial; c'est-à-dire, en cinquante-deux jours, dans l'intervalle desquels il fut livré quatre batailles rangées et un grand nombre de combats.

Ceux qui étaient jaloux de la gloire immortelle dont venait de se couvrir un général parvenu à peine à sa vingt-huitième année, disaient (tant le langage de l'envie est toujours semblable à lui-même!) que cette conquête n'était qu'une heureuse imprudence, qu'il s'était enfermé lui-même dans un pays dont il ne sortirait jamais, que toutes nos invasions en Italie avaient eu d'abord le même éclat, mais que les suites en avaient été toujours funestes, et que celle-ci n'aurait pas un meilleur sort que les autres. Les gens raisonnables, tout en admirant les rares talens de Bonaparte n'osaient encore prévoir sa destinée. Un succès, disaient-ils, prépare à de nouveaux succès; une fois que l'ennemi est ébranlé, il suffit de le pousser pour le mettre à terre. Jusqu'ici notre héros a su se servir de la fortune avec habileté; il faut voir s'il saura la maîtriser; il

a débuté d'une manière brillante ; voyons comment il s'y prendra pour conserver son ouvrage, et maintenir sa supériorité. L'offensive n'est pas la partie la plus difficile de la guerre ; une bonne défensive est par-dessus tout, ce qui constate un talent supérieur ; c'est là que nous attendons Bonaparte.

Nous avons vu quelle était sa situation en Italie sous les rapports politiques, et comment il était parvenu à se démêler de tous les embarras qu'elle lui suscitait ; il faut examiner si sous les rapports militaires, il n'a pas rempli sa tâche avec un égal succès.

CHAPITRE XXIV.

De la guerre défensive. — Ligne de l'Adige comment défendue par Bonaparte. — Bataille de Castiglione.

ON ne peut le nier, la guerre défensive est la plus difficile de toutes. L'ennemi sait précisément quel est votre but : vous ignorez toujours le sien. Vos mouvemens sont perpétuellement gênés, parce que vous craignez de vous découvrir, et de tomber dans quelque piège : ceux de l'ennemi sont au contraire toujours libres. Pouvant donner à ses évolutions toute

la latitude qu'il lui convient, il prépare de loin les coups qu'il veut vous porter, et vous met toujours dans l'alternative de le deviner eu de vous perdre, en vous trompant sur ses véritables intentions. Les lignes retranchées, en vous resserrant encore davantage, ne sont qu'un inconvénient de plus; et pour ce qui est des rivières, tout le monde sait que ce n'est qu'une barrière impuissante, et que leur passage est une opération qui, bien combinée, n'a jamais manqué de réussir. Cependant, il est des circonstances où l'on ne peut se dispenser de les défendre; et c'est ainsi que la longue résistance de Mantoue obligea Bonaparte à se tenir sur l'Adige, afin de couvrir le blocus de cette forteresse.

Feuquières, qui étoit bon juge, regardoit la ligne de l'Adige comme très-mauvaise, et Catinat ne put jamais y tenir contre le prince Eugène. Si Bonaparte, qui l'a occupée si longtemps, a mieux réussi, nous allons voir qu'il ne le dut qu'à la hardiesse de ses manœuvres. Quelquefois il attendait l'ennemi, plus souvent il allait le chercher, et dispersait ou détruisait ses forces avant qu'il eût eu le temps de rien entreprendre.

La faute la plus commune de ceux qui défendent des lignes, est de trop s'attacher à les

Garder dans toute leur étendue, faute capitale à laquelle des armées qui ont été postées derrière des lignes, soit naturelles, soit artificielles, ont dû leurs revers : Bonaparte ne la commit point ; il sentit qu'aucune armée n'était suffisante pour garnir de troupes tout le cours du fleuve, depuis la Corona jusqu'au Canal blanc, parce qu'en s'étendant ainsi, elle n'eût pu opposer de résistance à un ennemi, qui feignant de l'attaquer par-tout, et faisant son principal effort sur un seul point, serait parvenu, en le forçant, à couper l'armée, qu'il eût été ensuite impossible de rallier, soit pour se retirer, soit pour se défendre. Il disposa donc autrement ses troupes, et en forma trois corps principaux. Celui de la droite occupait Porto - Legnago ; celui de la gauche, Montebaldo et Rivoli ; celui du centre, Vérone ; d'autres troupes veillaient sur le lac de Garde. Ces corps, ainsi distribués, avaient ordre de se couvrir par des avant-gardes, d'éclairer leurs flancs par des troupes légères convenablement postées, mais du reste de se tenir toujours unis. Par ce moyen l'armée pouvait toujours, et dans tous les sens, être rassemblée avec promptitude ; et, puisqu'on ne pouvait empêcher l'ennemi de passer, c'était du moins s'assurer qu'il ne le fit jamais impunément.

On ne tarda pas à s'apercevoir combien cette disposition était sage. Wurmser déboucha tout-à-coup par la vallée de l'Adige et l'extrémité supérieure du lac de Garde, avec des forces imposantes. Il fallut d'abord céder à ce torrent, et, par malheur, lever le siège de Mantoue qui touchait à sa fin (1); mais malgré le trouble d'un premier moment de terreur, l'armée française se trouva en un instant réunie. Soit afin d'augmenter la confiance de l'ennemi et de donner le temps aux troupes de se remettre, soit pour ne pas engager une lutte inégale, soit enfin pour se donner de l'espace et le loisir de choisir son temps, Bonaparte se retira en-deçà du Mincio. Dans l'ivresse du succès, Wurmser prit ce mouvement pour un aveu de notre infériorité, et crut n'avoir plus d'obstacle à craindre. Il fit dans Mantoue une entrée triomphale, aux acclamations de la garnison et du peuple. S'étendant ensuite par sa gauche jusqu'au Pô, il poussa sa droite jusque sur la ville de Brescia. C'est où l'attendait Bonaparte. L'armée autrichienne fut battue à Lonado, et accablée à Castiglione (2).

(1) J'ai ouï dire au général Sanson, officier du génie aussi connu par ses lumières que par sa bravoure, que cette place ne pouvait plus tenir au-delà de six jours.

(2) Voyez pour les détails la note 2, à la fin du volume.

Wurmser jouit peu de son triomphe, et les misérables restes d'une armée, naguère si menaçante, furent obligés de chercher un asyle dans les montagnes du Tyrol.

C H A P I T R E X X V.

Continuation du même sujet. — Invasion du Trentin.

Ce sera un objet d'étonnement pour la postérité, que la promptitude avec laquelle l'Autriche formait de nouvelles armées. Jamais peut-être cette puissance n'a donné de plus fortes preuves de la grandeur de ses ressources, que pendant la durée de cette campagne mémorable. Un mois après la bataille de Castiglione, l'armée autrichienne était plus formidable que jamais. Déjà Wurmser, qui se consolait de sa défaite en songeant que du moins il avait sauvé Mantoue, se disposait à reprendre l'offensive, et il était sur le point de pénétrer en Italie sur deux colonnes; l'une devait suivre le cours de la Brente; l'autre celui de l'Adige. D'un côté, un camp nombreux était déjà établi dans les environs de Bassano; et de l'autre, une avant-garde occupait Alla, en arrière duquel le reste campait dans des positions que

la nature et l'art semblaient avoir , à l'envi , contribué à rendre inexpugnables.

Soit par l'effet de cette sécurité dangereuse, qui suit ordinairement des succès inespérés, soit par les inspirations d'une politique jalouse et ombrageuse, le Directoire n'avait fait passer en Italie, depuis l'invasion, qu'un faible renfort de troupes, venu de l'armée de l'Ouest, en sorte que l'armée française que sept mois de travaux et la multitude de ses succès même avaient déjà tant affaiblie, était encore obligée d'occuper une grande partie de ses forces au blocus de Mantoue, et à la garde des principales places; elle ne pouvait donc raisonnablement se flatter de combattre avec quelque avantage une armée nombreuse, et pour la formation de laquelle l'Empereur avait épuisé sa belle armée du Rhin.

La conjoncture était épineuse. Un homme ordinaire n'eût probablement songé qu'à choisir une position favorable, à s'y resserrer et s'y fortifier par tous les moyens : Bonaparte résolut d'attaquer l'ennemi qui le menaçait, et qui, confiant dans le nombre de ses soldats, proclamait d'avance notre défaite et ses triomphes. Cette détermination donna lieu à une opération dont la hardiesse égale tout ce qu'il a fait depuis, et qui semble être le patron sur

lequel il a modelé sa dernière invasion en Italie. Il part de Milan au milieu d'un bal dont on le croyait fort occupé; en arrivant à Vérone, il met son armée en mouvement. Un instant il laisse croire, en présentant des têtes de colonnes sur le chemin de Vicence, que son dessein est d'attaquer en même temps les deux corps ennemis; mais changeant subitement de direction, il se précipite avec toute son armée dans les gorges de l'Adige. Rien ne put résister à l'impulsion de cette masse impétueuse. Les défilés de Marco, le camp retranché de Mori sont forcés: Roveredo, Colliano tombent devant l'armée victorieuse (1). Wurmser, qui était occupé à passer en revue ses beaux grenadiers de l'armée du Rhin, se réveille au bruit de cette irruption soudaine. Il accourt à Trente, et n'a que le temps d'en repartir à la hâte, pour échapper à nos troupes qui y faisaient leur entrée presque en même temps. Pendant qu'à la tête d'une division, Bonaparte culbutait l'ennemi, et l'obligeait à passer la Lavis, il faisait traverser au reste de l'armée les montagnes qui séparent la vallée de l'Adige de celle de la Brente. Wurmser, conservant encore la moitié de ses forces, lesquelles

(1) Voyez pour les détails la note 5, à la fin du volume.

égalaient la totalité des nôtres , avait déjà fait des dispositions de défense redoutables , et Bonaparte n'eut pas trop de tous ses talens et de toute la bravoure de ses troupes pour surmonter les obstacles dont ce vieux guerrier sut semer sa route. Il en vint à bout cependant, et après l'avoir successivement battu à Primolano , à Covolo , à Cismone , il acheva de l'accabler à Bassano. Tout eût été la proie du vainqueur après cette bataille, si le général Kilmaïne , qui avait eu ordre de jeter quatre cents hommes dans Porto-Legnago , n'avait cru pouvoir se dispenser de le faire , à cause des dangers auxquels il craignit d'exposer Vérone , qu'il était obligé de défendre au-dehors et de contenir au-dedans avec une poignée de soldats. Wurmsér profita de cette circonstance, et c'est par Porto-Legnago qu'il parvint à effectuer sa retraite avec les débris de son armée (1) ; il eut la précaution de laisser dans cette place une garnison , trop forte à la vérité pour son objet (2) , mais qui cependant arrêta la marche d'une division de l'armée française , et par-là lui facilita les moyens d'arri-

(1) Il ne lui restait que huit à dix mille hommes. Le reste était pris, tué ou dispersé.

(2) Elle était de seize cent soixante-treize hommes.

ver à Mantoue, où d'autres revers l'attendaient (1).

Il faudrait avoir parcouru le théâtre de cette admirable expédition, pour se former une juste idée de la hardiesse du plan et des difficultés de l'exécution. J'ai vu des officiers qui ne sont rien moins que timides, en être cependant effrayés. Avant de sortir de la vallée étroite et profonde de la Brente pour déboucher sur Bassano, Bonaparte s'arrêta quelques minutes dans le village de Solagna; il s'aperçut de l'étonnement avec lequel quelques personnes considéraient les précipices dans lesquels nous étions engagés; un officier-général (2), qui par sa bravoure et ses talens avait le droit de tenir le langage, dit en s'adressant à un autre aussi digne de l'entendre (3): *Notre chef aurait besoin d'un revers pour être un général accompli.* — *J'avoue*, répondit Bonaparte en riant, *j'avoue que la position des deux armées est bizarre.* Elle était bizarre en effet. Figurez-vous une armée qui abandonne tout-à-coup le pays qu'elle est chargée de défendre, et qui après avoir détruit une partie

(1) La bataille de Saint-George.

(2) Le général Berthier.

(3) Le général Augereau.

des forces ennemies, se trouve elle-même exactement derrière celles qui restent, et les oblige à refouler vers ce même pays dont cependant elle veut les éloigner. Ce mouvement est peut-être unique dans les fastes militaires.

Une seule circonstance trompa les calculs de Bonaparte; il avait très-bien jugé que si nous attendions l'ennemi dans nos positions, nous étions perdus, et qu'en l'attaquant au contraire dans des gorges étroites où il ne pouvait se développer, ni par conséquent tirer avantage de la supériorité du nombre, on pouvait compter sur des succès que l'impétuosité française rendait infaillibles. Mais Wurmser pouvait manœuvrer avec les troupes de sa gauche et tomber sur nos derrières; l'attaquer, c'était tout compromettre, il ne s'agissait que de le contenir. Toutes les cartes indiquaient une route à travers les sommets des montagnes; une division (1) eut ordre d'y passer en se conformant aux mouvemens de celles qui agissaient au bas de la vallée. Si cette division eût pu remplir sa destination, elle eût non-seulement protégé nos flancs et nos derrières; mais même l'effet de sa marche eût été de couper de prime-abord les deux fractions de l'armée

(1) Celle d'Augereau.

autrichienne, et cela nous eût épargné la peine de forcer les gorges de la Brente, qu'elle se serait trouvée dominer. Malheureusement ce chemin n'existait pas, et dès le second jour, cette division se trouva comme perdue au milieu de rochers inaccessibles qui n'offraient aucune issue. Il fallut rétrograder, et descendre les montagnes pour se mettre à la suite des autres colonnes. Ce contre-temps était inquiétant, mais ce qui devait rassurer Bonaparte, c'est que ces montagnes n'étant point praticables pour nous, elles ne pouvaient l'être davantage pour les ennemis; il poursuivit donc sa route; et nous avons vu que la chaleur avec laquelle il poussait ce qui était devant lui, ne lui faisait point perdre de vue ce qu'il laissait derrière, puisqu'à la première issue qui s'offrit, deux divisions (1) passèrent à la fois sur la Brente.

On trouvera, je m'assure, que ce système de défensive est d'un genre neuf. Nous allons voir un nouvel acteur paraître sur la

(1) Celles d'Augereau et de Massena. La première traversa les montagnes en partant de *Matarello*; la seconde rebroussa subitement de Trente; celle-ci coucha la première nuit à *Lévico*, l'autre s'avança jusqu'à *Borgo-di-val-di-Sugano*.

scène, et ses efforts vont donner lieu à de nouvelles combinaisons et à de nouveaux prodiges.

CHAPITRE XXVI.

Continuation du même sujet. — Bataille d'Arcole.

SOIT que Bonaparte ne doutât plus de la prompte reddition de Mantoue, et qu'il voulût se ménager, dans ce cas, la facilité de pénétrer sans obstacle dans le cœur de l'Autriche, soit qu'il n'eût d'autre dessein que de s'assurer de plus grands espaces pour manœuvrer, et d'éclairer de plus loin les mouvemens des ennemis, il laissa dans le Tyrol une division de son armée. Mais quoiqu'en effet il parût très-probable que Mantoue ne pouvait plus tenir long-temps, et qu'il semblât impossible que les Autrichiens, qui venaient d'être écrasés, fussent capables de rien entreprendre; l'hommage que je rends aux talens d'un grand homme, serait moins digne de lui, si je dissimulais que je crois qu'il eut tort d'isoler ainsi une partie de ses forces.

Turenne, en avouant ingénument ses fautes, disait que quiconque se vantait de n'en avoir

jamais commis, n'avait sûrement fait ni souvent, ni long-temps la guerre. Ne point faire des fautes est en effet un privilège au-dessus de l'humanité, et nul mortel n'a le droit de se croire à l'abri d'en commettre. Le plus beau triomphe du génie consiste sur-tout à savoir faire naître ses succès d'un revers (1); car les revers s'enchaînent bien plus facilement encore que les prospérités. Voyons comment Bonaparte sut réparer la faute que nous osons, avec témérité peut-être, lui reprocher ici.

Une armée autrichienne, dont à peine on soupçonnait l'existence, arrive tout-à-coup en Italie par le Frioul, et se présente sur les bords de la Piave. Elle eut d'abord quelques succès et fit replier nos troupes jusqu'à Vicence. Bonaparte vole au-devant de l'ennemi, et le contraint bientôt à repasser la Brente. Comme il se disposait à poursuivre ses succès, il apprend que la division du Tyrol, forcée dans ses positions sur la Lavis, effectuait sa retraite; il se replie aussitôt sur l'Adige. Ce mouvement rétrograde enhardit Alvinzi, qui s'avança jusqu'à Saint-Martin; il en fut d'abord repoussé, et l'affaire de Caldero eût complété sa défaite,

(1) On a vu que Bonaparte l'avait déjà fait à Castiglione.

si un défaut de concert dans le mouvement des divisions chargées de former l'attaque, et une averse effroyable qui survint, ne nous eussent arraché la victoire des mains. Nous couchâmes sur le champ de bataille. Cette lutte de détail nous aurait bientôt épuisés; il nous fallait une affaire décisive : nous nous retirâmes sous les murs de Vérone; mais dans le temps qu'Alvinzi se préparait à venir nous y attaquer, l'armée profitait de l'obscurité de la nuit, descendait en silence le long de la rivière, et filait sur Ronco (1). L'intention de Bonaparte était d'y passer l'Adige, de s'emparer du parc immense de l'ennemi, et de l'attaquer à revers. On fit d'abord occuper le village d'Arcole, par où l'armée devait déboucher le lendemain; mais cette fois la fortune semblait prendre

(1) Dans le moment même où le général méditait ce beau mouvement qui, s'il eût été aussi heureusement exécuté qu'il fut habilement conçu, aurait rendu la victoire si complete et si facile, les commissaires du gouvernement, affligés du peu de succès de l'affaire de Caldero, entrèrent dans sa chambre, et lui adressant la parole d'un air abattu : *Eh bien, Général?....* — *Eh bien,* interrompit-il en souriant, *battu, battant, battant, battu; c'est le sort des armes.* Et se tournant vers son secrétaire, il continua de lui dicter l'ordre de la marche des troupes.

plaisir à confondre le talent. Par un hasard inoui, une division ennemie, qu'Alvinzi avait probablement détachée pour nous tourner et donner la main à la garnison de Mantoue, se présenta dans la nuit devant Arcole, qui fut aussitôt évacué par nos troupes.

Presque tout le monde a cru que cette évacuation s'était faite à l'insu du général en chef, et qu'elle fut l'effet d'un malheureux mal-entendu; presque tout le monde aussi s'est trompé. Les efforts prodigieux que les Français firent ensuite pour reprendre ce poste, ont beaucoup contribué à accréditer cette erreur; mais ce ne fut pas pour le poste en lui-même que l'on combattit, c'est parce qu'en tout état de cause, une bataille était inévitable et nécessaire; la question est de savoir s'il était plus avantageux que l'action se passât dans Arcole ou au-delà: c'est ce qu'il faut examiner.

Si nous jetons les yeux sur le terrain, nous verrons d'abord qu'en avançant au-delà d'Arcole, nous nous serions trouvés dans une plaine découverte, où les Autrichiens auraient pu s'étendre à l'aise, développer toutes leurs forces, et nous accabler par la grande supériorité du nombre: en restant en-deçà, nous occupions au contraire un pays de chicane, coupé par des canaux, et où nous ne pouvions, en quel-

que sorte , être abordés que par un seul point , et ce point était une digue de peu de largeur. La preuve des difficultés de ce terrain , est que l'ennemi une fois engagé dans Arcole , n'osa point hasarder un pas de plus ; il ne songea qu'à se retrancher , et il garda constamment la défensive.

De plus , dans le premier cas , l'ennemi pouvait , en manoeuvrant habilement , venir occuper sur nos derrières l'intervalle que nous eussions laissé entre nous et l'Adige , ce qui aurait rendu la retraite , sinon impossible , du moins extrêmement difficile ; au lieu que dans le second , nous restions toujours maîtres de l'effectuer , puisque d'une part , nous touchions au fleuve , et que d'une autre , à raison du resserrement du terrain , nous pouvions toujours être protégés par la plus faible arrière-garde.

Aucune de ces considérations n'échappa à Bonaparte. La présence d'un corps ennemi lui ôtant désormais la possibilité de dérober sa marche , il comprit de suite que le projet de couper l'armée autrichienne n'était plus exécutable ; mais s'il dut voir avec amertume qu'un hasard malheureux lui eût ravi les avantages qu'il s'était promis de sa belle manoeuvre ; il pensa toutefois avec raison , que dans la

nécessité où il était de combattre, il lui serait difficile de trouver un champ de bataille plus propice; cette réflexion le décida à céder Arcole aux Autrichiens, et dès ce moment il mit autant de soins pour attirer sur ce point toute leur attention, qu'il avait pris de précautions auparavant pour l'en détourner: ceci veut être expliqué. Pour que la bataille fût décisive, il fallait que toute l'armée autrichienne se trouvât en présence, le grand nombre ne pouvant d'ailleurs que l'embarrasser sur un théâtre où elle ne pourrait agir que partiellement; et de notre côté, en ne remportant qu'une victoire incomplète, la question restait indécise. Tel est, selon moi, le secret du grand fracas et du peu d'effet des premières tentatives. Bonaparte voulut bien étonner les ennemis les deux premiers jours; mais je crois que ce n'est que le troisième qu'il avait résolu de vaincre. Il manoeuvra ce jour-là: les deux autres il n'avait guère fait que se battre. Les ressources de la science et du talent s'épuisèrent pour préparer le succès; l'extrême valeur fit le reste. L'armée autrichienne nous vendit chèrement ce laurier; et l'on peut dire que si Bonaparte n'avait combattu jusqu'alors que pour la gloire, il combattit en cette occasion pour l'honneur, pour la vie, pour le salut de son armée; il se mêla à diverses

reprises dans les rangs des grenadiers , et brava vingt fois la mort qui n'osa l'atteindre ; il ne parvint enfin à la victoire , toujours prête à lui échapper , que par des efforts d'héroïsme dont les siècles modernes n'offrent point d'exemple.

CHAPITRE XXVII.

Continuation du même sujet. — Bataille de Rivoli.

CETTE campagne , si remplie d'événemens , se perpétuait au milieu de l'hiver , et semblait augmenter d'activité à mesure qu'elle avançait vers son dénouement. On ne sait lequel admirer le plus , ou de la constance de ce petit nombre de héros qui , depuis dix mois , triomphaient de tous les obstacles , ou de l'opiniâtre courage de cette puissance (1) , qu'aucun revers ne pouvait abattre , et dont l'acharnement renouvelait à nos yeux le prodige de ce géant de la fable , qui multipliait ses forces par ses défaites. Cette belle monarchie luttait avec effort contre l'ascendant du génie , et prodiguait sa nombreuse population pour conserver un pays qu'il était dans ses destinées de perdre à jamais.

(1) L'Autriche.

Deux mois étaient à peine écoulés depuis la bataille d'Arcole, qu'Alvinzi reparut en Italie à la tête d'une puissante armée. Cette fois nous avions repris nos anciennes positions sur l'Adige; Alvinzi nous y fit attaquer sur tous les points en même temps. Son plan était admirablement conçu, et il est à croire qu'il aurait réussi contre un ennemi moins actif et moins habile. Comme l'intervalle qui sépare Vérone de Porto Legnago était la partie la plus faible de notre ligne, le général Provera avait ordre d'effectuer par-là son passage, avec un corps de dix mille hommes, et de marcher droit à Mantoue, sans s'inquiéter de ce qui pourrait se passer autour de lui. Pour mieux masquer ce mouvement, Alvinzi lui-même, après avoir cherché à nous donner des alarmes sur Vérone, devait porter subitement son principal effort contre notre gauche, et tenter de forcer notre ligne de Rivoli. Si ce projet eût entièrement réussi, on n'ose prévoir ce que notre armée serait devenue. Par l'effet du mouvement de Provera, nous nous serions trouvés sans communication avec notre aile droite; le blocus de Mantoue aurait été levé, et ce corps, réuni à la garnison de la place, serait inmanquablement parvenu à écraser ce qui aurait échappé à Rivoli.

L'attaque étant générale et simultanée, il

était impossible de pénétrer d'abord les desseins de l'ennemi. Le plus sûr était par conséquent d'attendre qu'il se décelât lui-même, et de se tenir en mesure à tout événement; c'est-là précisément ce que fit Bonaparte; il lui fallut peu de temps pour démêler le but; mais la justesse et la rapidité de son coup d'œil n'eussent servi de rien, s'il ne se fût, pour ainsi dire, multiplié par une rapidité plus qu'humaine. Lorsque l'on voit les mêmes troupes se battre presque en même temps à Vérone, à Rivoli, sous les murs de Mantoue (1), on imagine lire un récit fabuleux.

Bonaparte vit d'abord qu'il n'y avait de salut qu'en faisant échouer l'entreprise sur Rivoli, parce qu'alors, loin d'être dangereuse, la division de Provera se trouvait comme dans un piège. Il ramasse à la hâte toutes les forces qui se trouvent à sa portée, vole au-devant d'Alvinzi, et lui livre une des plus belles batailles du siècle. Le gain de cette bataille fut d'autant plus étonnant, qu'elle était perdue dès le début, puisque l'ennemi s'était rendu maître de nos positions, et qu'en même temps, une partie de ses forces nous avait pris à revers. Il est peut-être sans exemple qu'une armée soit

1) Voyez la note 5, à la fin du volume.

sortie victorieuse d'une semblable situation , et cela prouve qu'il n'est pas d'obstacles que le génie uni à la valeur ne puisse vaincre (1). Non-seulement Alvinzi fut complètement battu , mais Provera qui avait effectué son passage, vint lui-même succomber à la vue de Mantoue , où le héros de la France sut contraindre

(1) L'opinion commune veut qu'une armée soit regardée comme battue, dès l'instant qu'elle est tournée et prise à revers. Bonaparte n'a jamais cru à l'infailibilité de ces sortes d'apophtegmes, et loin de subordonner ses évolutions à celles de l'ennemi, il l'a toujours asservi aux siennes. Lorsqu'à Lonado il vit que les Autrichiens cherchaient à le déborder, il ne s'amusa point à étendre son ordre de bataille pour s'y opposer; il fit serrer en colonne poussa droit au centre de l'ennemi, et coupa sa ligne presque sans coup férir.

Si les armées qu'on est parvenu à prendre à revers ont presque toujours été battues, c'est que les hommes les plus braves perdent la tête quand ils sentent l'ennemi à leurs épaules. Il n'en est pas moins vrai qu'avec du sang froid et de l'habileté, on peut faire tourner cette manœuvre à son avantage; car, outre que par l'effet de son propre mouvement, celui qui vous tourne est lui-même tourné, il est encore obligé de se dégarnir pour manœuvrer sur vos flanes ou sur vos derrières; au lieu de rétrograder ou de perdre votre temps à exécuter des changemens de front, marchez droit à lui : l'instant ne saurait être plus favorable.

le brave Wurmser à être témoin immobile de son désastre.

Je crois que , dans cette occasion , la faute d'Alvinzi fut d'avoir embrassé un plan trop vaste ; s'il se fût contenté de nous contenir au centre et à la gauche par de fausses démonstrations , et qu'il eût suivi Provera avec la majeure partie de ses forces, il y a apparence qu'il nous eût obligés à lever le blocus de Mantoue, et à abandonner nos positions sur l'Adige ; mais peut-être alors eût-il trouvé sa journée de Castiglione.

Ce dernier effort avait épuisé l'Autriche ; et Bonaparte ne craignit plus de donner une grande latitude à ses mouvemens ; il fit de nouveau occuper le Tyrol , et à l'autre extrémité , il s'avança lui-même jusqu'aux portes de Rome. Mantoue tomba , et la défensive finit. Je termine moi-même ces informes esquisses , où je crains bien d'avoir plutôt défiguré que rendu les traits du génie. Pour peindre dignement Alexandre , il faudrait le pinceau d'Appelle.

CHAPITRE XXVIII.

Digression sur l'armée des Pyrénées-Orientales. — Bataille du Tech.

L'ESPÈCE d'épisode que nous allons offrir au lecteur, et que nous regardons comme la suite nécessaire et le complément de nos preuves, pourra, au premier aspect, lui sembler sans liaison avec ce qui précède; il trouvera même un contraste frappant entre les scènes animées que nous venons d'exposer à ses yeux, et ce qui va suivre; mais, ou nous nous trompons, ou, pour être moins brillant que le premier, cet autre tableau ne sera ni moins intéressant, ni moins fertile en utiles applications.

Par sa position, l'armée des Pyrénées-Orientales n'était pas appelée à jouer un grand rôle: nos frontières septentrionales étaient spécialement l'objet des sollicitudes du Gouvernement, et pendant que tous les efforts de la nation se dirigeaient vers cette partie, le midi restait abandonné à ses propres forces: à peine daignait-on s'informer s'il existait dans l'Europe une puissance appelée l'Espagne. Le noyau de l'armée des Pyrénées fut donc de deux ou trois bataillons de l'ancienne ligne, et de quelques batail-

lons de volontaires à peine organisés : on la recrutait, dans les occasions urgentes, par des levées en masse exécutées dans les départemens voisins.

Les Espagnols qui avaient une armée régulière, une bonne cavalerie, une artillerie nombreuse et un chef habile (1), obtinrent des succès faciles. Dès la première campagne, ils prirent Colioure, Port-Vendres, Bellegarde, le Fort-des-Bains, Pratts de Mollo, et détruisirent nos meilleures troupes ; ils étaient sur le point d'investir Perpignan, qui, plus mal pourvu encore que les places de première ligne, ne pouvait leur opposer qu'une faible résistance, lorsqu'une croisade des départemens méridionaux vint s'unir aux débris de l'armée. On les attaqua dans leur camp de Rivesaltes, où l'impétuosité française, favorisée par les ténèbres de la nuit, fit des prodiges. La déroute des Espagnols fut complète : on ne parvint à les rallier que derrière le Tech. Leur camp, abondamment pourvu, devint la proie des vainqueurs (2) ; les croisés, gorgés de butin,

(1) Ricardos.

(2) S'il fallait en croire les habitans du pays, ce camp renfermait autant de richesses que celui de Darius.

retournèrent chez eux , et l'armée , incapable de suivre ses succès , resta dans son premier état de faiblesse. Enfin , après la prise de Toulon , le Gouvernement se décida à y faire passer une partie des troupes du siège et , ce qui valait encore mieux , le général Dugommier. Six mille hommes détachés de l'armée des Pyrénées - Occidentales , y arrivèrent à peu près dans le même temps.

A son arrivée , Dugommier trouva l'armée dans la situation la plus déplorable ; l'indiscipline y était à son comble. Les troupes campaient confusément derrière les hauteurs qui couvrent Perpignan , et leurs tentes placées au hasard , sans front de bandière , et sans intervalles réguliers , présentaient à l'œil le spectacle du désordre bizarre d'un camp d'Arabes Bédouins. Les soldats , rebutés par de fréquens échecs , et par l'effet même de leur licence , étaient devenus presque aussi lâches qu'ils étaient peu subordonnés ; il n'était pas rare d'en voir qui détérioraient eux-mêmes leurs armes afin d'avoir un prétexte pour ne point se présenter au combat. La présence de leurs officiers eût pu les contenir ; mais les officiers , encore plus reprehensibles que les soldats , n'exerçaient sur eux aucune sorte de surveillance ; ils se dispensaient même de coucher au camp ,

et passaient tout leur temps à la ville (1). Les grandes routes, les environs du camp étaient jonchés de chevaux et de mulets morts d'inanition, qu'on ne se donnait pas la peine de couvrir d'un peu de terre, et dont les cadavres putréfiés répandaient au loin une infection insupportable; une mal-propreté dégoûtante régnait d'ailleurs parmi ce rassemblement de malheureux soldats livrés à eux-mêmes; ce qui, joint à la chaleur du climat et aux excès de l'intempérance, les conduisait par troupes dans les hôpitaux, où ils périssaient presque tous faute de soins et de secours.

Dugommier étonné, mais non découragé par ce triste spectacle, entreprit la tâche difficile de remédier à tant de désordres. Pour éviter les dangers et la contagion de l'exemple, il isola d'abord les troupes nouvellement arrivées; il s'assura ensuite du concours de ses lieutenans, et mit la main à l'ouvrage. Ses réglemens respiraient la sagesse; et il fut vivement secondé dans l'exécution par les généraux divisionnaires Pérignon, Sauret, Augereau. Celui-ci

(1) L'habitude qu'ils en avaient contractée était si forte, que les Représentans du peuple furent obligés, afin de les contraindre à l'assiduité du service, de décerner la peine de mort contre les délinquans.

sur-tout , sévère observateur de la discipline , introduisit rapidement le bon ordre parmi les troupes confiées à ses soins. La plaine de Toulouges (1) fut bientôt couverte de camps , où la propreté le disputait à la régularité. Des armes luisantes et bien entretenues , déposées en faisceaux devant le front du camp , offraient un coup d'œil magnifique. Les demi-brigades , rangées en bataille au premier coup de l'adversaire , étaient tous les jours exercées pendant plusieurs heures : après un court intervalle de repos suivi du premier repas , on les conduisait au travail ; elles élevaient des retranchemens peu nécessaires contre les Espagnols , mais qui les garantissaient du seul ennemi qu'on redoutât pour elles , l'oisiveté. Souvent , dans le silence des nuits , un cri se faisait entendre : *aux armes !* à ce signal chacun se trouvait sur pied , chacun prenait son rang sans confusion , et chaque chef se portait avec promptitude au poste qui lui avait été assigné d'avance : quelquefois le général les essayait par des marches nocturnes , et allait répandre l'alarme dans le camp ennemi. Pendant le désordre , le soldat s'était tellement familiarisé avec la prison , les corvées et les autres punitions ordinaires , qu'Augereau crut devoir en employer uned'un

(1) Village à deux lieues de Perpignan.

n nouveau genre. Des poteaux furent placés dans le lieu le plus apparent du camp, et on y appliquait les soldats en faute, qui y étaient livrés pendant quelques heures, à la dérision de leurs camarades; cette innovation eut les plus grands effets, parce que les Français, qui sont capables de braver tous les châtimens, ne peuvent jamais supporter la honte, ni même le ridicule. Ces heureux changemens, adoptés dans toutes les divisions, donnèrent à l'armée une face nouvelle, et Dugommier, commençant à prendre en ses troupes la confiance qu'il savait si bien leur inspirer lui-même, osa prendre une attitude plus hardie, et fut camper sous les yeux des Espagnols.

Je ne sais si à la vue de nos camps, le général ennemi ne dut pas être frappé de la même réflexion que fit Pyrrhus en découvrant, pour la première fois, celui des Romains; mais il est certain qu'à la première reconnaissance qui fut faite, et que nous poussâmes jusqu'aux fossés des redoutes espagnoles, ses troupes durent penser que le temps de ces faciles déroutes qu'elles donnaient à ce qu'elles appelaient dérisoirement la masse, était passé.

Après avoir rétabli la discipline, et relevé le courage des troupes, Dugommier pensa que le moment était venu de frapper un coup

décisif. Les Espagnols, maîtres du cours du Tech (1), et retranchés jusqu'aux dents en-deçà de cette rivière, croyaient leur position inattaquable; et il faut convenir qu'il semblerait impossible de les y forcer de front. Afin de les obliger à se dégarnir, Augereau fut chargé de se porter vers les hauteurs d'Oms, où des ingénieurs avaient déjà été envoyés pour tracer des chemins, comme si on avait eu dessein d'y faire passer l'artillerie de l'armée. Les ennemis qui y avaient été attirés par ces démonstrations, furent d'abord culbutés (2). Le comte de La - Union, qui avait remplacé Ricardos dans le commandement de l'armée espagnole, se contenta le premier jour d'y faire passer quelques troupes, et le combat s'engagea le lendemain avec plus d'ardeur, mais avec le même succès; enfin, le troisième jour, il vint lui-même en personne, avec des forces majeures et l'élite de son armée; il combattit long-temps avec une extrême bravoure, il eut un cheval tué sous lui, mais il ne put jamais réussir à déposter nos troupes; et pendant qu'il

(1) C'est sur cette rivière qu'Annibal était campé, lorsque les Gaulois se présentèrent devant lui pour s'opposer à son passage.

(2) Le 9 floréal de l'an 2.

s'épuisait en vains efforts contre un corps de six à sept mille hommes , Dugommier , habile à saisir l'instant propice , força sa ligne du Tech , s'empara de ses redoutes et de tout son canon. Le général espagnol fut trop heureux de profiter des ombres de la nuit pour se retirer précipitamment et repasser les Pyrénées que nous traversâmes presque en même temps que lui.

La retraite des Espagnols était si peu prévue , et elle fut si précipitée , qu'ils ne songèrent pas à mettre des garnisons dans le fort des Bains , ni dans Pratts de Mollo. Le général Navarro se jeta dans Colioure et Port-Vendres avec sept mille hommes , qui furent faits prisonniers de guerre à la reddition de ces places.

CHAPITRE XXIX.

Continuation du même sujet. — Bataille de la Muga.

PENDANT que la division de Sauret était chargée d'assiéger Colioure et Port-Vendres , Pérignon , posté avec une partie de la sienne à la Jonquièrre , formait , avec le reste , le blocus de Bellegarde. Quant à Augereau , après avoir pénétré en Catalogne par Saint-Laurent

de Cerda, il fut s'établir en observation sur la Muga, assez près du camp de Llers, où les Espagnols s'étaient retirés. Importunés par ce voisinage, ceux-ci firent tous leurs efforts afin de l'éloigner, et il se passait peu de jours où il ne s'engageât quelque'escarmouche, qui se terminait toujours à notre avantage. Augereau, qui était nouveau dans cette armée, ne manquait jamais de se trouver à la plus petite affaire de poste; et c'est ainsi qu'en s'exposant journellement, il parvint à inspirer aux soldats une confiance aveugle. Cette guerre de détail est fatigante et peu fructueuse; mais elle a l'avantage d'aguerrir singulièrement les troupes.

Le 30 floréal, les Espagnols firent une tentative sérieuse contre la fonderie de Saint-Sébastien; ils étaient déjà parvenus à se rendre maîtres de la crête de la montagne de la Magdeleine qui domine toute cette vallée, et ils s'étendaient déjà pour nous envelopper, lorsqu'une colonne de chasseurs tomba sur leurs flancs, et les rompit. Tout ce qui avait dépassé nos positions fut fait prisonnier de guerre; dans le nombre se trouvèrent presque tous les officiers des gardes Walonnes, et l'un de leurs chefs, M. le maréchal de camp de Saint-Maurin, grièvement blessé.

Cette leçon rendit les ennemis plus circonspects; ils ne cherchèrent plus qu'à nous inquiéter par des tiraileries continuelles, et en essayant de nous resserrer de manière à mettre le pays à l'abri de nos incursions; deux fois ils établirent, pour cet effet, un camp retranché sur les hauteurs de l'Etoile, deux fois Augereau le leur enleva nuitamment; et non-seulement il fatigua l'ennemi par des alarmes très-fréquentes, mais encore il envoyait des partis sur tous les points, soit pour se procurer des subsistances et des fourrages, très-peu abondans dans cette partie du Lampourdan, soit pour intercepter ou enlever les convois que l'ennemi pouvait tirer des environs de Vicq et de Campredon. Un détachement de sa division fut au secours du général Doppet, et l'aida efficacement à s'emparer de cette dernière ville (1). Ses troupes, toujours en haleine, s'accoutumèrent insensiblement à braver tous les dangers et toutes les fatigues.

La position de la division d'Augereau était singulière. La vallée dans laquelle coule la

(1) Le défaut d'espace et la nature même de cet Ouvrage nous obligent à passer sous silence plusieurs faits militaires, également curieux et instructifs. Nous y suppléerons ailleurs.

Muga étant extrêmement profonde et environnée de hautes montagnes, forme, dans cette partie, une espèce d'entonnoir ; c'est au fond de cet entonnoir que nos camps étaient assis. Deux gorges principales pouvaient nous conduire vers l'ennemi, et réciproquement amener l'ennemi sur nous. Deux brigades étaient placées en perspective de ces gorges ; d'autres issues latérales étaient gardées par un corps de chasseurs qui veillait aussi sur les derrières, tandis qu'un poste de communication était placé au village de Darnious, et occupé par un bataillon (1).

Colioure et Port-Vendres étaient au pouvoir de l'armée française, mais Bellegarde tenait encore. Les Espagnols, qui avaient plusieurs fois inutilement essayé d'y introduire des secours et des munitions, se décidèrent enfin à tenter le sort d'un engagement général. Ils comprirent fort bien qu'en forçant notre corps d'observation et marchant ensuite droit au col de Porteills, ils parviendraient non-seulement à faire lever le blocus, mais encore à couper la retraite à la plus grande

(1) Si l'on veut jeter les yeux sur la carte, on verra que cette division était absolument isolée et abandonnée à ses propres forces.

partie de l'armée; un corps de vingt-deux mille hommes (1) fut en conséquence chargé de l'attaquer, pendant que d'autres troupes devaient se présenter au centre et à la gauche, pour faire diversion et les empêcher de le secourir.

L'attaque commença le 26 thermidor (2), à deux heures du matin. Les premiers postes, accablés par la grande supériorité du nombre, furent contraints de plier. Augereau, profitant de tous les accidens du terrain, laissa engager les ennemis dans le plus étroit du défilé, et les tint dans cette situation défavorable une bonne partie de la journée, tandis qu'avec la moitié de ses troupes, il dissipait deux de leurs colonnes qui s'étaient dirigées, l'une sur son flanc droit par la gorge d'Albanias, l'autre sur ses derrières, par la chapelle de Saint-George. Aussitôt qu'il eut fini de s'en débarrasser, il fit faire un mouvement par sa gauche sur le village de Terrades; les ennemis s'imaginant que c'étaient des troupes fraîches, et se

(1) La Gazette Espagnole, imprimée à Gironne, et qui rendit compte de cette affaire, portait ce nombre à vingt mille hommes.

(2) Voyez, pour les détails, la note 6, à la fin du volume.

voyant menacés d'être pris en queue, songèrent à la retraite, et l'exécutèrent en bon ordre, laissant trois mille morts sur le champ de bataille. L'action, qui ne finit qu'à six heures du soir, avait duré seize heures. La division d'Augereau fit ce jour-là une défense d'autant plus surprenante, qu'elle n'était pas forte, à cette époque, de plus de sept mille hommes; mais une circonstance non moins extraordinaire, est que cette bataille fut donnée en l'absence du général en chef, qui était à Bagnols, à huit lieues du champ de bataille.

Le mauvais succès de cette entreprise ôtant à la garnison de Bellegarde tout espoir d'être secourue, elle fut forcée de capituler peu de temps après.

CHAPITRE XXX.

Continuation du même sujet. — Bataille de la Magdeleine.

APRÈS la bataille de la Muga, Dugommier prit la sage précaution de resserrer la ligne de l'armée. Il fit prendre à la division d'Augereau, en avant du village de Darnious, une position excellente, qui avait le double avantage de couvrir plus parfaitement le blocus, et d'éta-

blir des communications prochaines entre les différentes divisions. Les Espagnols, qui se trompèrent peut-être sur le véritable but de ce mouvement (1), vinrent camper sur la croupe de la montagne de la Magdeleine, et établirent des batteries sur toute la rive droite de la Muga; nous en avions nous-mêmes sur la rive gauche, en sorte que les postes respectifs étaient à la portée de la voix, ce qui donnait lieu à des fusillades et des canonnades très-fréquentes. Les Espagnols ne manquaient jamais de saisir l'occasion d'exciter nos soldats par des insultes; et, avec ce ton ironique si conforme à leur jactance naturelle, ils les invitaient souvent de venir à Figuières. Ils ne prévoyaient sûrement pas que nous étions sur le point de nous en rendre maîtres.

La facilité avec laquelle nous avons forcé la ligne retranchée du Tech, n'ayant point corrigé les Espagnols de la manie des fortifications de campagne, ils s'étaient encore une fois ensevelis dans la terre en avant de Figuières. Leur ligne s'étendait depuis la mer jusqu'à Saint-

(1) J'ai eu long-temps entre les mains une correspondance très-curieuse entre M. de Courten et le prince de Castelfranco, lieutenans-généraux au service de S. M. C. Il paraît que ce dernier nous avait devinés.

Sébastien-de-la-Muga, leur droite appuyée à Roses, leur gauche aux montagnes. Tout l'étendue de leur front était couverte par un triple rang de redoutes; et quelles redoutes encore! de véritables forts, palissadés, fraisés, armés de pièces de position, croisant leurs feux dans tous les sens. Derrière cette ligne était encore le camp de Llers, protégé par la citadelle de Figuières. A l'abri de tant de précautions, l'armée espagnole s'estimait invincible, et ce furent ces précautions même qui causèrent sa perte.

Dugommier, que la reddition de Bellegarde laissait sans inquiétude pour nos communications, résolut d'attaquer l'ennemi; de même qu'à la bataille du Tech, il refusa la gauche et le centre, afin d'agir plus efficacement par sa droite. L'armée française n'avait pas tout-à-fait trente mille combattans, l'armée espagnole était forte de quarante-deux mille (1). Il est facile de comprendre que si on avait pris le parti d'attaquer simultanément tout son front, on eût été repoussé par-tout avec désavantage. Augereau reçut donc l'ordre de passer la Muga, et de tâcher de déborder la gauche de l'ennemi. Ce mouvement offrait de

(1) J'en ai vu les états de situation parmi les papiers trouvés sur le comte de La-Union.

grandes difficultés. Il fallait passer la rivière à la vue des Espagnols, et gravir ensuite la haute montagne de la Magdeleine sous le feu de leurs batteries. Voici comment Augereau ordonna la marche de ses troupes ; trois mille hommes, partant du camp de Costouges (1), eurent ordre de se mettre en marche le 26 brumaire, à quatre heures du soir, et de se porter sur le village de Terrads, en passant par Saint-Laurent-de-la-Muga ; il laissa dans son camp de Darnious environ deux mille hommes, avec ordre de fixer l'attention de l'ennemi par un feu continu d'artillerie et de mousqueterie, et il se mit en marche lui-même à minuit, à la tête de cinq mille hommes (2). Il fit enlever un poste ennemi qui

(1) Village près Saint-Laurent-de-Cerda. On avait calculé que la marche de cette colonne pourrait être d'environ seize heures ; elle n'acheva son trajet qu'en dix-huit, à cause des obstacles qui la retardèrent. Si elle fût arrivée un peu plutôt, la retraite des Espagnols se serait trouvée interceptée. Voyez, pour les détails, la note 7.

(2) Augereau, un peu embarrassé de trouver des guides qui fussent en état de conduire sa colonne dans les chemins infréquentés qu'il avait dessein de lui faire prendre pour dérober sa marche aux ennemis, envoya chercher le chef de la 39^e demi-brigade, Bellet, militaire

gardait le pont de la Muga; et, au point du jour, il se trouva sur le sommet de la Magdeleine. L'ennemi, voyant que ses retranchemens lui étaient devenus inutiles, fit peu de résistance, et nous abandonna son camp et son artillerie (1). Dugommier, qui observait ce

de la plus grande espérance, tué depuis, un drapeau à la main, à l'attaque du camp retranché de Ceva, à l'éternel regret de ses chefs et de ses camarades. N'avez-vous pas dans votre corps, lui demanda-t-il, quelques maraudes déterminés? — Je ne le pense pas, général, répondit le colonel, qui s'attendait à des reproches. Le général lui expliqua son intention; et alors, Bellet lui amena trois égrillards très-dégourdis. — Connaissez-vous un chemin par lequel on puisse arriver sur la rivière sans rencontrer les postes espagnols? — Oui, général. — Croyez-vous qu'on puisse, sans brûler une amorce, enlever le poste qui est sur le pont? — Sans la moindre difficulté. — Vous en chargeriez-vous bien? — Très-volontiers. — Savez-vous l'espagnol? — Assez pour répondre à la sentinelle. — C'est bien. Ces hommes guidèrent la colonne, et tinrent parole.

(1) Un corps de douze cents hommes, posté sur les hauteurs de la fonderie de Saint-Sébastien, et commandé par M. de Crillon (le fils du duc de ce nom), digne héritier de la valeur de ses ancêtres, fut le seul qui nous opposa de la résistance, et osa nous disputer la victoire, long-temps après la retraite des autres troupes. Mais par une fatalité singulière, les Espagnols,

mouvement d'une hauteur que nous appellions la Montagne - Noire, se disposait à saisir cet instant décisif pour faire agir la gauche et le centre de l'armée, lorsqu'un obus vint le frapper et l'étendit mort sur la place. Cet événement malheureux suspendit l'action; Auge-reau s'établit dans les positions dont il s'était emparé; tout le reste de l'armée demeura dans la même situation qu'avant la bataille.

CHAPITRE XXXI.

*Continuation du même sujet. — Bataille de
Llers (1).*

LA mort du général Dugommier ayant jeté la consternation parmi les troupes, les Représentans du peuple leur adressèrent une pro-

qui ne concevaient pas comment nous étions parvenus à déborder leur flanc, sans avoir été arrêtés par ce corps avancé, crurent qu'il avait abandonné son poste; et les seules troupes qui eussent fait leur devoir dans cette journée, furent indignement calomniées. Le vainqueur de Mahon, désespéré des bruits injurieux qui circulaient contre son fils, ne se consola qu'en apprenant l'accueil distingué que son courage lui avait valu de la part des Français, bons juges en cette matière; et il en exprima sa joie dans une lettre aussi noble que touchante, qui parut dans le temps.

(1) Voyez la note 8, à la fin du volume.

clamation qui fut mise à l'ordre, et confièrent le commandement, par interim, au général Pérignon, lequel se hâta d'assembler un conseil de guerre, où il fut résolu d'attaquer de nouveau l'ennemi ; le jour de l'action fut fixé au 30, c'est-à-dire, au surlendemain.

Le général Pérignon aurait pu se montrer jaloux de l'honneur dont Augereau venait de se couvrir ; mais loin de céder à un sentiment si bas, et vraiment indigne de la noblesse de son ame, il donna à son rival de gloire de nouveaux moyens d'augmenter sa réputation ; il renforça sa division par des troupes tirées des deux autres, et le chargea de conduire la principale attaque : reconnaissant du reste la sagesse des dispositions de son prédécesseur, il ne changea rien à l'ordre de bataille primitif.

On ne conçoit pas comment les Espagnols, dont toutela gauche était en l'air, ne profitèrent pas des deux jours de relâche qui leur furent laissés, soit pour faire une tentative sur notre droite, et tâcher de la rejeter dans ses anciennes positions, soit pour se retirer dans leur camp retranché de Llers. Quelle que fût leur pensée, ils s'obstinèrent à rester dans leurs redoutes : ils y furent attaqués le 30 brumaire, dès le point du jour, et s'y firent tuer avec une intrépidité digne d'un meilleur sort ; mais aussi-

tôt que la ligne eut été forcée , ils ne résistèrent plus. Le comte de La-Union fit inutilement des prodiges de valeur , inutilement il essaya de rallier des troupes accoutumées à ne combattre que derrière des retranchemens ; il ne put pas même arrêter les fuyards dans le camp de Llers, si fort d'assiette et si bien retranché ; enfin , ne pouvant se résoudre à survivre à la honte de sa défaite, ce courageux Castillan se fit tuer à la tête d'une poignée de braves qui se dévouèrent comme lui.

Les fruits de cette victoire furent immenses : toutes les tentes , le bagage , une énorme quantité d'armes et de munitions , deux cent vingt-deux pièces de canons de bronze avec leurs équipages , tombèrent entre nos mains.

L'armée espagnole , dominée par la terreur , fuyait à toutes jambes. Dix mille hommes , de différens régimens , se réfugièrent pêle-mêle dans la forteresse de Figuières , et furent faits prisonniers de guerre quelques jours après ; le reste se répandit dans l'intérieur de la Catalogne , et il fallut près de deux mois avant de pouvoir tout rallier au-delà de la Fluvia (1).

(1) L'auteur n'a pas cru devoir pousser plus loin ce précis , se proposant , si l'Essai qu'il livre au public en est favorablement accueilli , de donner l'histoire complète de l'armée des Pyrénées-Orientales. Les restes

CHAPITRE XXXII.

Continuation du même sujet. — Réflexion.

QUE sur ce récit on conçoive une haute idée de la bravoure de l'armée des Pyrénées-Orientales, on ne fera que lui rendre la justice qu'elle a méritée; mais, si par la même raison, on taxait la nation espagnole de lâcheté, on tomberait dans une erreur grossière, et qu'il ne m'est pas permis de laisser subsister. Je le déclare, avec vérité, je ne connais pas d'hommes qui soient plus patients, plus sobres, mieux disciplinés, plus fermes dans le combat, que les soldats espagnols: à ces qualités précieuses, ils joignent un grand fond d'orgueil national, et un amour pour la gloire qu'ils poussent jusqu'à l'exaltation. Que leur manque-t-il donc pour redevenir un des premiers peuples de l'Europe?

de cette brave armée passèrent en Italie après la signature du traité de Bâle, et il est sorti de son sein une foule d'officiers distingués, qui se sont fait tuer ou se sont couverts de gloire sur ce nouveau théâtre, ou ailleurs. De ce nombre sont: Augereau, Pérignon, Saurret, Lannes, Victor, Lanusse, Bessière, Lagrange, Bon, Verdier, Dūphot, Dugua, Sanson, Causse, Bannel, Beyraud, Pourailly, Cafarelli, Frère, etc.

Rien , qu'un meilleur système de guerre (1). Leurs malheurs vinrent , dans celle-ci , de leur confiance outrée dans leurs canons , leurs lignes , leurs éternels retranchemens ; confiance qu'il sera toujours dangereux d'inspirer aux troupes , parce qu'en leur persuadant qu'elles peuvent tout , aidées de ces moyens factices , elle fait aussi qu'elles se figurent n'être plus en état de rien lorsqu'elles en sont privées. Quelle apparence d'ailleurs , qu'une armée distribuée par petites fractions sur toute l'étendue de son front de bataille , immobile dans ses positions , contrainte dans tous ses mouvemens , puisse combattre avec fruit contre un général tant soit peu manoeuvrier ! N'est-il pas évident que , quelque forte que soit la ligne , on parviendra toujours à la pénétrer par quelque point , et qu'alors il ne lui reste plus d'autre parti à prendre que celui de la fuite ? C'est sans doute en raisonnant sur l'hypothèse d'une situation semblable , qu'on a avancé qu'une armée tournée était infailliblement battue ; mais cette maxime , que nous avons déjà réfutée , et qui pouvait être vraie il y a soixante ans , ne signifie plus rien depuis que l'art de la guerre consiste bien

(1) Et peut-être aussi une administration plus éclairée.

plus dans l'activité des mouvemens que dans le choix du terrain , dans une valeur d'impulsion que dans un courage d'inertie , depuis qu'enfin il n'existe pas de position , qui par sa nature soit bonne ou mauvaise , pour quiconque est grand tacticien.

Ne devait-il pas être bien convaincu de cette vérité , celui à qui on demandait avant la bataille de Castiglione , comment il s'y prendrait pour appuyer ses ailes ? *J'appuyerais ma droite avec du canon , répondit-il , et ma gauche avec des bayonnettes !*

CHAPITRE XXXIII.

Des causes de notre supériorité durant la dernière guerre.

LES talens ou les bévues des généraux , la perte ou le gain de quelques batailles , ne sont que des causes particulières qui ne suffisent pas pour rendre raison de la supériorité que nous avons toujours conservée durant cette guerre , et qui s'est plus éminemment manifestée dans les crises les plus funestes.

Les Romains ont été souvent battus , mais la perte d'une bataille ne servait qu'à les rendre plus exigeans , plus fiers , plus intraitables.

Leur maxime la plus constante fut de donner toujours la paix , et de ne la recevoir jamais. Ils faisaient tant de mal à leurs ennemis , que la seule crainte des représailles leur faisait une nécessité de vaincre. Ce qui chez ce peuple dérivait de l'esprit de son institution , a été chez nous l'effet des circonstances. La mal-adresse de nos ennemis nous plaça , au commencement de la guerre , dans la même situation où les Romains se trouvaient par leur politique.

Dans ces guerres sans physionomie , du temps de nos rois , les deux parties belligérantes annonçaient le desir de la paix dès les premières hostilités : on savait d'avance , de part et d'autre , à quoi s'en tenir ; et à peine les batailles avaient-elles le pouvoir d'interrompre les négociations. De telles guerres ressembaient à ces duels sans haine et de pure convenance , où , par des égards réciproques , les adversaires se ménagent de loin des voies de conciliation. Dans celle-ci , on vit d'abord qu'il n'y avait de salut que par l'énergie , et qu'il fallait renoncer à la paix , ou nous mettre en état de la dicter nous-mêmes ; elle peut se comparer à ces combats à outrance décrits par les poètes , et dans lesquels les héros préludaient par l'insulte et l'outrage , ce qui rendait tout accommodement honteux , et par conséquent impossible.

Si en entrant en France les coalisés eussent montré de la modération, et annoncé des intentions pacifiques, on peut croire qu'ils auraient mieux servi la cause qu'ils prétendaient défendre; mais, dans le délire des premiers succès, ils osèrent parler en maîtres, et le seul effet de leur jactance fut de soulever tous les cœurs. Les insolens manifestes du duc de Brunswick achevèrent d'irriter une nation à laquelle on a bien pu faire porter des chaînes qu'on lui cachait sous des fleurs, mais qui est pleine d'honneur, et n'endura jamais le mépris. Dans son indignation, elle sortit du caractère de générosité qui lui est si naturel, et s'abandonna sans réserve à la conduite de quelques fougues révolutionnaires qui flattaient sa vengeance. Ces habiles tyrans se hâtèrent de l'associer à leurs crimes, et par-là ils donnèrent à la guerre toute la fureur des ressentimens particuliers. Chaque Français sentit l'injure faite à la nation, comme si elle lui eût été personnelle. En vain tous les politiques de l'Europe présageaient la ruine de l'Empire, et nous menaçaient du sort de la Pologne; tous leurs calculs furent renversés par l'énergie d'un Gouvernement qui disposait violemment des passions d'un grand peuple. Cette fois la victoire devait rester, non au plus

riche (1), mais au plus opiniâtre, au plus courageux. Loin de dissimuler ou d'atténuer nos défaites, on les publiait avec éclat (2), et les progrès des ennemis n'avaient d'autre effet que d'accroître l'exaltation; chacun volait aux armes, et l'on se disputait l'honneur de marcher les premiers. La nation entière ne fut plus animée que d'une seule pensée, qui fut de punir l'agression de ce qu'elle appelait des

(1) Rien ne caractérise mieux la politique du siècle que ce mot passé en proverbe. *La victoire appartient à celui qui aura le dernier écu!* Nations opulentes, nations modernes, dites - moi si c'est ainsi que pensaient les peuples qui ont laissé des souvenirs si glorieux de leur passage sur la terre? Croyez - moi, cependant, enorgueillissez-vous moins de votre or; la vertu, le courage, l'honneur sont les seuls trésors qui ne s'épuisent jamais.

(2) J'avoue que je n'approuve pas cette politique mesquine qui engage presque tous les gouvernemens dissimuler leurs revers. Pour qui ce mensonge? Si c'est pour les étrangers, ils n'en sauraient être dupes; c'est pour les régnicoles, le but est encore manqué. L'imagination s'effarouche par le mystère, et va toujours au-delà de la vérité. Il me semble qu'un aveu franc annoncerait, au contraire, un gouvernement confiant dans ses forces, et l'on sait assez qu'il suffit de montrer du calme et de l'assurance aux peuples, pour leur persuader qu'on le peut.

tyrans ; dominée par ce sentiment unique, elle ne put en être distraite par la fureur des dissensions intestines ; et c'est ainsi qu'en pensant courir à la liberté , elle laissait se former et se fortifier dans son sein la tyrannie la plus monstrueuse qui se soit jamais appesantie sur aucun peuple connu.

La guerre étant devenue purement nationale , prit un caractère effrayant d'acharnement et d'activité. Les horreurs de l'hiver n'eurent plus le privilège de suspendre le cours de ces épouvantables tragédies , qui semblaient menacer d'engloutir toute la génération vivante. Les troupes à demi-nues , mal nourries , point payées , bravaient , avec un courage inébranlable , la fureur des frimas et les angoisses du besoin. Délivrées de tout cet attirail de bagages qui jadis embarrassait tous leurs mouvemens , les armées acquirent un degré de célérité qui se conçoit à peine. On ne connut plus l'usage des tentes pour les campemens ; les soldats apprirent à se passer de couvertures , de paille pour le couchage , et cela dispensa de nourrir à leur suite des milliers de chevaux de peloton. Les officiers , n'ayant plus ni chevaux , ni valets , marchèrent à pied , le sac sur le dos , ainsi que les soldats. Toujours en plein air , toujours en mouvement , les troupes s'endur-

cissant chaque jour davantage (1), devinrent infatigables. La désertion, ce fléau des armées modernes, et si commune autrefois parmi nous, fut un délit presque inconnu; et si enfin nous étonnâmes l'Europe par quelques vertus, ce fut sur-tout par celle dont on nous croyait le moins susceptibles, une constance à l'épreuve de tous les événemens.

On conçoit sans peine qu'avec une telle armée, les généraux purent tout oser et tout entreprendre, et que, malgré l'inconstance de la fortune, et la diversité des chances de la guerre, les Français devaient, à la longue, finir par fixer la victoire.

(1) On aurait tort de croire que ce genre de vie fût nuisible à la santé du soldat. Les alternatives subites du froid au chaud, du sec à l'humide, de l'extrême repos à l'extrême fatigue, voilà ce qui tue la plupart des hommes. Je n'ai jamais ouï dire que les Sauvages, qui vivent toujours en plein air, fussent fort sujets à être malades: et les gens sédentaires, les gens de la ville sont atteints d'une foule de maladies dont le nom même est inconnu aux laboureurs.

CHAPITRE XXXIV.

De la Discipline.

QUELLE agrégation bizarre, au premier aspect, qu'une armée! quelle disparité d'esprit, de mœurs, de goûts, d'habitudes, de préjugés, de langage dans les hommes qui forment ces immenses rassemblemens! Où est la puissance attractive qui soit capable d'agir avec assez d'énergie sur ces parties hétérogènes et presque inalliables, pour leur donner l'affinité, la cohérence nécessaires, afin de les unir en un corps solide et indivisible? Cette puissance est heureusement connue; c'est la discipline. C'est elle qui fait concourir au même but, communique une impulsion uniforme, soumet à une volonté unique tant de volontés diverses. C'est ce mobile admirable, enfin, qui donne l'organisation, le mouvement, la vie, et, si je l'ose dire, la pensée à ces masses inertes par leur nature, et qui privées de ce principe vivifiant tomberaient en dissolution.

Sans discipline, point d'armée. Cet adage populaire est d'une vérité dont l'exactitude est sans cesse confirmée par l'expérience, et à cet égard, comme à tant d'autres, les Romains sont

des modèles qu'on ne peut égaler qu'en les imitant.

Rien ne pouvant suppléer au courage, la discipline ne saurait en tenir lieu; mais elle le fait presque toujours naître par la confiance qu'elle inspire aux troupes. Otez l'ordre et la discipline, la valeur n'est plus qu'une vertu imparfaite. La raison en est simple; parmi une multitude courageuse, mais qui se présente au combat sans ordre, les mouvemens sont toujours isolés, et la bravoure personnelle s'épuise en vains efforts; le propre de la discipline est au contraire d'opposer le fort au faible, et de multiplier par la force de tous la force individuelle de chacun.

Les Romains ont eu à combattre des peuples à qui la nature avait prodigué la vigueur et le courage; ce n'est qu'à force d'ordre et de discipline qu'ils en triomphèrent. L'imagination frappée des grandes choses qu'ils ont faites, nous les représente comme des êtres au-dessus des proportions communes, et cette illusion de l'esprit est encore entretenue par l'aspect de ces tableaux où nos peintres, dupes de la même erreur, leur donnent à l'envi des formes colossales, qui nous étonnent à la fois et nous humilient. La vérité est que les Romains étaient en général d'une taille au-dessous de la médiocre, et ne

différait des habitans de Rome moderne que par l'excellence de leurs institutions. César nous apprend que les Gaulois, fiers de leur force et de leur haute stature, les regardèrent d'abord avec mépris; mais la valeur impétueuse de nos barbares ancêtres vint échouer contre l'intrépide fermeté de l'ennemi qu'ils accusaient de faiblesse.

Toutes les fois que la République était en péril, les Romains resserraient les liens de la discipline. Avant de mener ses troupes contre les Cimbres, Marius leur faisait détourner les fleuves. Dans sa guerre contre Jugurtha, ce même Marius rétablit si bien la vigueur de la discipline, qu'il put sans crainte enrôler de simples prolétaires (1); et c'est par la même raison que, de nos jours, le roi de Prusse osa confier la défense de sa couronne à un vil ramas de déserteurs et d'étrangers mercenaires. Avec trente mille Macédoniens disciplinés, Alexandre subjuga l'Asie, et six millions (2) d'Européens qui, vers la fin du dixième siècle, s'ar-

(1) Faut-il avertir que je n'envisage point ici cette innovation dans les effets politiques?

(2) L'Europe, disait la princesse Commène, paraît comme arrachée de ses fondemens et prête à se précipiter de tout son poids sur l'Asie.

mèrent pour la conquête de la Palestine, y périrent tous misérablement. Depuis l'expédition de Xerxès, l'histoire ne fournit pas d'exemple plus frappant des inconvéniens de l'indiscipline.

Les troupes françaises n'ont jamais eu la réputation d'être fort subordonnées, et cela pouvait-il être autrement avec des officiers qui se croyaient dispensés de tous les devoirs de leur état, excepté de celui de se battre ? D'ailleurs la manière dont on recrutait les armées dans les derniers temps de la monarchie, n'y attirant guère que des jeunes gens perdus de débauche et de dettes, lesquels ne regardaient le service militaire que comme l'éponge de leurs dérèglemens, et un asyle assuré d'où ils pouvaient braver l'animadversion de leurs familles, il n'est pas difficile de comprendre quel étrange composé il devait résulter de tous ces élémens viciés, pour ainsi dire mis en fusion.

Cette mauvaise composition d'armée, et l'extrême relâchement de la discipline, furent incontestablement une des principales causes de la chute du trône, et la révolution acheva d'anéantir toute espèce de subordination. Des hommes en délire, et dont on ne sait de quel nom qualifier l'absurde système, voulaient à la fois des victoires et une excessive licence. Dans le même

temps qu'une responsabilité terrible pesait sur la tête des généraux , on encourageait les troupes à contester leur autorité. La désobéissance et la révolte étaient prêchées et pratiquées au sein de l'armée avec impunité. Loin d'attribuer à cette cause si naturelle nos premiers revers , on ne les imputa qu'à la trahison des généraux qui, tour-à-tour, périssaient victimes de cette accusation banale. Il fallut craindre que le retour à l'ordre ne fût désormais impossible ; il revint du côté qu'on l'attendait le moins. L'esprit des anciens régimens était tout-à-fait gâté : les bataillons de volontaires furent les restaurateurs de l'armée.

A l'époque de la formation de ces bataillons, ce fut dans les villes qu'on remarqua d'abord le plus d'enthousiasme. Mais cette effervescence fut de peu de durée. Arrivée au camp, cette jeunesse énervée se signala par son insubordination. Les mutineries, les émeutes, les dénonciations devinrent tellement fréquentes, que nos camps se fussent transformés en de véritables foyers de sédition, si son impatience naturelle et les fatigues de la guerre n'eussent promptement dissipé cet essaim turbulent. Les gens de la campagne plus froids, plus défiants et infiniment moins fanfarons que ceux des villes, et sur-tout des grandes villes, ne s'éloi-

gnèrent pas de leurs champs sans une grande répugnance; mais, après qu'ils eurent passé quelques mois sous les drapeaux, ils furent des modèles de conduite et de courage. Naturellement patients et robustes, ils donnèrent une physionomie nouvelle à nos armées. De là, indépendamment des autres causes que nous avons déjà assignées, naquit ce caractère de ténacité que nous avons fait remarquer, et qui depuis ne nous abandonna jamais. L'expérience, l'habitude du commandement, plus d'attention sur la conduite et le choix des officiers, achevèrent d'affermir la discipline; et l'on peut dire qu'elle est à peu près parfaite au moment où nous écrivons. Si quelque chose peut l'affaiblir désormais, c'est l'oisiveté des soldats et des officiers durant la paix: c'est là, nous ne saurions assez le redire, l'écueil de toutes les vertus guerrières. Je me souviens d'avoir observé que dans le temps même où le défaut de discipline était à son comble, elle s'était conservée dans le corps de l'artillerie; et non-seulement cette arme s'est toujours distinguée par une plus grande subordination, mais encore par des mœurs plus régulières et une sorte de dignité dans les manières. Or, comment expliquer ce fait, si ce n'est par la vie active et studieuse que les canonniers mènent en tout temps.

CHAPITRE XXXV.

Continuation du même sujet.

UNE discipline trop minutieuse ne convient pas à nos troupes. Celle qu'elles observent actuellement est très-raisonnable; à mesure qu'on s'est relâché sur quelques formules de pure étiquette, on est devenu plus sévère sur les règles importantes du service. M. de Saint-Germain avait des vues excellentes; mais, ayant passé du noviciat des Jésuites au service de l'Autriche, ce ministre s'était imbu de quelques principes trop en opposition avec nos idées; il voulut introduire dans l'armée l'espionnage et les coups de plat de sabre, c'est-à-dire, nous ôter les qualités qui nous distinguent, la loyauté et le sentiment délicat de l'honneur: il eut le bonheur d'échouer.

Un Allemand préfère vingt coups de bâton à une heure de prison; parmi nous, c'est tout le contraire. La mort serait moins cruelle à des Français qu'un semblable traitement. En vain dans le préambule de l'ordonnance de 1776 s'autorisait-on de l'exemple des peuples les plus célèbres et des inconvéniens du séjour des prisons pour la santé des soldats, rien ne

fut capable de leur faire dévorer l'affront d'un châtement qu'ils s'obstinèrent à regarder comme ignominieux. Malheur à nous si nous pouvions changer ! Malheur au mal- adroit législateur qui parviendrait à briser dans nos ames le puissant ressort de l'honneur !

En général , il faut avoir la main légère pour conduire notre nation. On s'est plu souvent à nous comparer aux Athéniens ; mais j'ose dire que les dures loix de Dracon nous conviendraient encore moins qu'à ce peuple aimable.

Ceux qui ont accusé les Français d'être serviles , ne les ont jamais connus , ou plutôt ils n'avaient étendu leurs observations que sur cette classe futile de courtisans et d'oisifs qui se ressemblent par-tout et dans tous les temps. Lorsque Sterne nous a comparés à des pièces de monnaie dont l'empreinte était effacée par le frottement , il a rendu avec esprit une pensée fort ingénieuse ; mais de bonne foi se serait-il flatté d'avoir caractérisé la nation ? Nos propres écrivains , long-temps dominés par l'anglomanie , l'ont encore plus calomniée que les étrangers , parce qu'ils l'ont encore plus mal connue , et qu'ils n'ont peint que les ridicules et les vices fardés de cette portion la moins utile , et heureusement aussi la moins nombreuse de la société. Je dirai , moi , qu'un Au-

glais et plus d'orgueil que de grandeur, plus d'ostentation que de noblesse, et qu'il prend le défaut d'égards et de politesse pour une preuve de supériorité; qu'un Espagnol croit que n'être bon à rien, c'est vivre noblement, qu'il confond la paresse avec la dignité, et une morgue présomptueuse avec la fierté du caractère; mais que les seuls Français savent concilier ce qu'ils doivent aux autres et ce qu'ils se doivent à eux-mêmes. Le tact délicat des convenances, qu'ils possèdent éminemment, ne leur permet jamais de méprise à cet égard; et à tout prendre, je ne crois pas qu'il existe de peuple plus fier que le nôtre, et qui sache davantage se respecter. Nos soldats, par exemple, rendront le salut des armes à un sous-lieutenant comme à un général; mais s'ils n'estimaient pas leur colonel, à peine, hors des fonctions du service, daigneraient-ils le regarder. Les réglemens voulaient autrefois qu'un soldat qui venait à rencontrer un officier, s'arrêtât, se plaçât militairement devant lui, et portât la main droite à son chapeau; on doit se souvenir avec quel soin ils tâchaient d'éviter cette humiliante contrainte. D'aussi loin qu'ils appercevaient un officier, ils se détournaient de leur chemin ou ils se cachaient, au risque d'être mis en prison.

CHAPITRE XXXVI.

De la Conscription militaire.

IL est en législation de ces conceptions heureuses dont l'utilité frappe d'abord tous les esprits ; telle est la loi de la conscription militaire. Tous ceux qui, depuis un siècle, ont agité des questions de politique, avaient bien reconnu que tous les membres de la société contractaient l'obligation tacite de se vouer à la défense commune ; mais malgré l'évidence de ce principe lumineux, il restait toujours à en faire l'application, et ce système de recrutement était impraticable sous le régime ancien. Une semblable institution paraît en effet être en contradiction avec les principes du gouvernement monarchique ; et la permanence des armées modernes, qui a fait de la profession militaire un métier exclusif, semblait la repousser.

Les Athéniens et les Spartiates étaient obligés de servir, les uns depuis dix-huit, les autres depuis vingt ans jusqu'à soixante ; et du temps de la république, les Romains ne pouvaient parvenir aux emplois et aux honneurs qu'après avoir servi dix ans entre l'âge de seize

ans et celui de quarante-sept. Chez les uns et chez les autres, les loix ne confiaient le soin de défendre la patrie qu'à ceux qui possédaient quelque propriété (1); mais lorsque sous Auguste, il ne resta plus de la république qu'un vain nom et l'extérieur des formes anciennes, le système de recrutement fut soumis à la même dégradation que la constitution de l'Etat; la permanence de l'armée s'établit de soi-même; et, selon l'expression de Montesquieu, les légions devinrent éternelles. Vers le déclin de l'Empire, les armées romaines se remplissaient d'Illyriens, de Pannoniens, de Gaulois, et enfin de Goths, de Huns, de Vandales, dont ce peuple dégénéré achetait les services. « Lors-
» que le droit de cité n'exista plus, dit Gibbon,
» et que la qualité de propriétaire ne fut plus
» un titre nécessaire pour être employé dans
» les armées, les troupes de l'Empire furent
» commandées par des officiers de naissance
» élevés à la cour; mais les soldats, semblables
» aux troupes mercenaires de l'Europe mo-
» derne, étaient tirés de la classe la plus vile et
» souvent la plus corrompue. »

(1) Selon Denys d'Halicarnasse, le plus pauvre soldat romain devait posséder 900 liv., somme considérable dans un temps où une once d'argent valait 70 liv. pesant d'airain.

La fondation de la République a mis parmi nous la conscription militaire en harmonie avec l'esprit général de nos loix ; mais les grands progrès de l'industrie et du commerce , qui ont donné naissance à une multitude de professions édentaires, les quelles exigent toute la vie d'un homme , l'étendue même et la nombreuse population de l'état , s'opposaient à ce que l'on obligéât rigoureusement chaque citoyen à devenir soldat. Il fallait donc modifier la loi et l'appropriier à nos mœurs , ou changer de mœurs , et renoncer à tous les avantages du négoce et de l'industrie ; ce qui nous eût rendus les tributaires de nos voisins , ou bien nous aurait mis , comme les Romains , dans la nécessité de vivre avec eux dans un état perpétuel de guerre , de les envahir et de les dépouiller afin de pouvoir subsister nous-mêmes ; car Rome était dans cette alternative , qu'il fallait qu'elle dévastât tous les pays de la terre , ou qu'elle pérît.

On a donc sagement établi , qu'un citoyen ne serait tenu qu'à un service de cinq années , terme trop court pour l'empêcher de suivre une profession quelconque. On a fixé à vingt ans l'âge auquel on pourrait être requis , parce qu'à cet âge , l'éducation est finie , et que le corps ayant pris tout son développement ,

L'homme est plus en état de supporter les fatigues de la guerre ; enfin on a donné la faculté de se faire remplacer moyennant un sacrifice pécuniaire , ce qui fait que tous ceux qui se destinent au commerce , au barreau et à d'autres professions qui demandent tout leur temps , peuvent se dispenser de les interrompre , sans être lésés par la modique rétribution qu'on en exige. Avec ces sages modifications , la conscription s'est naturalisée parmi nous sans secousse , elle est devenue une loi fondamentale et le palladium de l'état.

Lorsque cette loi était encore en discussion , j'eus une pensée qui fut communiquée à quelques-uns de ses auteurs. Je crus que son exécution éprouverait bien moins de difficultés , si l'on affectait spécialement à chaque département un ou plusieurs corps à recruter ; je voulais même que ces corps soit d'infanterie , soit de cavalerie , portassent le nom de ces départemens : voici quelques-uns de mes motifs.

J'avais remarqué , et tout le monde a pu l'observer ainsi que moi , que , sous l'ancien régime , les hommes d'une même province s'engageaient toujours préférablement dans les régimens qui en portaient le nom. Ainsi les Picards affluaient dans Picardie , les Languedociens dans Languedoc , les Flamands dans Flan-

dre, etc. Les recrues allaient joindre d'autant plus volontiers, qu'ils étaient assurés de rencontrer dans ces corps, leurs voisins, leurs parens, leurs amis, les compagnons de leur enfance. On ne quitte pas, pour la première fois, la maison paternelle sans un vif chagrin; mais, lorsqu'on retrouve au loin mêmes jeux, mêmes habitudes, même langage, on s'imagine être encore au milieu de sa famille; il se répand sur la vie un charme qui adoucit tous les regrets, et rend la patrie encore plus chère (1). Leur régiment était pour ces hommes une seconde patrie, sa gloire devenait l'affaire de chaque soldat, et ce sentiment faisait éclore cet esprit de corps, qui occasionnait bien quelques rixes particulières, mais qui rachetait ce léger inconvénient, par les grandes choses que chacun sait qu'il a produites: en un mot, un soldat, se figurant toujours être sous les yeux de ses compatriotes, de ses parens, de sa maîtresse, s'efforçait de ne rien faire qui pût l'obliger à rougir en leur présence, lorsque l'expiration de son service le ramènerait dans ses foyers.

Il m'a été dit que la seule raison qui fit dans le temps rejeter cette idée, fut que, si elle était adoptée, il pourrait se faire que dans un

(1) J'en appelle à quiconque a voyagé.

combat un de ces corps fût écrasé, ce qui serait un objet de désolation pour le département qui l'aurait fourni. J'avouerai qu'au premier coup d'œil, cette objection me frappa moi-même; mais, en l'examinant plus attentivement, je m'aperçus qu'elle était plus spécieuse que solide. Lorsque la guerre se fait sur une frontière, et que l'ennemi parvient à y pénétrer, n'est-il pas vrai qu'il n'y a de ravagés que les départemens environnans? Que fait alors une administration paternelle? Elle remet les tributs aux peuples; et dans peu d'années les plaies de la guerre sont cicatrisées. Appliquons cette mesure aux départemens dont les régimens auront le plus souffert; dispensons les pour quelque temps de fournir leur contingent d'hommes, et nous parviendrons au même résultat. La plupart des états de la Grèce et de l'Italie n'eurent pas plus d'étendue que nos départemens, cependant ces états avaient des armées, ils faisaient la guerre, et en supportaient seuls le fardeau; je ne vois pas que les progrès de leur population en souffrissent beaucoup: au surplus, on a raisonné ici sur une hypothèse, un fait isolé, incertain, sur une exception; et je n'ai jamais pensé que ce fût sur des exceptions que les loix dussent être faites. On con-

viendra, j'imagine, que peu de guerres ont été aussi longues, aussi opiniâtres, aussi remplies d'événemens que la dernière, je ne sache pourtant pas qu'elle ait fourni un seul exemple du malheur qu'on a semblé craindre.

J'avais aussi proposé d'établir des relations directes entre les conseils d'administration des corps et les autorités départementales; de laisser toujours, auprès de ces dernières, un officier chargé de veiller à la levée et au départ des conscrits, etc. Ces mesures accessoires ont été depuis mises à exécution, mais la principale est restée dans l'oubli. Si je persiste à la reproduire, c'est parce que je persiste à la croire utile.

CHAPITRE XXXVII.

Du célibat des troupes.

Si le célibat des troupes est un mal; il est sans remède. Un soldat marié ne saurait être un bon soldat.

Je ne sais comment l'entendent ceux qui voudraient que les soldats se mariassent: je n'y vois pas de moyens. Il faudrait de deux choses l'une; ou que les femmes de militaires les suivissent à la guerre, ou qu'elles restassent dans

leurs maisons. De bonne foi, cette double armée d'amazones est-elle soutenable ? Et si les femmes restent, et que la guerre soit longue, que devient la propagation ? de quoi subsisteront-elles ? sera-ce l'Etat qui les payera ? Car enfin il n'y a que peu ou point de soldats qui soient assez riches pour subvenir à leur entretien : laissons donc cette rêverie.

Selon moi, la loi de la conscription a tout concilié. Certes, un homme qui entre au service à l'âge de vingt ans, et qui en sort avant celui de trente, est encore fort propre au mariage, et très-capable de donner des enfans à l'Etat.

CHAPITRE XXXVIII.

Est-il utile d'employer les troupes aux travaux publics ?

NOUS nous sommes tellement appesantis, dans le cours de cet ouvrage, sur les inconvéniens de l'oisiveté pour les gens de guerre, qu'il est presque inutile de dire quel est notre avis sur cette question.

La politique et la philosophie ont long-temps gémi sur l'inertie de tant de bras enlevés à l'agriculture et à l'industrie : ceserales leur rendre que d'employer les soldats à creuser des ports,

des havres, des canaux, à réparer les chemins de l'Empire. Ces idées ne sont pas nouvelles, je le sais; mais pourquoi me lasserais-je de répéter ce qu'on ne se lasse point de ne pas entendre? Ce n'est pas ma faute si, dans ces temps modernes, les choses les plus simples et les plus faciles semblent impraticables.

La pioche et la bêche étaient aussi familières aux légionnaires que le javelot et l'épée: la nature nous a fait plus vigoureux que les Romains; d'où vient resterions-nous au-dessous d'eux par nos usages?

Le travail est si nécessaire à l'homme, que je n'ai guère vu d'absolument à plaindre que ceux qui sont assez malheureux pour être accablés du poids de leur loisir. Ce n'est donc pas le dégoût des troupes qui est à craindre: seulement, il est juste qu'en pareil cas, elles soient payées comme on payerait d'autres ouvriers; bien entendu qu'elles ne pourraient point cumuler une double solde (1).

A la guerre, c'est autre chose. Si on leur

(1) Ces idées viennent d'être adoptées en Autriche tout récemment. L'empereur a ordonné, sur la proposition de l'archiduc Charles, que les hommes de l'armée dont on pourrait se passer pour le service militaire, seront employés à différens travaux, tels

fait remuer de la terre, il ne leur est dû pour cela aucune rétribution : ceci est de l'essence du métier, et fait partie de leurs obligations.

CHAPITRE XXXIX.

De l'avancement et des récompenses militaires.

DANS ces temps affreux, où la France gémissait sous la tyrannie la plus atroce dont les annales du monde fassent mention, l'extravagance fut poussée au point de faire, de l'armée, une sorte de club démagogique. Les soldats eurent le droit de nommer leurs officiers, et presque celui de les juger (1) : c'était, si j'ose m'exprimer ainsi, l'anarchie dans l'anarchie. Les Représentans du peuple délégués aux armées, bouleversaient tout, destituaient les géné-

que la construction et réparation des routes, des édifices publics, etc., et il est réglé que, dans ce cas, les soldats seront payés sur le même pied que les autres ouvriers.

(1) Aussitôt qu'un Représentant du peuple arrivait à l'armée, voici à peu près le discours qu'il adressait aux soldats : « Mes frères d'armes, s'il est dans vos rangs des traîtres, dénoncez-les-moi ; si vos généraux ou

raux, et les envoyaient au supplice, sous les prétextes les plus frivoles; mais c'est sur-tout en faisant de nombreuses promotions qu'ils se complaisaient à manifester leur puissance. On dit que Caligula eut l'étrange fantaisie de conférer à son cheval la seconde dignité de l'état: peu s'en est fallu que nous n'ayons vu se renouveler cette folie. L'épidémie, gagnant de proche en proche, multiplia les généraux et les officiers d'état-major à un point incroyable(1). Parmi la foule, il s'est rencontré quelques hommes supérieurs qui ont honoré la nation; malheureusement, le plus grand nombre l'ont plus souvent fait rougir par leurs vices grossiers et leur stupide ignorance. Nos Français s'amuse et rient au récit de leurs inepties et de leurs pitoyables contre-sens; ils en pleure-

» vos officiers sont injustes ou oppresseurs, dénoncez-
 » les-moi; s'ils vous laissent manquer de quelque chose,
 » dénoncez-les-moi. » Ce qui, en d'autres termes,
 signifiait: « Avez-vous envie de voir mourir vos offi-
 » ciers et de prendre leur place? parlez. »

(1) Philippe disait: « J'envie le bonheur des Athé-
 » niens; ils trouvent tous les ans dix hommes en état
 » de commander leurs armées, tandis que je n'ai en-
 » core pu trouver que Parménion pour conduire les
 » miennes. » Si Philippe eût vécu de nos jours, que
 n'eût-il pas dit, bon dieu!

raient, s'ils savaient pleurer. Les maux que ces hommes nous ont faits, avec leurs moustaches et leurs grands sabres, sont incalculables.

Sous le Directoire, les promotions devinrent moins fréquentes; mais ce faible gouvernement, qui n'a jamais étendu son autorité que sur une partie de la nation, parce que cette autorité n'était appuyée que sur l'esprit de parti (1); et qu'au lieu de contenir toutes les factions sous l'utile frein des loix, il faisait obéir les loix aux caprices des factions; ce gouvernement dégradé était obligé de payer par des complaisances, qui en pareil cas ne sont jamais que des injustices, l'appui que certains militaires prêtaient à son versatile système. Il arrivait de-là que l'on voyait accourir à Paris, des quatre coins de la France, tous ceux qui, par leurs concussions, leur incapacité, leur inconduite, avaient encouru la destitution. Là, semblables à ces oiseaux de proie, que leur instinct vorace conduit sur les pas des armées pour se repaître de carnage, ils étaient à la piste des événemens, et fondaient toutes leurs espérances sur les calamités publiques. Aussitôt

(1) Malheur au gouvernement qui favorise exclusivement une faction, il est bientôt réduit à n'être que l'instrument de ses volontés.

qu'ils pressaient l'approche de ce qu'on appelait alors des coups d'état, *une journée* ! ils se hâtaient de revêtir les couleurs du moment, et s'assuraient ainsi de leur réintégration ; souvent même ils obtenaient de l'avancement , et retournaient , fiers de leurs honteux succès , désespérer par leur impudence les plus dignes officiers de l'armée.

Bonaparte vint enfin débrouiller ce chaos ; d'une main ferme il sépara l'y vraie ; et l'avancement devint plus rare et moins facile. Il fallut mériter réellement un nouveau grade avant d'en être décoré. Sous son administration , à la fois équitable et vigoureuse , il n'y a presque pas eu d'exemple de promotions arrachées par la faveur et par l'intrigue.

Une circonstance , dont nous n'avons pas encore parlé , et qui , avant Bonaparte , contribuait singulièrement à multiplier les officiers , c'est qu'on n'avait pas imaginé d'autre moyen pour récompenser une action d'éclat , une preuve d'intrépidité , que d'accorder de l'avancement. Or , tel est personnellement très-brave , qui cependant est incapable de diriger la bravoure des autres ; lui donner un commandement , c'est en même temps compromettre sa gloire et le sort des hommes dont on lui confie la conduite. Il était donc nécessaire de créer une

monnaie nouvelle, qui, en encourageant les belles actions, fit qu'elles ne devinssent point onéreuses à l'Etat. Les sabres, les fusils, les grenades d'honneur ont rempli cet objet. En les instituant, le législateur a eu en vue d'exciter les deux passions les plus actives du cœur humain, le desir de la considération publique et l'intérêt.

Ce réglemeut admirable, en établissant une sorte de gradation dans la distribution des récompenses militaires, a donné au gouvernement la faculté de n'appeler aux emplois supérieurs que des hommes d'élite. Il s'en faut cependant que les loix sur l'avancement soient portées au degré de perfection dont je les crois susceptibles : dans leur état actuel, elles laissent trop de prise à l'arbitraire. Bonaparte a bien le droit de penser que ses choix seront toujours d'accord avec la justice, son rare discernement ne permet pas d'en douter ; mais plus il est doué d'une supériorité marquée, moins il doit s'attendre qu'elle soit l'appanage de ses successeurs ; et son devoir, nous osons le dire, est de ne pas borner ses soins à la génération présente.

Je ne prétends pas assurément que le Gouvernement se dépouille de l'utile et essentielle prérogative de conférer les emplois militaires ;

mais je voudrais qu'il fût bien convaincu qu'il ne peut ni tout voir, ni tout faire par lui-même, et que, quoi qu'il fasse, une foule d'intermédiaires s'interposeront toujours entre lui et la vérité. Quelle apparence, qu'à travers cette nuée de solliciteurs armés de certificats et d'apostilles bénévoles, il soit possible de discerner le vrai mérite ? L'intrigant adroit, souple, persévérant, est précisément celui qui sait le mieux s'environner de témoignages imposans. Tel le protège par complaisance, par faiblesse, tel autre, pour le faire servir à ses vues secrètes, tous, pour se délivrer de ses importunités.

Si l'homme honnête et méritant trouve au contraire tant de difficultés à se faire jour, s'il est toujours dénué de patrons officieux, c'est qu'il est trop fier pour s'abaisser à des sollicitations avilissantes, et trop modeste pour n'être pas timide. Les ambitieux, pour qui la probité n'est qu'un obstacle, bien loin de le favoriser, le traversent. Les petites ames en attendent des soumissions ou des bassesses, et comme il ne peut se prêter aux projets de ceux-ci, ni se plier aux prétentions de ceux-là, il est presque impossible qu'il parvienne à se pousser.

Il serait donc utile, je le crois, que l'avancement fût soumis à des règles certaines, et que le

Gouvernement lui-même s'astreignît à les observer, en se réservant néanmoins un certain nombre de nominations, indépendantes de toutes formalités ; car il serait aussi injuste qu'impolitique, qu'il se liât au point de ne pouvoir, lorsqu'un génie précoce viendrait à éclore, le porter aux premiers postes de l'armée. Ces cas exceptés, il faudrait qu'un militaire sût à quelles conditions son avancement est attaché, et il n'est pas douteux qu'alors il ne fit tous ses efforts pour parvenir à les remplir. Cependant, afin qu'il n'oubliât jamais que la profession des armes est essentiellement dépendante, le Gouvernement resterait toujours le juge naturel de sa conduite ultérieure, et conserverait le droit de le destituer à volonté sans être tenu de rendre compte de ses motifs.

CHAPITRE XL.

Continuation du même sujet.

ON a souvent proposé de faire subir un examen aux militaires avant de leur conférer de nouveaux grades ; je crois ce moyen excellent ; mais je pense aussi que la grande difficulté consisterait dans le choix et la composition du jury examinateur.

Jusqu'ici, le Gouvernement a été obligé d'en croire le témoignage des officiers-généraux; tous n'ont pas également mérité cette confiance. La partialité de plusieurs d'entre eux en faveur des officiers d'état-major, en attirant sur eux toutes les graces, a porté le découragement parmi ces utiles officiers de la ligne, qui, par-là, se voyent condamnés à végéter éternellement dans les postes les plus obscurs de la milice. Tel qui serait encore assez médiocre sous-lieutenant, a passé sur le ventre à tous ses camarades, par cela seul qu'un général s'est avisé d'en faire son aide-de-camp. On ne saurait imaginer combien, malgré les bonnes intentions du Gouvernement, la ligne renferme d'officiers de mérite, dont les talens sont perdus pour la patrie, faute d'encouragement et d'émulation! Je l'avouerai donc sans détour, je souhaiterais qu'il ne fût permis d'arriver aux états-majors qu'après quelques années de service consécutif dans la ligne. Ce n'est que là qu'on apprend à manier des hommes, et qu'un officier, né pour la guerre, peut s'en former une juste idée.

Les notes fournies par les chefs de corps, ou par les conseils d'administration, ont le même caractère de partialité que les rapports des généraux. Cette saillie de franchise et de

loyauté qui distingue la profession des armes, a fait penser que l'envie n'avait point de prise sur l'ame des militaires; mais, à cet égard, ils ont le malheur de ressembler à toutes les corporations du monde, et il ne règne pas moins de jalousies et de petites intrigues dans un état-major de régiment, que dans un consistoire de cardinaux, ou un chapitre de moines.

L'essentiel serait de trouver un tribunal désintéressé. On rencontrera cependant par-tout des passions; mais le chef-d'œuvre de la politique n'est pas tant de les étouffer, que de les diriger vers un but utile (1).

CHAPITRE XLII.

Réflexion sur le chapitre précédent.

IL ne faut pas conclure de ce qu'on vient de lire, que je prétende mettre obstacle à l'essor du génie, et que je veuille qu'il se consume sur la science obscure des détails. Si le lecteur en tirait une semblable conséquence, il commet-

(1) Les passions d quelque part Fénélon, sont les vents qui enflent la voile du vaisseau de l'Etat; elles le renversent quelquefois mais sans elles il ne marcherait pas.

trait une lourde méprise, ou je me serais mal expliqué. Cette pensée est si éloignée de ma manière de voir, que si j'étais chargé d'examiner un officier, je lui pardonnerais de bon cœur un peu d'ignorance à cet égard, si d'ailleurs je lui reconnaissais des germes de talent, un jugement sain, et des vues solides sur le véritable objet du métier. Et cette indulgence, quoi qu'on en dise, peut s'étendre sans inconvénient sur tout ce qui est minutieux et sans conséquence. J'ai peine, par exemple, à m'empêcher de hausser les épaules, lorsque je vois Louis XIV et Louvois s'entêter tous deux sur la manière de placer un factionnaire, et le ministre et le monarque se boudier pour ce grave sujet, comme deux enfans. Je connois quelqu'un qui aurait cédé bien volontiers à l'orgueilleux antagoniste de Turenne l'honneur de mieux entendre ce détail-là que lui-même.

CHAPITRE XLII.

De l'effet des éloges.

Tel brille au second rang qui s'éclipse au premier.

VOLTAIRE.

PERSONNE, mieux que le héros de la France, n'a peut-être été à même de vérifier l'exactitude de cette maxime. Lorsqu'il partit pour son expédition de l'Egypte, il laissa derrière lui une foule de réputations commencées ; hélas ! l'événement ne tarda guère à faire rentrer dans l'oubli la plupart des noms qu'il en avait tirés.

Bonaparte a montré un défaut bien rare, et que j'ose à peine appeler de ce nom ; ç'a été de trop louer autrui. Rien n'était sans doute plus propre à constater sa supériorité ; mais chez un peuple où l'on outre tout, il valait peut-être mieux rester en-deçà d'une exacte appréciation que de la dépasser. Il est à croire que l'expérience et la réflexion calmeront chez lui l'irritation de ce besoin d'estimer, qui tourmente les grandes ames.

Il en faut convenir, les sacrifices que la profession militaire exige de la part de ceux qui

s'y vouent, ne peuvent être compensés que par la gloire, les distinctions, la considération publique. Les ames fortes sont affamées de réputation, et il n'y a que le seul espoir d'immortaliser son nom qui soit capable de faire courir à la mort. Alexandre, qui méprisait la faiblesse de ces Grecs autrefois si grands, alors si dégénérés, était pourtant jaloux de mériter leurs applaudissemens; et pendant qu'il triomphait au Granique, à Issus, à Arbelles, sur les bords de l'Araspe et dans les régions arrosées par l'Indus, ses regards étaient incessamment tournés vers la place publique d'Athènes (1); il enrichissait de ses trophées cette métropole de l'éloquence et des arts, pour en recevoir en échange quelques grains de cet encens délicat qui est la nourriture des Dieux et des héros. Trop au-dessus d'Achille par l'étendue du génie, il ne laissait pas que d'envier à l'impétueux héros de l'Iliade le bonheur d'avoir fait résonner de son nom la lyre sublime du père des poètes.

La louange, sur-tout celle qui sort de la bouche d'un grand homme, est donc, n'en doutons pas, le véhicule le plus puissant pour

1) Frédéric, a dit un auteur élégant, voulut être loué des Français, comme Alexandre des Athéniens.

exciter à la vertu. Je dirai plus : l'excès en ce genre est mille fois préférable à l'excès opposé. Est-il , en effet , rien de plus rebutant que ces rapports avars d'éloges et froidement écrits , où les hommes apperçoivent d'avance l'ingratitude de leurs contemporains , et l'oubli profond de la postérité !

Il n'en est pas moins certain qu'il y a une mesure à observer pour dispenser les éloges. Que la dose soit trop forte ou mal administrée , elle enivre ; et cet homme hier si modeste et si réservé , qui se croyait à peine digne de sa place , la trouve aujourd'hui trop au-dessous de son mérite. L'orgueil , l'ambition ont passé dans son ame ; l'homme d'état , qui a cru se l'attacher , est tout étonné de n'en avoir fait qu'un ingrat. Heureux encore , si les écarts où les passions qu'il vient d'allumer dans son sein vont l'entraîner , ne l'obligent point à punir celui dont il voulut faire son ami !

CHAPITRE XLIII.

De l'Uniforme.

L'UNIFORME actuel a un grand inconvénient , qui est de n'admettre aucune marque qui puisse faire distinguer à quel corps un soldat appartient. Les revers et les paremens de diverses

couleurs servaient autrefois à cet usage; non-seulement on reconnaissait ainsi les officiers et les soldats de chaque régiment, mais au moyen des pignons aux chapeaux, ceux d'une même compagnie.

Les avantages de ces marques distinctives sont frappans; elles servent de point de ralliement aux soldats, et donnent aux chefs la facilité de voir d'un coup d'œil à quel corps appartiennent ceux qu'il surprend en faute.

Tel soldat fuit du combat par l'espoir de n'être pas reconnu, qui n'oserait le faire, s'il avait la crainte de l'être.

C H A P I T R E X L I V.

De la Cavalerie (1).

GUIBERT a dit, et Machiavel avait dit avant lui que, bien loin d'être le principal fondement d'une armée, la cavalerie n'en était qu'un accessoire; qu'elle n'était pas, ainsi que l'infanterie, propre à agir en tout temps et sur

(1) Je n'ai pas cru devoir faire un chapitre particulier pour l'infanterie, parce que je pense avoir assez prouvé sa prééminence sur les autres armes, et qu'il m'a semblé inutile de tomber dans des redites toujours fatigantes pour le lecteur. Je dirai seulement qu'il serait à désirer que les fantassins fussent munis d'armes

toute sorte de terrains, mais qu'elle pouvait être d'une grande utilité pour compléter un succès, découvrir une contrée, harceler l'ennemi, intercepter ses convois, et masquer de grands mouvemens. J'ajouterai qu'elle peut servir encore très-efficacement après une défaite et dans ces instans où l'ivresse de la victoire inspirant à l'ennemi une sécurité funeste, le porte à se négliger sur sa vigilance ordinaire. Un mouvement de cavalerie peut, en pareil cas, jeter le trouble parmi les troupes victorieuses, et produire des effets extraordinaires. Il suit de là que, sans cavalerie, la constitution d'une armée serait imparfaite; mais je pense qu'il convient de ne pas tant s'attacher à l'avoir nombreuse, qu'à l'avoir bonne et bien instruite; que sur-tout on ne doit jamais sacrifier l'infanterie à son entretien dispendieux, et qu'il y aurait de la folie à faire dépendre

défensives contre la cavalerie, ne fût-ce que pour les familiariser avec l'idée qu'ils doivent s'attendre à la combattre. La haïonnette serait une arme offensive excellente, si elle était plus longue; la pointe du javelot fut d'abord chez les Romains d'environ vingt-un pouces; mais elle fut successivement diminuée, à mesure de l'augmentation de la cavalerie; et quand l'infanterie ne fut presque plus comptée pour rien, on la réduisit à neuf pouces.

le sort des batailles d'un moyen qui n'est qu'éventuel.

Du temps de la république, les Romains avaient peu de cavalerie (1), et même, sous les premiers empereurs, elle ne formait que la huitième partie de la légion (2); ce sage peuple mit long-temps sa confiance uniquement dans son infanterie; et chacun sait s'il s'en trouva bien. Les hommes des tribus rustiques entraient tous dans l'infanterie, or c'était-là l'élite du peuple romain : ceux de la ville étaient spécialement réservés pour la cavalerie. Xénophon nous apprend (3) qu'à Sparte on allait plus loin encore, et qu'on ne faisait entrer dans la cavalerie que des hommes qu'on soupçonnait de manquer de vigueur et de zèle.

Comment, en effet, les Romains eussent-ils pu refuser la prééminence à l'infanterie, eux qui avaient eu tant d'occasions d'en expérimenter la supériorité? Dans la bataille qu'ils livrèrent aux Latins, près du lac de Regille,

(1) Le rapport de la cavalerie à l'infanterie était alors, dans les légions, comme un est à onze.

(2) Voyez Végèce, *De re Militari*, lib. 2, cap. 1; 4, 5, 6, etc. La force de la légion était de six mille cent hommes de pied et de sept cent vingt-six chevaux.

(3) *Hist. Græc.*, lib. 6.

ils ne parvinrent à rétablir le combat qu'en faisant mettre pied à terre à toute leur cavalerie, ce qui depuis fut mis souvent en pratique, et toujours avec un égal succès, si l'on en excepte peut-être la bataille de Cannes, où d'autres causes entraînent la perte des Romains. Nous voyons que, dans la guerre contre Tygrane, Lucullus défit cent cinquante mille chevaux avec une armée de trente mille hommes; enfin la cavalerie numide, d'autant plus redoutable qu'elle ne se montrait que pour frapper et devenait ensuite comme invisible, n'étonna pourtant les Romains qu'une fois.

On a judicieusement observé que la perfection de nos places de guerre et le grand rôle qu'elles jouent dans le système moderne, auraient dû contribuer à rendre la cavalerie, qui n'est d'aucune utilité pour les sièges, beaucoup moins nombreuse qu'elle ne l'était chez les anciens, et on s'est étonné avec raison de ce que le contraire soit arrivé.

Dès son début dans la carrière, Frédéric eut de grands exemples des ressources d'une bonne infanterie; à Molwitz, à Csaslau, qui sont ses deux premières batailles, la cavalerie prussienne fut d'abord rompue et mise en désordre; la fermeté de l'infanterie rétablit tout, et arracha la victoire aux Autrichiens; cependant ce prince a toujours

entretenu beaucoup de cavalerie. Cette arme a plus d'attrait que l'infanterie; elle imprime un air de grandeur; son appareil annoncé plus de puissance; et c'est peut-être à cette pompe extérieure qu'il faut attribuer l'espèce de prédilection qu'on a par-tout pour elle, et qui recommence à nous gagner nous-mêmes.

La cavalerie des Autrichiens est, sans contredit, la plus nombreuse, et, nous osons le dire, la meilleure de l'Europe; je ne vois pas quels importans services elle leur a rendus dans la dernière guerre.

La cavalerie française n'a jamais eu une bien grande réputation, et elle fut presque entièrement désorganisée par les effets de la révolution. Les Autrichiens, les Prussiens, les Anglais, les Espagnols, même les Napolitains avaient une cavalerie relativement supérieure à la nôtre. Nous les avons tous vaincus. La plus excellente cavalerie du monde, les Mamelouks, a été obligée de nous abandonner l'Egypte. Il en faut donc revenir à ce que nous disions dans le commencement de ce chapitre, qu'il est bon, qu'il est nécessaire d'avoir de la cavalerie, mais qu'on ne doit fonder ses succès que sur l'excellence de l'infanterie. Nous dirons plus: c'est que la nation qui aura la meilleure infanterie finira, avec le temps, par maîtriser toutes les autres.

La qualité la plus essentielle pour un cavalier étant de bien manier son cheval, et la souplesse, la dextérité que cet art exige, ne pouvant guère s'acquérir passé un certain âge, il serait peut-être à désirer qu'on n'admit dans la cavalerie que des jeunes gens, et je crois qu'à cet égard la loi de la conscription devrait souffrir une exception.

CHAPITRE XLV.

De l'Artillerie.

IL fut un temps où l'artillerie était regardée comme la principale force de l'armée : ce temps est passé. Les canons ont perdu de leur importance, à mesure des progrès que la tactique a faits.

On traînait autrefois à la suite des armées une quantité de longues coulevrines, et des pièces du plus fort échantillon; la pesanteur de ces pièces, de leurs roues, de leurs affûts était extrême, et les rendait très-embarrassantes. Ce furent les Suédois qui imaginèrent les premiers de mêler dans leur ligne du canon léger. Cette innovation fut adoptée par le roi de Prusse dans la guerre de 1741; et son exemple fut assez promptement imité par les Autrichiens et par

les Français ; mais l'artillerie de parc resta encore long - temps dans le même état de pesant. La cour de France rappela d'Autriche M. de Gribeauval , et c'est à ses soins que nous devons , en très-grande partie , les changemens importans qui ont porté cette arme au degré de perfection où nous la voyons aujourd'hui. On réduisit le vent du boulet , ce qui produisit plus de justesse dans le tir , moins de fatigue pour les pièces , et une augmentation de portée ; mais l'amélioration la plus essentielle fut la diminution du poids des pièces et de leurs rouages ; une pièce de quatre sur son affût pesa huit cents livres de moins que l'ancienne ; en sorte que l'artillerie acquit assez de mobilité pour suivre toutes les évolutions d'un régiment d'infanterie. Ce fut vers le même temps qu'on établit l'uniformité de calibre dans les fusils de l'infanterie ; uniformité si nécessaire et qui , chose inconcevable , jusqu'alors n'avait point existé. Enfin , les Prussiens créèrent une artillerie à cheval , dont l'usage s'est d'autant plus facilement introduit parmi les Français , qu'elle est plus en analogie avec leur impétuosité naturelle. C'est presque aujourd'hui la seule artillerie dont on se serve en campagne avec quelque efficacité.

La dernière guerre est celle où l'on a fait

le moins d'usage de l'artillerie ; nous en avons employé fort peu dans nos armées, et les Autrichiens, qui nous suivaient de très-près dans toutes les innovations utiles, n'en ont pas employé beaucoup plus que nous (1). L'artillerie n'est véritablement redoutable que lorsqu'on est dans ces positions rares où l'on ne peut joindre l'ennemi. Le bruit du canon cause bien toujours de l'effroi aux recrues, mais les anciens soldats n'en font pas grand cas. Notre manière d'attaquer est maintenant de faire précéder nos colonnes par des nuées de troupes légères, qui, marchant éparpillées, neutralisent ses effets, et arrivent sur les batteries avant de leur laisser le temps de faire aucun mal (2). Un boulet peut, sans doute,

(1) Excepté à Marengo. J'ai vu des officiers qui, au retour de cette bataille, semblaient étonnés des effets de l'artillerie autrichienne. Mais si l'on réfléchit que pendant une bonne partie de la journée, deux divisions de l'armée française (celle du général Lannes et celle du général Victor) furent obligées de rester immobiles dans leurs positions, pour attendre l'arrivée des autres troupes, on verra que ceci rentre dans le cas de l'exception que nous avons indiquée.

(2) C'est cette impétuosité d'attaque qui fait que les batailles sont moins meurtrières qu'elles ne l'étaient autrefois ; nous en avons dit ailleurs les raisons. Mais si l'on tue moins de monde, on fait, en récompense, beaucoup de prisonniers.

emporter quelques hommes; mais cela n'arrive pas toujours : et qu'est-ce que quelques hommes sur une armée? L'arme vraiment meurtrière, c'est le mousquet; encore le cède-t-il à la baïonnette.

L'attaque et la défense des places, voilà le véritable domaine de l'artillerie. Je me trompe peut-être, mais j'imagine que le temps viendra où ce sera là son unique destination.

CHAPITRE XLVI.

Conséquence des deux chapitres précédens.

Nous l'avons déjà dit, un indice certain de la décadence de l'esprit militaire dans un peuple, est la grande importance qu'il attache à la cavalerie, aux machines de guerre, et généralement à tous les moyens étrangers à la valeur personnelle.

Les éléphans des Asiatiques ne purent rien contre la valeur macédonienne et romaine; et par une simple évolution, Sylla parvint à rendre nuls les effets des chariots armés de faux tranchantes, avec lesquels il fut assailli par Archelaüs (1).

(1) Lieutenant de Mithridate.

Le feu grégeois dont ils étaient seuls en possession , persuada aux empereurs d'Orient qu'ils étaient invincibles; ils laissèrent amollir leurs peuples , et une horde de Barbares , sortis des marais de la Scythie , renversa leur empire.

En un mot , on peut suppléer à tout à la guerre , excepté au courage , au bon ordre , au talent.

CHAPITRE XLVII.

Des Places fortes.

L'UTILITÉ des places de guerre est incontestable; elles arrêtent les progrès d'une armée , ou du moins l'obligent à diviser ses forces ; et il est certain qu'on ne peut se croire solidement établi dans un pays , tant qu'on n'est pas maître de ses forteresses. Cependant , les meilleures forteresses n'empêchent point une invasion ; et si l'on considère que les trois places qui ont joué le principal rôle dans la dernière guerre , à savoir : Mantoue , Mayence , Ereimbrestein , ont été jugées mauvaises après l'inspection , on ne sait trop que penser des ressources de l'art des fortifications.

Mayence fit , sans doute , une belle défense contre les Prussiens ; mais c'est une question

de savoir si les vingt-cinq ou trente mille hommes qui étaient renfermés dans ses murs ne nous eussent pas été plus utiles en rase campagne.

Si Mantoue a résisté pendant dix mois, c'est qu'après la bataille de Castiglione on fut obligé de convertir le siège en blocus, et une circonstance fort singulière de ce blocus, c'est que les troupes chargées de le former, furent toujours en moindre nombre que celles de la garnison; ainsi, du moins en ce sens, cette place gênait davantage l'armée autrichienne que l'armée française.

Je suis, quant à moi, très-persuadé que la situation d'une place en fait le principal mérite, mais que cet avantage, et tous ceux que l'art y peut ajouter, ne servent de rien lorsqu'elle est mal défendue⁽¹⁾; or, on ne les défend bien qu'avec une armée aguerrie et de bons officiers. C'est là le cercle inévitable où tout vient aboutir.

Nous avons pénétré, nous nous sommes maintenus en Italie, malgré ses places fortes, et malgré elles nous en avons été repoussés; il en a été

(1) N'a-t-on pas vu la méchante bicoque de Kell faire une défense plus longue et infiniment plus brillante que la plupart des places du premier rang?

à peu près de même du côté du Rhin. Il est donc hors de doute, et l'événement de presque toutes les guerres en fait foi, que les places de guerre peuvent quelquefois retarder, mais jamais empêcher la conquête contre un ennemi qui aura une supériorité marquée dans la guerre de campagne (1). On a reproché à Frédéric-Guillaume de s'être imprudemment enfoncé dans la France avant de s'être assuré des places; et moi, je pense que si les Autrichiens, qui avaient des vues moins franches que lui, l'eussent imité, au lieu de s'amuser à conquérir la Flandre, la guerre eût pu prendre une autre face. Il faut une grande habileté pour bien conduire une entreprise de cette nature, et il est douteux que le prince dont il s'agit ici en fût doué. Il y a d'ailleurs peu d'exemples qu'une grande invasion, exécutée par des armées combinées, ait jamais pleinement réussi; car c'est là surtout qu'il faudrait cette unité d'action et de volonté qui fait concourir au même but toutes les parties d'une armée, et qui non-seulement contribue à donner aux succès toute l'extension dont ils sont susceptibles, mais encore ne laisse jamais sans ressources dans les adversités. On

(1) La seule bataille de Marengo n'a-t-elle pas valu douze sièges?

aurait donc mauvaise grace à m'opposer cet exemple : lorsque je raisonne sur une hypothèse donnée, il ne faut pas me faire raisonner sur une autre.

Lloyd et les meilleurs auteurs militaires ont tous jugé que la réussite d'une invasion contre la France était impossible. Mais ils ont en même temps reconnu que la France avait cet avantage à sa position entre les mers et les montagnes, à la contiguité de son territoire, au nombre et à la valeur de ses habitans, bien plus qu'à ses places de guerre. Coehorn en avait hérissé la Hollande : cela ne l'a pas sauvée.

De tout ceci, il ne faut pas conclure qu'il faille démolir nos citadelles, démanteler nos villes, et renoncer à tous les avantages d'une science utile à beaucoup d'égards. Non, notre seul dessein a été d'opposer un correctif à cette disposition universelle qu'ont les hommes de fonder leur sûreté, uniquement sur cette base fragile ; bien loin d'ailleurs de desirer qu'on néglige l'étude du génie, nous voudrions qu'on en fit le domaine commun de tous les militaires destinés au commandement. On ne peut, en effet, s'empêcher de regretter qu'on ait divisé parmi nous l'art militaire en diverses branches presque étrangères l'une à l'autre. Il n'en était pas ainsi chez les anciens ; César dirigeait lui-

même les sièges et la construction des machines de guerre; et quand celles existantes ne suffisaient pas, il en imaginait de nouvelles (1); il fut tout à la fois le Turenne et le Vauban de son armée. Pourquoi nous serait-il interdit d'en faire autant? Un grand exemple est sous nos yeux; un général sorti de l'école de l'artillerie a montré, pour la guerre de campagne, les talens les plus extraordinaires. Il n'y a pas vingt ans qu'on ne l'eût pas cru possible. Cet exemple sera-t-il perdu?

CHAPITRE XLVIII.

De la marine dans ses rapports avec la guerre continentale.

LE délabrement de notre marine a-t-il été favorable ou nuisible à l'issue de la dernière guerre? Sans prétendre prononcer sur une question de cette importance, nous propose-

(1) On peut voir, dans ses Commentaires, avec quelle complaisance il s'étend sur tout ce qu'il a fait en ce genre. C'est qu'il savait bien qu'on ne pouvait pas lui contester la réputation de grand général; il ambitionnait celle d'ingénieur habile; et c'est peut-être par la même raison que Frédéric était jaloux de Voltaire, et ne l'était pas de Laudon.

rons quelques doutes , avec la confiance qu'à travers les erreurs où nous pourrions tomber, le lecteur attentif appercevra les sentimens d'un citoyen idolâtre de la gloire de sa patrie.

Ce n'est guère que depuis la découverte de l'Amérique et du passage dans l'Inde par le cap de Bonne-Espérance, que la marine a acquis en Europe le degré d'importance que nous lui voyons. En ouvrant l'univers, la boussole offrit à l'ambition un nouveau théâtre, sur lequel toutes les nations voulurent dominer. Les Portugais, les Espagnols, les Hollandais, furent les premiers qui y figurèrent avec éclat, et qui se disputèrent tour-à-tour l'empire de ces mers qui conduisent à la source des richesses. Mais ces peuples, aussi bien que les Français sous Louis XIV, voulurent en même temps remuer le continent, et entretenir de nombreuses forces de terre : ils ont succombé sous ce double fardeau. Jusqu'à présent, l'Angleterre a eu la sagesse de concentrer ses forces sur un seul élément : elle y domine.

Les premiers jours de la révolution virent s'évanouir le peu de marine qui nous restait; ne pouvant espérer de la relever, tous nos efforts se tournèrent vers la guerre du continent : nos succès y ont été prodigieux. Nous avons triomphé de toute l'Europe ensemble.

L'Angleterre a eu beau promener fastueusement ses escadres sur les deux mers, il a bien fallu qu'elle consentît à la paix aussitôt que l'Empereur a cessé d'être en état de continuer la guerre.

Supposons que notre marine eût été en assez bon état pour nous inspirer l'ambition de lutter contre les puissances maritimes, dans le temps, même où nous avions tant d'autres ennemis sur les bras, à coup sûr nous nous serions épuisés en fort peu de temps, et nous eussions été infailliblement vaincus sur l'un et l'autre élément. Si l'on veut, d'ailleurs, supputer les préparatifs immenses, la double consommation d'hommes, d'approvisionnement, de moyens de toute espèce, et les dépenses énormes qu'eût entraînées l'entretien des armées navales, on conviendra, je m'assure, qu'il ne nous était pas permis d'y suffire.

Si donc il était vrai que la France ne pût élever sa marine au niveau de celle des Anglais, sans s'exposer à être bientôt placée au-dessous d'eux et de ses autres voisins, et que par conséquent il fût impossible d'éviter que son commerce ne soit opprimé en cas de guerre avec la Grande-Bretagne, ne doit-elle pas s'épargner les frais d'une diversion dont les mauvais effets ne sauraient être contestés, et qui

même par ses succès aurait tôt ou tard des résultats funestes ? Elle ne pourra pas, à la vérité, frapper sa rivale dans ses colonies d'Asie et d'Amérique, mais elle sera toujours maîtresse de lui fermer l'entrée de ses colonies d'Europe (1); et ces blessures, quoi qu'on en dise, ne lui seront ni moins sensibles, ni moins fatales. Eh quoi ! dira-t-on peut-être, voulez-vous donc céder aux Anglais l'empire absolu de la mer ! Non, sans doute ; je prétends seulement que le seul moyen que nous ayons de balancer leur influence, est de conserver notre supériorité sur le continent : la force des choses fera le reste. Laissez agir la main du temps et le fol orgueil de ces insulaires : lorsque, pendant la négociation du traité qui suivit la première guerre punique, Hannon déclarait impérieusement aux Romains qu'il ne souffrirait seulement pas qu'ils se lavassent les mains dans les mers de Sicile, Hannon prononçait l'arrêt de sa patrie.

Osons le dire, pour la consolation des peuples qui en sont privés, si la puissance na-

(1) Toute l'Europe n'est-elle pas en effet tributaire de l'Angleterre ? Son empire est d'autant plus solidement établi, qu'il repose sur l'incurie et la paresse des gouvernemens du continent, qui, lorsqu'ils n'ont plus d'objets d'échange à lui offrir contre son or, trafiquent avec elle du sang des peuples.

vale jette un éclat subit, il est communément peu durable; Tyr succomba sous la phalange macédonienne, les légions romaines abattirent Carthage, Athènes fut subjuguée par les Lacédémoniens. Venise, Gènes, Pise ont joué un rôle imposant pendant quelques instans, pour rentrer ensuite dans une obscurité dont elles ne sortiront plus. Le Portugal, la Hollande n'offrent, pour ainsi dire, que l'ombre de ce qu'elles furent. L'Espagne, qui sous Charles-Quint menaçait la liberté de l'Europe, n'a jamais pu parvenir à réparer les brèches que firent à sa puissance les prétentions de Philippe II au sceptre maritime; et la même folie, embrassée avidement par Louis XIV, est peut-être la cause la plus réelle de l'abaissement de la France sous les deux derniers régnes.

C'est donc dans les débris des siècles, que l'Angleterre peut lire ses destinées; comme toutes les nations qui l'ont précédée dans la fragile domination des mers, elle a abusé de ses prospérités; comme elles toutes, elle en sera punie.

CHAPITRE XLIX.

De l'influence de quelques causes morales.

L'AMOUR de la patrie et de la liberté créa l'art de la guerre parmi les Grecs, et chacun fait les grandes choses qu'ils exécutèrent. Les Arabes, en Asie, et les farouches sectateurs d'Odin, au nord de l'Europe, devinrent conquérans par fanatisme. Les Romains, plus superstitieux que fanatiques, le furent eux-mêmes autant par principe de religion que par système. Les aigles des légions, que Tacite appelle *bellorum deos*, étaient l'objet le plus sacré du culte des soldats; ce n'était seulement pas une infamie, c'était encore un sacrilège que de les abandonner. Les aruspices marchaient toujours à la suite des armées, et les généraux n'avaient garde de rien entreprendre sans s'assurer du suffrage des Dieux; plusieurs furent même assez hardis pour feindre d'en être inspirés (1). Si nous ouvrons Tite-Live, nous y verrons des exemples sans nombre de la puissance de ce

(1) Sylla persuada à son armée qu'il avait des entretiens secrets avec un oracle d'Apollon. Sertorius feignait d'être inspiré par une biche, etc.

ressort sur l'ame des Romains. Les patriciens en sentaient si fort l'importance, qu'ils ne négligèrent aucun moyen pour le conserver entre leurs mains; ils permirent au peuple de partager avec eux la souveraine puissance; mais ils ne souffrirent jamais qu'il portât les mains à l'encensoir, et cette seule prérogative maintint long-temps l'équilibre, et mit un frein à l'autorité des tribuns.

On sait avec quelle habileté une puissance moderne (1) se sert de l'exaltation religieuse de ses sujets. Quant aux Français, le patriotisme et l'honneur les rendent capables de toutes les vertus. C'est aux hommes qui gouvernent qu'il importe de s'emparer de ces nobles ressorts, et de savoir exalter ou modérer, selon leurs vues, les passions qui en dérivent. Ainsi, le navigateur expérimenté force de voiles quand il est surpris par le calme, et il les replie lorsque la violence des vents pourrait l'écartier de sa route.

Alexandre se fit donner le titre de fils de Jupiter Ammon, et il chercha à persuader aux peuples qu'il n'était que l'exécuteur des décrets du ciel. Ceux qui ont regardé ce trait de sa vie comme une saillie d'extravagance et d'orgueil,

(1) La Russie.

ont jugé Alexandre sur les idées de leur temps , et non sur les idées du sien ; ils ne l'ont pas compris. Ce n'est point aux Grecs qu'il prétendait en imposer ; car les Grecs étaient parvenus alors au siècle de l'irréligion ; il voulut soumettre, par l'opinion, des peuples à qui la nature semble avoir fait un besoin de croire et d'adorer ; il voulut se montrer un dieu dans des climats où l'imagination a toujours maîtrisé les esprits , où la raison, dépouillée de merveilleux, n'a jamais exercé aucun empire , et qui furent le berceau de toutes les superstitions. Il fallait bien que l'expérience eût prouvé la sagesse de ce dessein d'Alexandre, puisque ses successeurs crurent devoir l'imiter ; ils furent tous déifiés après lui. De simples proconsuls romains obtinrent depuis , dans ces contrées , les mêmes honneurs ; et c'est de-là que l'usage de la déification des empereurs s'introduisit à Rome. Plusieurs siècles après, Mahomet osa s'y déclarer l'interprète de la divinité , et les nations qui eussent résisté à ses armes furent subjuguées par la persuasion.

Alexandre n'était ni un inspiré , ni un fanatique. En veut-on la preuve ? Il faut l'écouter lui-même , prenant la peine de répondre , en présence du conseil de la nation , aux discours outrageans d'Hermolaüs : « N'admirez-vous point Hermolaüs , disait-il , il aurait voulu

« que je m'opposasse à Jupiter , lorsqu'il m'a
« appelé son fils ! Suis-je maître de la parole
« des Dieux ? m'est-il donné de forcer le sens
« de leurs oracles ? si j'ai reçu le nom dont
« ils m'ont honoré , n'est-ce pas afin de donner
« du poids à vos armes ? Plût aux Dieux immor-
« tels que les Indiens en fussent convaincus ;
« bientôt vous les verriez soumis , venir vous
« reconnaître pour leurs maîtres. »

C H A P I T R E L.

Des Conquêtes.

« L me reproche , continuait Alexandre , il
« me reproche que je donne des honneurs et
« des emplois aux Perses que j'ai vaincus.
« Etrange effet des préjugés ! Que fais-je en
« cela , que me conformer à ce que dictent la
« politique et la modération ? ne vaut-il pas
« mieux faire aimer mon empire que de le ren-
« dre odieux ?..... Ce n'est pas pour détruire
« les nations , et faire un désert de cette moitié
« de l'univers , que je suis venu dans l'Asie ,
« je veux mériter l'affection des peuples et
« faire bénir mes victoires. L'amour des Perses,
« ô Macédoniens , est le plus ferme appui de
« votre autorité ! Pensez-vous que , si je les
« rendais malheureux , ils viendraient se mé-

» ler dans vos rangs comme ils le font , et
 » qu'ils consentiraient à verser leur sang pour
 » épargner le vôtre?... On voudrait que j'eusse
 » apporté la simplicité d'un roi grec sur le
 » trône des Perses , et on ne veut pas voir que
 » ce serait ravaler ma puissance et la faire mé-
 » priser (1). On ne change point en un jour
 » les coutumes d'un si grand empire : adop-
 » tons celles qui sont dignes d'être imitées ;
 » introduisons sans violence nos propres usa-
 » ges, mais sur-tout adoucissons leur servitude
 » par la douceur de nos loix. etc. » (2)

Voilà qui montre la sagesse et la profondeur des vues de ce grand homme ; car ce n'est véritablement qu'ainsi que l'on affermit sa puissance , et qu'il faut régir un peuple conquis.

(1) Les Parthes ne purent supporter ce roi qui, ayant été élevé à Rome, se rendit affable et accessible à tout le monde. *Esprit des Loix*, liv. 19, chap. 2.

(2) Il était peut-être aussi difficile à Alexandre de faire adopter aux Grecs les coutumes des Perses, qu'il l'eût été à Cortez de faire aimer aux Espagnols celles des Mexicains. Le mépris pour les vaincus était égal des deux côtés. Les premiers n'étaient-ils pas d'ailleurs ce même peuple qui avait condamné un malheureux au supplice, pour avoir traduit en langue grecque les paroles d'un *barbare* ! La haine qu'ils avaient pour les Perses, ils l'eurent pour leur bienfaiteur, sans quoi son histoire nous serait parvenue moins défigurée.

Dans ce peu de mots , Alexandre a tracé le code de tous les conquérans.

Si les Romains , qui furent les plus grands exacteurs de la terre , parvinrent à se maintenir par-tout , c'est qu'ils se montrèrent moins comme conquérans , que comme protecteurs ou alliés : il semblait qu'ils ne prissent les armes que pour venger les opprimés , ou punir l'injustice , en sorte que leur autorité , en paraissant moins inquiétante , était en effet plus étendue et plus solidement établie , que s'ils se fussent d'abord annoncés en maîtres.

Ils ne gardaient pas eux-mêmes les pays qu'ils avaient soumis , ce qui les aurait trop affaiblis ; ils en confiaient la garde à des rois ou à des gouverneurs de leur choix , auxquels leur alliance devenait si nécessaire qu'elle était une garantie certaine de leur fidélité.

Ils avaient d'ailleurs grand soin d'entretenir des semences de division dans ces états éloignés , pour s'en servir dans l'occasion ; et si quelqu'un de leurs alliés cherchait à secouer le joug , ils avaient des moyens assurés de lui susciter des guerres , et un successeur toujours tout prêt à lui donner.

La politique des Romains avait encore cet avantage , que , quoiqu'ils exigeassent de forts tributs des rois qui étaient sous leur dépen-

dance, ils profitaient seuls de la dépouille des peuples sans leur devenir odieux; car ils ne se montraient jamais eux-mêmes que lorsqu'il s'agissait de juger les rois.

C'est ainsi qu'ils assoupirent la défiance de tous les peuples; et non-seulement il ne se forma jamais contr'eux de ligue considérable, mais presque toujours les états qu'ils soumirent, les avaient aidés à subjuguier leurs voisins.

Mais ce système qui était bon pour la conquête, ne valut plus rien quand elle fut consommée. N'ayant plus d'opposition à redouter, ils divisèrent le monde en grandes fractions, qu'ils firent gouverner par des proconsuls: cette faute perdit la République. On a peine à comprendre comment un si sage peuple put s'aveugler au point de croire que des hommes qui allaient, dans ces provinces éloignées, distribuer les sceptres et les couronnes, qui pouvaient, sans obstacle, accumuler des trésors immenses, disposer des armées, et exercer tous les actes de la souveraineté, s'accoutumeraient à revenir à Rome, pour y être confondus dans la foule, et briguer les suffrages d'une multitude qu'ils méprisaient, et qu'ils étaient les maîtres d'asservir.

On a reproché aux Romains d'avoir trop prodigué le droit de cité; et moi, je pense qu'ils

en ont été trop avarés. Si tous les peuples conquis avaient été successivement appelés à en jouir (1), et qu'en même temps on eût adopté une division de territoire, à peu près semblable à celle qui existe actuellement en France, jamais il n'eût été en la puissance d'un particulier d'allumer des guerres civiles, et encore moins de donner des fers à sa patrie : tous les membres de ce corps gigantesque eussent contracté une adhérence qui eût fait de tous les peuples autant de Romains ; tandis que, quoiqu'unis sous un joug commun, ces peuples restèrent toujours des Gaulois, des Espagnols, des Syriens, des Pannoniens, des Illyriens, des Barbares ; et ils durent voir avec indifférence des révolutions, où ils pouvaient bien changer de maîtres, mais non changer de destins.

Les Romains ne manquèrent jamais d'en-

(1) Pour cela, il eût fallu nécessairement changer la constitution, et adopter le système représentatif. Les loix qui avaient servi à régir les trente-cinq tribus de Rome ne convenaient plus à un vaste empire. Venise traitait ses provinces de la Terre - Ferme à peu près comme Rome avait traité les nations conquises. Si Venise s'était autant agrandie que Rome, elle eût fini comme elle, en dépit de ses provéditeurs et de son inquisition d'état.

voyer des colonies nombreuses dans les provinces qu'ils avaient soumises. Ce moyen était bon , mais insuffisant : il est même à croire que ces colons formaient une classe privilégiée (1), objet des préférences de la métropole , et que leur indépendance et leurs immunités ne servaient qu'à rendre la condition des vaincus plus insupportable.

A Dieu ne plaise que le vœu , aussi insensé qu'inhumain , de voir la nation française devenir conquérante , puisse jamais se former dans mon cœur ; mais qu'il me soit permis de le dire , l'usage qu'elle a fait de ses victoires , la douceur avec laquelle elle a traité les habitans de ses nouvelles acquisitions , la générosité qu'elle a eue de les associer aux droits de ses propres citoyens , me semblent tenir à un système plus libéral , plus sage , plus conforme à la saine politique que celui des Romains.

(1) Ceci n'est point une supposition vaine. Un citoyen romain conservait par-tout le droit de n'être jugé que par le peuple , ce qui le mettait à l'abri du pouvoir arbitraire d'un proconsul ou d'un propréteur.

PREUVES ET ECLAIRCISSEMENS.

NOTE I. Non-seulement le corps commandé par le général Moncey ne prit point de part à la bataille, mais les divisions Chabran et Lapoïpe se trouvaient aussi détachées sur le Pô; la légion italique occupoit le Brescian, et l'Occo était observé par un détachement laissé à Yvrée. Par où l'on voit que Bonaparte n'employa à la bataille de Marengo qu'une partie de ses forces, tandis que le baron de Melas mit au hasard toutes les siennes.

Par la convention conclue le 26 prairial de l'an 8, c'est-à-dire, le lendemain de la bataille, il fut stipulé que l'armée française occuperait les pays compris entre la Chiesa, l'Oglio et le Pô, et que Tortone, Alexandrie, Milan, Turin, Pizzighitonne, Arona, Plaisance, Coni, Ceva, Savonne, Gênes et le fort Urbin lui seraient remis. Toute l'artillerie française, italienne et piémontaise fut restituée par les Autrichiens; et, comme ils avaient des magasins, et que les Français n'en avaient pas, les approvisionnemens furent partagés par moitié.

(2) *Rapport de Bonaparte sur les batailles de Lonado et de Castiglione.*

Du 19 Thermidor an 4.

« Les événemens militaires se sont succédés avec une telle rapidité depuis le 11, qu'il m'a été impossible de vous en rendre compte plutôt.

» Depuis plusieurs jours les vingt mille hommes de

renfort que l'armée autrichienne du Rhin avait envoyés à l'armée d'Italie, étaient arrivés; ce qui, joint aux nombreuses recrues et à un nombre très - considérable de bataillons venus de l'intérieur de l'Autriche, rendait cette armée extrêmement redoutable. L'opinion assez générale était répandue, que bientôt les Autrichiens seraient dans Milan. Le 11, à trois heures du matin, la division du général Massena est attaquée avec des forces très-nombreuses : elle est obligée de céder l'intéressant poste de la Corona. Au même instant, une division de quinze mille Autrichiens surprend la division du général Sauret à Salo, et s'empare de ce poste essentiel. Le général de brigade Guieux, avec six cents hommes de la 15^e demi-brigade d'infanterie légère, se renferme dans une maison de Salo, et là, brave tous les efforts de l'ennemi qui le cernait de tous côtés. Le général de brigade Rusca a été blessé.

» Tandis qu'une partie de cette division cernait le général Guieux à Salo, une autre partie descendit sur Brescia, surprit les Français qui s'y trouvaient, fit prisonniers quatre compagnies que j'y avais laissées, quatre-vingts hommes du 25^e régiment de chasseurs, deux généraux et quelques officiers supérieurs qui étaient restés malades.

» La division du général Sauret, qui aurait dû couvrir Brescia, fit sa retraite sur Desenzano. Dans cette circonstance difficile, percé par une armée nombreuse que ces avantages devaient nécessairement enhardir, je sentis qu'il fallait adopter un plan vaste. L'ennemi, en descendant du Tyrol par Brescia et l'Adige, me mettait au milieu. Si l'armée républicaine était trop faible pour faire face aux deux divisions de l'ennemi, elle

pouvait battre chacune d'elles séparément ; et, par ma position, je me trouvais entr'elles. Il m'était donc possible, en rétrogradant rapidement, d'envelopper la division ennemie descendue à Brescia, la prendre prisonnière ou la battre complètement, et de là, revenir sur le Mincio, attaquer Wurmser, et l'obliger à repasser dans le Tyrol : mais, pour exécuter ce projet, il fallait, dans vingt-quatre heures, lever le siège de Mantoue, qui était sur le point d'être prise, car il n'y avait pas moyen de retarder six heures ; il fallait, pour l'exécution de ce projet, repasser sur-le-champ le Mincio, et ne pas donner le temps aux deux divisions ennemies de m'envelopper. La fortune a souri à ce projet, et le combat de Desenzano, les deux combats de Salo, la bataille de Lonado, celle de Castiglione en sont les résultats.

» Le 12 au soir, toutes les divisions se mirent en marche sur Brescia ; cependant, la division autrichienne qui s'était emparée de Brescia était déjà arrivée à Lonado.

» Le 13, j'ordonnai au général Sauret de se rendre à Salo, pour délivrer le général Guieux, et au général Dallemagne d'attaquer et de reprendre Lonado, à quelque prix que ce fût. Sauret réussit complètement à délivrer le général Guieux, après avoir bien battu l'ennemi, lui avoir pris deux drapeaux, deux pièces de canon, et lui avoir fait deux cents prisonniers. Le général Guieux et les troupes sous ses ordres sont restés quarante-huit heures sans pain, toujours se battant contre les ennemis.

» Le général Dallemagne n'eut pas le temps d'attaquer les ennemis ; il fut attaqué lui-même. Un combat des plus opiniâtres, long-temps indécis, s'engagea : mais j'étais tranquille, la brave 32^e demi-brigade était

là. Effectivement, l'ennemi fut complètement battu ; il laissa six cents morts sur le champ de bataille, et six cents prisonniers.

» Le 14, à midi, Augereau entra dans Brescia ; nous y trouvâmes tous nos magasins, que l'ennemi n'avait pas eu le temps de prendre, et les malades qu'il n'avait pas eu le temps d'évacuer.

» Le 15, la division du général Augereau retourna à Monte-Chiaro. Massena prit position à Lonado et à Ponte-San-Marco. J'avais laissé à Castiglione le général Valette avec dix-huit cents hommes : il devait défendre cette position importante, et par-là tenir la division du général Wurmsér toujours loin de moi. Cependant, le 15 au soir, le général Valette abandonna ce village avec la moitié de ses troupes seulement, et vint à Monte-Chiaro porter l'alarme, en annonçant que le reste de sa troupe était prisonnière. Mais, quoi qu'abandonnés de leur général, ces braves gens trouvèrent des ressources dans leur courage, et opérèrent leur retraite sur Ponte-San-Marco. J'ai sur-le-champ, et devant sa troupe, suspendu de ses fonctions ce général, qui déjà avait montré très-peu de courage à l'attaque de la Corona.

» Le général Sauret avait abandonné Salò. J'ordonnai au brave général Guieux d'aller reprendre ce poste essentiel.

» Le 16, à la pointe du jour, nous nous trouvâmes en présence : le général Guieux, qui était à notre gauche, devait attaquer Salò ; le général Massena était au centre, et devait attaquer Lonado ; le général Augereau, qui était à la droite, devait attaquer par Castiglione. L'ennemi, au lieu d'être attaqué, attaqua l'avant-garde de Massena, qui était à Lonado. Déjà elle était enveloppée, et le général Pigeon prisonnier ; l'ennemi nous avait

enlevé trois pièces d'artillerie à cheval : je fis aussitôt former la 18^e demi-brigade et la 32^e en colonne serrée, par bataillon ; et pendant le temps qu'au pas de charge nous cherchions à percer l'ennemi, celui-ci s'étendait davantage pour nous envelopper. Sa manœuvre me parut un sûr garant de la victoire. Massena envoya seulement quelques tirailleurs sur les ailes des ennemis pour retarder leur marche. La première colonne arrivée à Lonado força les ennemis. Le 15^e régiment de dragons chargea les houlans, et reprit nos pièces. Dans un instant, l'ennemi se trouva éparpillé et disséminé : il voulait opérer sa retraite sur le Mincio. J'ordonnai à mon aide-de-camp chef de brigade Junot de se mettre à la tête de ma compagnie des guides, de poursuivre l'ennemi, de le gagner de vitesse à Desenzano, et de l'obliger par-là de se retirer sur Salo. Arrivé à Desenzano, il rencontra le colonel Bender, avec une partie de son régiment de houlans, qu'il chargea. Mais Junot, ne voulant pas s'amuser à charger la queue, fit un détour par la droite, prit en front le régiment, blessa le colonel, qu'il voulait prendre prisonnier, lorsqu'il fut lui-même entouré ; et après en avoir tué six de sa propre main, il fut culbuté, renversé dans un fossé et blessé de six coups de sabre, dont on ne fait espérer qu'aucun ne sera mortel. L'ennemi opérait sa retraite sur Salo. Salo se trouvant à nous, cette division, errante dans les montagnes, a été presque toute prisonnière. Pendant ce temps-là, Augereau marchait sur Castiglione, s'emparait de ce village ; toute la journée, il livra et soutint des combats opiniâtres contre des forces doubles des siennes. Artillerie, infanterie, cavalerie, tout a parfaitement fait son devoir ; et l'ennemi, dans cette journée mémorable, a été complètement

battu de tous les côtés. Il a perdu, dans cette journée, vingt pièces de canon, deux à trois mille hommes tués ou blessés, et quatre mille prisonniers, parmi lesquels trois généraux. Nous avons perdu le général Beyraud. Cette perte, très-sensible à l'armée, l'a été plus particulièrement pour moi : je faisais le plus grand cas des qualités guerrières et morales de ce brave homme. Le chef de la 4^e demi-brigade d'infanterie, Pourailly, le chef de brigade du 1^{er} régiment d'hussards, Bougon, le chef de brigade du 22^e régiment de chasseurs, Marmet, ont également été tués. La 4^e demi-brigade, à la tête de laquelle a chargé l'adjutant-général Verdier, s'est comblée de gloire.

» Le général Dammartin, commandant l'artillerie légère, a montré autant de courage que de talent.

» Le 17, j'avais ordonné au général Despinoy de pénétrer dans le Tyrol par le chemin de Chiusa : il devait avant culbuter cinq à six mille ennemis qui se trouvaient à Gavardo. L'adjutant-général Herbin eut de grands succès, culbuta deux bataillons ennemis qui se trouvaient sur son passage, arriva jusqu'à Saint-Ozeto. Le général Dallemagne, à la tête d'un bataillon de la 11^e demi-brigade, marcha sur Gavardo, culbuta les ennemis, en fit un grand nombre prisonniers ; mais, n'ayant pas été soutenu par le reste de la division, il fut entouré, et ne put opérer sa retraite, qu'en se faisant jour au travers des ennemis.

» J'envoyai le général Saint-Hilaire à Salo, pour se concerter avec le général Guieux, et attaquer la colonne ennemie qui était à Gavardo, pour avoir le chemin du Tyrol libre. Après une fusillade assez vive, nous défilmes les ennemis, et nous leur fîmes dix-huit cents prisonniers.

» Pendant toute la journée du 17, Wurmser s'occupa à rassembler les débris de son armée, à faire arriver sa réserve, à tirer de Mantoue tout ce qui était disponible, à les ranger en bataille dans la plaine, entre le village de Scanello, où il appuya sa droite, et la Chiesa où il appuya sa gauche. Le sort de l'Italie n'était pas encore décidé. Il réunit un corps de 25,000 hommes, une cavalerie nombreuse, et sentit pouvoir encore balancer le destin. De mon côté, je donnai des ordres pour réunir toutes les colonnes de l'armée. Je me rendis moi-même à Lonado pour voir les troupes que je pouvais en tirer; mais quelle fut ma surprise, en entrant dans cette place, d'y recevoir un parlementaire, qui sommait le commandant à Lonado de se rendre, parce que, disait-il, il était cerné de tous côtés! Effectivement les différentes vedettes de cavalerie m'annonçaient que différentes colonnes touchaient nos grands-gardes, et que déjà la route de Brescia à Lonado était interceptée au Pont-San-Marco. Je sentis alors que ce ne pouvait être que les débris de la division coupée qui, après avoir erré sans s'être réunis, cherchaient à se faire passage. La circonstance était assez embarrassante: je n'avais à Lonado qu'à peu près douze cents hommes. Je fis venir le parlementaire, je lui fis débander les yeux: je lui dis que, si son général avait la présomption de prendre le général en chef de l'armée d'Italie, il n'avait qu'à avancer; qu'il devait savoir que j'étais à Lonado, puisque tout le monde savait que l'armée républicaine y était; que tous les officiers généraux et officiers supérieurs de la division seraient responsables de l'insulte personnelle qu'il m'avait faite: je lui déclarai que si sous huit minutes sa division n'avait pas posé les armes, je ne ferais grâce à aucun. Le parlementaire parut fort étonné de me trouver là, et, un instant après, toute

cette colonne posa les armes. Elle était forte de quatre mille hommes, deux pièces de canon, et cinquante hommes de cavalerie : elle venait de Gavardo, et cherchait une issue pour se sauver ; n'ayant pas pu se faire jour le matin par Salo, elle cherchait à le faire par Lonado.

» Le 18, à la pointe du jour, nous nous trouvâmes en présence : cependant, il était six heures du matin, et rien ne bougeait encore. Je fis faire un mouvement rétrograde à toute l'armée pour attirer l'ennemi à nous, dans le temps que la division du général Serrurier, que j'attendais à chaque instant, venait de Marcaria, et dès lors tournait toute la gauche de Wurmser. Ce mouvement eut en partie l'effet qu'on en attendait. Wurmser se prolongeait sur sa droite pour observer nos derrières. Dès l'instant que nous aperçûmes la division du général Serrurier, commandée par le général Fiorella, qui attaquait la gauche, j'ordonnai à l'adjutant-général Verdier d'attaquer une redoute qu'avaient faite les ennemis dans le milieu de la plaine pour couvrir leur gauche. Je chargeai mon aide-de-camp chef de bataillon, Marmont, de diriger vingt pièces d'artillerie légère, et d'obliger, par ce seul feu, l'ennemi à nous abandonner ce poste intéressant. Après une vive canonnade, la gauche de l'ennemi se mit en pleine retraite.

» Augereau attaqua le centre de l'ennemi, appuyé à la tour de Scanello : Massena attaqua la droite. L'adjutant-général Leclerc, à la tête de la 5^e demi-brigade, marcha au secours de la 4^e demi-brigade.

» Toute la cavalerie aux ordres du général Beaumont marcha sur la droite, pour soutenir l'artillerie légère et l'infanterie. Nous fûmes par-tout victorieux, par tout

nous obtinmes les succès les plus complets. Nous avons pris à l'ennemi dix-huit pièces de canon, cent vingt caissons de munitions. Sa perte va à deux mille hommes, tant tués que prisonniers. Nos troupes, harassées de fatigue, n'ont pu le poursuivre que l'espace de trois lieues. L'adjutant-général Frontin a été tué : ce brave homme est mort comme il a vécu, en face de l'ennemi.

» Voilà donc en cinq jours une autre campagne finie. Wurmser a perdu, dans ces cinq jours, soixante-dix pièces de canon de campagne, tous ses caissons d'infanterie, douze à quinze mille prisonniers, six mille hommes tués ou blessés, et presque tous des troupes venant de l'armée du Rhin. Indépendamment de cela, une grande partie est encore éparpillée, et nous les ramassons en poursuivant l'ennemi, etc. «

Wurmser voulut tenter de défendre le passage du Mincio, derrière lequel il avait rallié son armée, mais il en fut déposé, et il se retira dans les montagnes. « Nous voilà donc retournés dans nos anciennes positions, écrivait Bonaparte, après avoir rendu compte du combat de Peschiera ; l'ennemi fuit au loin dans le Tyrol. Les secours que vous m'avez annoncés venant de l'armée des Côtes de l'Océan, commencent à arriver, et tout est ici dans la situation la plus satisfaisante.

» L'armée autrichienne, qui depuis six semaines menaçoit d'invasion l'Italie, a disparu comme un songe, et l'Italie, qu'elle menaçait, est aujourd'hui tranquille. »

(3) *Lettre de Bonaparte au Directoire
exécutif.*

Du 20 Fructidor an 4.

« LA division du général Massena a passé l'Adige, le 16, au pont de Golo, suivant le grand chemin du Tyrol, elle est arrivée à Alla le 17. Le même jour, à deux heures après midi, notre cavalerie a sabré les avant-postes ennemis, et leur a pris six chevaux.

» La division du général Augereau est partie de Vérone dans le temps, et s'est portée sur les hauteurs qui séparent les états de Venise du Tyrol.

» La division du général Vaubois est partie dans le même temps de Storo, à la gauche du lac de Garda; son avant-garde est arrivée à Torbole, où elle a été jointe par la brigade du général Guieux, qui s'était embarquée à Salo, sur le lac de Garda; cette avant-garde, commandée par le général de brigade Saint-Hilaire, a culbuté l'ennemi, qu'elle a rencontré au pont de la Sarca, et lui a fait cinquante prisonniers.

» Le 18, le jour commençant à poindre, nous nous trouvâmes en présence: une division de l'ennemi gardait les défilés inexpugnables de Marco; une autre division, au-delà de l'Adige était chargée de défendre le camp retranché de Mozi. Le général

Pigeon , avec une partie de l'infanterie légère , gagne les hauteurs de la gauche de Marco : l'adjudant - général Sornet , à la tête de la 18^e demi-brigade d'infanterie de bataille , en colonne serrée par bataillon , perce le grand chemin. La résistance de l'ennemi est long-temps opiniâtre : au même instant le général Vaubois attaque le camp retranché de Mozi ; après deux heures de combat très-vif , l'ennemi plie par-tout. Le citoyen Lemarrois , mon aide-de-camp capitaine , porte l'ordre au général Dubois de faire avancer le 1^{er} régiment de hussards , et de poursuivre vivement l'ennemi. Ce brave général se met lui-même à la tête , et décide de l'affaire ; mais il reçoit trois balles qui le blessent mortellement : un de ses aides-de-camp venait d'être tué à ses côtés. Je trouve , un instant après , ce général expirant : *je meurs pour la République* , dit-il , *faites que j'aie le temps de savoir si la victoire est complète* (il est mort).

» L'ennemi se retire à Roveredo ; j'ordonne au général de brigade Rampon de passer avec la 52^e entre cette ville et l'Adige. Le général Victor , pendant ce temps , entre au pas de charge par la grande rue ; l'ennemi se replie encore , en laissant une grande quantité de morts et de prisonniers. Pendant ce temps , le général Vaubois force le camp retranché de Mozi , et poursuit l'ennemi sur l'autre rive de l'Adige. Il était une heure après midi : l'ennemi , battu par-tout , profitait des difficultés du pays , nous tenait tête à tous les défilés , et exécutait sa retraite sur Trente ; nous n'avions encore pris que trois pièces de canon , et fait mille prisonniers.

» Le général Massena fait rallier toutes les demi-brigades , donne un moment de repos à sa division : pendant ce temps nous allons , avec deux escadrons de

cavalerie, reconnoître les mouvemens de retraite de l'ennemi : il s'était rallié en avant de Calliano pour couvrir Trente, et donner le temps à son quartier général d'évacuer cette ville. S'il a été battu pendant toute la journée, il a, devant Calliano, une position inexpugnable. L'Adige touche presque à des montagnes à pic, et forme une gorge qui n'a pas quarante toises de largeur, fermée par un village, un château élevé, une bonne muraille qui joint l'Adige à la montagne, et où il a placé toute son artillerie. Il faut de nouvelles dispositions : le général Dammartin fait avancer huit pièces d'artillerie légère pour commencer la canonnade ; il trouve une bonne position, d'où il prend la gorge en écharpe. Le général Pigeon passe avec l'infanterie légère sur la droite : trois cents tirailleurs se jettent sur les bords de l'Adige pour commencer la fusillade, et trois demi-brigades, en colonne serrée et par bataillon, l'arme au bras, passent le défilé. L'ennemi, ébranlé par le feu vif de l'artillerie, par la hardiesse des tirailleurs, ne résiste pas à la masse de nos colonnes ; il abandonne l'entrée de la gorge. La terreur se communique dans toute sa ligne : notre cavalerie le poursuivit. Le citoyen Lemarrois, mon aide-de-camp capitaine, à la tête de cinquante hussards, veut gagner la tête, et arrêter toute la colonne ennemie ; il la traverse, et est lui-même enveloppé, jeté par terre, et blessé de plusieurs coups : une partie de l'armée ennemie lui a marché sur le corps ; il a plusieurs blessures dont aucune n'est mortelle. Le chef de brigade du 1^{er} régiment de hussards est tué. Le citoyen Bessière, capitaine de ma compagnie de guides, voit deux pièces de canon sur le point de s'échapper : il s'élance avec cinq ou six guides, et, malgré les efforts des ennemis, arrête les pièces.

» Six ou sept mille prisonniers, vingt-cinq pièces de canon, cinquante caissons, sept drapeaux; tel est le fruit de la bataille de Roveredo, une des plus heureuses de la campagne. La perte de l'ennemi doit avoir été considérable.

» Le 19, à huit heures du matin, le général Massena est entré dans Trente.

» Le général Vaubois, avec sa division, marche aussitôt à la poursuite des ennemis; son arrière-garde s'étoit retranchée à Lavis, derrière la rivière de Lavis, et gardait le débouché du pont, qu'il fallait cependant passer. Le général Dallemagne, non sans beaucoup de peine, passe sous le feu de l'ennemi retranché dans le village, et à la tête de la 25^e demi-brigade. Le général Murat passe au gué à la tête d'un détachement du 10^e de chasseurs, portant un nombre égal de fantassins, pour poursuivre l'ennemi. L'adjutant-général Leclerc, avec trois chasseurs, et le citoyen Desaix, chef de brigade des Allobroges, accompagné de douze carabiniers ou grenadiers, étaient parvenus à tourner l'ennemi, et s'étaient embusqués à une demi-lieue en avant. La cavalerie autrichienne, se sauvant au galop, fut tout-à-coup arrêtée. L'adjutant-général Leclerc est légèrement blessé d'un coup de sabre. Les ennemis cherchent à s'ouvrir un passage; mais les douze carabiniers, secondés des trois chasseurs, croisent la baïonnette, et forment un rempart inexpugnable. La nuit était déjà obscure; cent hussards ennemis et trois à quatre cents hommes d'infanterie sont faits prisonniers; un étendard du régiment de Wurmsch, hussards, est pris.

» L'adjutant-général Chabran s'est parfaitement bien conduit à la bataille de Roveredo. Le capitaine Ma-

got, commandant les carabiniers de la 18^e demi-brigade d'infanterie légère, et le citoyen Ducos, adjoint, se sont également bien conduits.

» Je vous demande le brevet d'adjudant-général pour le citoyen Sornet, et de l'avancement pour les autres officiers.

» J'en demande pour le citoyen Marigny, capitaine depuis cinq ans, qui a marché en avant des grenadiers à l'attaque du camp retranché de Mozi. Ce brave officier s'est déjà distingué dans plusieurs affaires.

» Les divisions rivalisent de gloire. Les généraux, officiers et soldats, sont tous animés du desir de concourir à l'affermissement de la République, et d'assurer la gloire de ses armées.

» Vous devez vous attendre bientôt à une bataille plus sanglante et plus décisive.

» Le citoyen Chasseloup, commandant du génie, a eu son habit percé de balles: cet officier joint à l'intrépidité des connaissances réelles. Je suis aussi très-content du général Lespinasse, commandant l'artillerie: il est un des généraux d'artillerie que je connaisse qui aime le plus à se trouver à l'avant-garde.»

Autre lettre de Bonaparte.

« La division du général Augereau s'est rendue, le 20, à Borgo di Val di Sugana, Martello et Val Soiva; la division du général Massena s'est également rendue, par Trente, à Levico.

» Le 21 au matin, l'infanterie légère, faisant l'avant-garde du général Augereau, commandée par le général

Lanusse, rencontre l'ennemi qui s'est retranché dans le village de Primolano, la gauche appuyée à la Brenta, et la droite à des montagnes à pic : le général Angereau fait sur le champ ses dispositions : la brave 5^e demi-brigade d'infanterie légère attaque l'ennemi en tirailleurs ; la 4^e demi-brigade d'infanterie de bataille, en colonnes serrées et par bataillons, marche droit à l'ennemi, protégée par le feu de l'artillerie légère ; le village est emporté.

» Mais l'ennemi se rallie dans le petit fort de Covolo, qui barrait le chemin, et au milieu duquel il fallait passer : la 5^e demi-brigade d'infanterie légère gagne la gauche du fort, et établit une vive fusillade dans le temps où deux ou trois cents hommes passent la Brenta, gagnent les hauteurs de droite, et menacent de tomber sur les derrières de la colonne. Après une résistance assez vive, l'ennemi évacue ce poste : le 5^e régiment de dragons auquel j'ai fait restituer les fusils, soutenu par un détachement du 10^e régiment de chasseurs, se met à sa poursuite, atteint la tête de la colonne, qui, par ce moyen, se trouve toute prisonnière.

— Nous avons pris dix pièces de canon, quinze caissons, huit drapeaux, et fait quatre mille prisonniers : la nuit et les fatigues des marches forcées et des combats continuels que soutient notre troupe, m'ont décidé à passer la nuit à Cismone : demain au matin nous traverserons le reste des gorges de la Brenta.

» Les citoyens Stock, capitaine au deuxième bataillon de la 5^e demi-brigade d'infanterie légère ; Milbaud, chef de brigade du 5^e régiment de dragons ; Lauvin, adjudant-sous-lieutenant du même régiment ; Durac, capitaine d'artillerie, qui a eu son cheval tué sous lui ; Julien, aide-de-camp du général St.-Hilaire ; le frère du

général Augereau et son aide-de-camp se sont particulièrement distingués. L'ardeur du soldat est égale à celle des généraux et des officiers : il est cependant des traits de courage qui méritent d'être recueillis par l'historien, et que je vous ferai connaître.

Bataille de Bassano.

« Une marche rapide et inattendue, de vingt lieues en deux jours, a déconcerté entièrement l'ennemi, qui avait calculé que nous nous rendrions droit sur Inspruck, et avait, en conséquence, envoyé une colonne sur Vérone pour menacer cette place, et nous faire craindre pour nos derrières. Wurmser voulait nous couper, et il l'était lui-même. Je vous ai rendu compte de notre marche et des événemens qui l'ont accompagnée jusqu'au 21 au soir, où nous avons couché au village de Cismone, près du débouché des gorges de la Brenta ; il ne me reste plus qu'à vous rendre compte de la bataille de Bassano.

» Le 22, à deux heures du matin, nous nous mîmes en marche ; arrivés au débouché des gorges, près le village de Solagna, nous rencontrâmes l'ennemi. Le général Augereau se porta avec sa division sur la gauche, et envoya à sa droite la 4^e demi-brigade : j'y fis passer également toute la division du général Massena. Il était à peine sept heures du matin, et le combat avait commencé. Forts de leur bonne position, et encouragés par la présence de leurs généraux, les ennemis tinrent quelque temps ; mais, grâce à l'impétuosité de nos soldats, à la bravoure de la 5^e demi-brigade légère et de la 4^e demi-brigade de ligne, l'ennemi fut par-tout mis en déroute. Le général Murat envoya des détachemens de cavalerie à la poursuite de l'ennemi. Nous marchâmes aus-

sitôt sur Bassano : Wurmser et son quartier-général y étaient encore. Le général Augereau y entra par la gauche au pas de charge, dans le temps que le général Massena y entra par la droite, à la tête de la 4^e demi-brigade, dont une partie à la course, une partie en colonnes serrées, fonce sur les pièces qui défendent le pont de la Brenta, enlève ces pièces, passe le pont, et pénètre dans la ville malgré les efforts des bataillons de grenadiers, élite de l'armée autrichienne, chargés de protéger la retraite du quartier-général.

» Nous avons, dans cette journée, fait cinq mille prisonniers, pris trente-cinq pièces de canon toutes attelées avec leurs caissons, deux équipages de pont de trente-deux bateaux tout attelés, plus de deux cents fourgons également tout attelés. Nous avons pris cinq drapeaux; le chef de brigade Lannes en a pris deux de sa main. Le général Wurmser et le trésor de l'armée n'ont été manqués que d'un instant.

» Le général Verdier, le général Saint-Hilaire, le chef de bataillon de la 4^e demi-brigade, Frère, qui a été blessé; les citoyens Gros et Cassant, capitaines des grenadiers de la même demi-brigade; le citoyen Stock, capitaine de la 5^e légère; le citoyen Pélard, carabinier de la 5^e demi-brigade légère (ce brave homme traversa trois pelotons ennemis, et arrêta l'officier-général qui les commandait, il a lui seul tué treize hommes), se sont couverts de gloire.

» Nous sommes en ce moment à la poursuite d'une division de huit mille hommes, que Wurmser avait fait marcher sur Vicence, et qui est le seul reste de cette armée formidable qui menaçait, il y a un mois, de nous enlever l'Italie. En six jours nous avons livré deux batailles et quatre combats; nous avons pris à l'ennemi

vingt-un drapeaux ; nous lui avons fait seize mille prisonniers , parmi lesquels plusieurs généraux ; le reste a été tué , blessé ou éparpillé. Nous avons , dans les six jours , toujours nous battant dans des gorges inexpugnables , fait plus de quarante-cinq lieues , pris soixante-dix pièces de canon , leurs attelages , une grande partie du grand parc de l'armée , et des magasins considérables répandus sur toute la ligne que nous avons parcourue.

» Je vous prie d'accorder le grade de général de brigade au chef de brigade Lannes : il est le premier qui ait mis en déroute les ennemis à Dego , qui ait passé le Pô , le pont de Lodi , et qui soit entré dans Bassano ; à l'adjudant-général Chabran qui s'est particulièrement distingué à la bataille de Roveredo , comme il l'avait précédemment fait à la bataille de Lonado et à la bataille de Rivoli. Je vous demande de nommer à la place de chef de brigade de la 4^e demi-brigade , le chef de bataillon Frère , et de l'avancement pour les officiers qui se sont distingués dans les affaires différentes dont je vous ai rendu compte. etc. »

Après la bataille de Bassano , les deux divisions , de Massena et d'Augereau , se mirent à la poursuite de l'ennemi , la première par le chemin de Vicence , la seconde par celui de Padoue. Wurmser , qui avait marché sur Vicence à la rencontre d'un corps de son armée qu'il avait envoyé contre Vérone où il avait été repoussé , changea tout-à-coup de direction , et fila toute la nuit le long de l'Adige qu'il passa à Porto-Legnago ; il laissa dans cette place une garnison de seize cent soixante-treize hommes , qui fut faite prisonnière de guerre trois jours après.

L'occupation de Porto-Legnago par les troupes autrichiennes , couvrit la retraite de Wurmser qui , sans

cela, se fût trouvé entre les deux divisions de l'armée victorieuse. Malgré toute sa diligence, Massena ne put jamais parvenir à le joindre qu'avec la tête de son avant-garde qui fut assez maltraitée dans les trois combats de Cerca, de Castellaro et de Due-Castelli : en sorte que l'entrée du général autrichien dans Mantoue avait toute l'apparence d'un triomphe. Il fit sortir une grande partie de la garnison de cette place qu'il réunit aux troupes qui avaient échappé à la poursuite des Français, et se crut encore en état de tenter le sort d'une bataille.

Bataille de Saint-George.

« Cependant les hulans, les hussards, les cuirassiers ennemis, fiers de ces petits succès, inondaient la campagne : le général Massena leur fit tendre des embuscades qui obtinrent un succès d'autant plus heureux, qu'elles mirent aux prises notre infanterie légère avec eux. Nous en tuâmes ou primes environ cent cinquante : les cuirassiers ne sont pas à l'abri de nos coups de fusil. L'ennemi a eu au moins trois cents blessés. C'est dans ces petits chocs que le général Massena a montré beaucoup de fermeté à rallier sa troupe, et à la reconduire au combat. Le général Kilmaine, à la tête du 20^e de dragons, a contenu l'ennemi, et par-là a rendu un grand service. Ces combats, qui dans la réalité n'étaient que des échauffourées, donnèrent beaucoup de confiance à nos ennemis : il fallait l'accroître par tous les moyens possibles, car nous ne pouvions pas avoir de plus grand bonheur que de porter l'ennemi à engager une affaire sérieuse hors de ses remparts.

» Le général Massena prit, la nuit du 28 au 29, une position en arrière : le lendemain, à la pointe du jour, nous apprîmes que les ennemis avaient fait sortir pres-

que toute leur garnison pour défendre la Favorite et Saint-George, et par-là se conserver les moyens d'avoir des fourrages pour nourrir leur nombreuse cavalerie. A deux heures après midi, le général Bon commandant provisoirement la division du général Augereau qui est malade, arriva à Governolo, longeant le Mincio, et attaqua l'ennemi placé en avant de Saint-George, sur notre gauche; le général Lasalcette se porta pour couper la communication de la Favorite à la citadelle; le général Pigeon, passant par Villa-Nova, alla pour tourner une plaine où la cavalerie ennemie pouvait manœuvrer, et pour couper les communications de la Favorite à Saint-George. Lorsque ces différentes attaques furent commencées, le général Victor, avec la 18^e demi-brigade de bataille, en colonne serrée par bataillon, et à hauteur de division, marcha droit à l'ennemi: la 52^e demi-brigade, soutenue par le général Kilmaine, à la tête de deux régimens de cavalerie, marcha par la droite pour acculer les ennemis, et les pousser du côté où était le général Pigeon. Le combat s'engagea de tous côtés avec beaucoup de vivacité; le 8^e bataillon de grenadiers, placé à l'avant-garde, et conduit par l'adjutant-général Leclerc et mon aide-de-camp Marmont, fit des prodiges de valeur.

» La 4^e demi-brigade de bataille, qui avait, sur la gauche, commencé le combat, avait attiré la principale attaque de l'ennemi qui se trouvait percé par le centre; nous enlevâmes Saint-George: un escadron de cuirassiers chargea un bataillon de la 18^e, qui le reçut la baïonnette en avant, et fit prisonniers tous ceux qui survécurent à cette charge.

» Nous avons fait, dans cette bataille, deux mille prisonniers, parmi lesquels un régiment de cuirassiers

et une division de hulans. L'ennemi doit avoir au moins deux mille cinq cents hommes tués ou blessés : nous avons pris vingt-cinq pièces de canon avec leurs caissons tout attelés. Parmi nos blessés, dans les journées du 28 et du 29, sont le général Victor, le général Bertin, le général St.-Hilaire, le général Meyer blessé en allant au secours d'un soldat chargé par un cuirassier ennemi, le général Murat, blessé légèrement ; le chef de brigade Lannes ; le chef de bataillon, Tailand. Le chef de brigade du 10^e régiment de chasseurs à cheval, a été blessé en chargeant à la tête de son régiment, à l'affaire du 25. Le chef de brigade de la 18^e, qui a eu son cheval tué sous lui à l'affaire de Bassano, s'est particulièrement distingué. Suchet, chef de bataillon de la 18^e, a été blessé à la journée du 25, en combattant courageusement à la tête de son bataillon. Aucun des officiers-généraux n'est blessé dangereusement, et j'espère que nous ne serons pas long-temps privés de leurs services.

» L'adjutant-général Beliard, officier de distinction, et qui a eu un cheval tué sous lui dans l'une des précédentes affaires, s'est parfaitement bien conduit. Les adjoints aux adjudans-généraux, Charles et Sulkoski, se sont parfaitement conduits. »

Le reste de la lettre contient des demandes pour l'avancement de différens officiers.

On remarquera que l'armée n'avait pas cessé de marcher et de combattre depuis le 16 de fructidor jusqu'au 29. Toute cette diligence était nécessaire ; car, si après la prise de Trente les Français ne fussent pas tout à coup revenus sur Bassano, Wurmser eût pu rallier sur ce dernier point de plus grandes forces. La chaleur que Bonaparte mit à le poursuivre ne lui en laissa pas le loisir, et par-là, cette nombreuse armée fut détruite en détail, tandis que

si nous l'eussions attendue dans nos positions sur l'Adige, nous en aurions été sûrement accablés.

(4) *Bataille d'Arcole.*

Au quartier-général de Vérone,
le 29 brumaire an 5.

» Je suis si harassé de fatigue , citoyens directeurs , qu'il ne m'est pas possible de vous faire connoître tous les mouvemens militaires qui ont précédé la bataille d'Arcole qui vient de décider du sort de l'Italie.

» Informé que le feld-maréchal Alvinzi , commandant l'armée de l'Empereur , s'approchait de Vérone , afin d'opérer sa jonction avec les divisions de son armée qui sont dans le Tyrol , je filai le long de l'Adige avec les divisions d'Augereau et de Massena ; je fis jeter , pendant la nuit du 24 au 25 , un pont de bateaux à Ronco , où nous passâmes cette rivière. J'espérais arriver dans la matinée à Villa-Nova , et par-là , enlever les parcs d'artillerie de l'ennemi , ses bagages , et attaquer l'armée ennemie par le flanc et ses derrières. Le quartier-général du général Alvinzi était à Caldero. Cependant l'ennemi , qui avait eu avis de quelques mouvemens , avait envoyé un régiment de Croates et quelques régimens hongrois dans le village d'Arcole , extrêmement fort par sa position au milieu des marais et des canaux.

» Ce village arrêta l'avant-garde de l'armée pendant toute la journée. Ce fut en vain que tous les généraux , sentant l'importance du temps , se précipitèrent à la tête pour obliger nos colonnes à passer le petit pont d'Arcole : trop de courage nuisit ; ils furent presque tous blessés ; les généraux Verdier , Bon , Verne , Lannes ,

furent mis hors de combat. Augereau empoignant un drapeau, le porta jusqu'à l'extrémité du pont; il resta-là pendant quelques minutes sans produire aucun effet. Cependant il fallait passer ce pont ou faire un détour de plusieurs lieues, qui nous aurait fait manquer toute notre opération. Je m'y portai moi-même; je demandai aux soldats s'ils étaient encore les vainqueurs de Lodi. Ma présence produisit sur les troupes un mouvement qui me décida encore à tenter le passage. Le général Lannes, blessé déjà de deux coups de feu, y retourna, et reçut une troisième blessure plus dangereuse. Le général Vignolle fut également blessé. Il fallut renoncer à forcer le village de front, et attendre qu'une colonne, commandée par le général Guieux, que j'avais envoyé par Albaredo, fût arrivée. Il n'arriva qu'à la nuit; il s'empara du village, prit quatre pièces de canon, et fit quelques centaines de prisonniers. Pendant ce temps-là, le général Massena attaquait une division que l'ennemi faisait filer de son quartier-général sur notre gauche; il la culbuta et la mit dans une déroute complète.

» On avait jugé à propos, pendant la nuit, d'évacuer le village d'Arcole (1), et nous nous attendions à être attaqués, à la pointe du jour, par toute l'armée ennemie qui se trouvait avoir eu le temps de faire filer ses bagages, ses parcs d'artillerie, et de se porter en arrière pour nous recevoir.

» A la petite pointe du jour, le combat s'engagea partout avec la plus grande vivacité. Massena, qui était sur la gauche, mit en déroute l'ennemi, et le poursuivit

(1) Faute capitale qui faillit à compromettre le sort de l'armée. Peu de généraux auraient eu la générosité de passer aussi légèrement sur cette circonstance que le fait Bonaparte.

jusqu'aux portes de Caldero. Le général Robert, qui était sur la chaussée du centre avec la 75^e, culbuta l'ennemi à la baïonnette, et couvrit le champ de bataille de cadavres. J'ordonnai à l'adjutant-général Vial de longer l'Adige avec une demi-brigade, pour tourner toute la gauche de l'ennemi. Mais le pays offre des obstacles invincibles : c'est en vain que ce brave adjutant-général se précipita dans l'eau jusqu'au cou ; il ne put pas faire une diversion conséquente. Je fis, pendant la nuit du 26 au 27, jeter des ponts sur les canaux et les marais : le général Augereau y passa avec sa division. A dix heures du matin nous fûmes en présence : le général Massena à la gauche, le général Robert au centre, le général Augereau à la droite. L'ennemi attaqua vigoureusement le centre qu'il fit plier. Je retirai alors la 32^e de la gauche, je la plaçai en embuscade dans des bois et à l'instant où l'ennemi, poussant le centre, était sur le point de tourner notre droite, le général Gardanne, à la tête de la 52^e, sortit de son embuscade, prit l'ennemi en flanc, et en fit un carnage horrible. La gauche de l'ennemi était appuyée à des marais, et, par la supériorité du nombre, en imposait à notre droite. J'ordonnai au citoyen Hercule, officier de mes guides, de choisir vingt-cinq hommes de sa compagnie, de longer l'Adige une demi-lieue, de tourner tous les marais qui appuyaient la gauche des ennemis, et de tomber ensuite au grand galop sur le dos de l'ennemi, en faisant sonner plusieurs trompettes. Cette manœuvre réussit parfaitement ; l'infanterie ennemie se trouva ébranlée : le général Augereau sut profiter du moment. Cependant elle résiste encore quoiqu'en battant en retraite, lorsqu'une petite colonne de huit à neuf cents hommes avec quatre pièces de canon, que j'avais fait filer par Porto-Legnago pour

prendre une position en arrière de l'ennemi, et lui tomber sur le dos pendant le combat, acheva de le mettre en déroute. Le général Massena, qui s'était reporté au centre, marcha droit au village d'Arcole, dont il s'empara, et poursuivit l'ennemi jusqu'auprès du village de Saint-Bonifacio; mais la nuit nous empêcha d'aller plus avant.

» Le fruit de la bataille d'Arcole est quatre à cinq mille prisonniers, quatre drapeaux, dix-huit pièces de canon. L'ennemi a perdu au moins quatre mille morts, et autant de blessés. Outre les généraux que j'ai nommés, les généraux Robert et Gardanne ont été blessés. L'adjudant-général Vaudelin a été tué. J'ai eu deux de mes aides-de-camp tués, les citoyens Elliot et Muiron, officiers de la plus grande distinction : jeunes encore, ils promettaient d'arriver un jour aux premiers postes militaires. Notre perte, quoique peu considérable, a été très-sensible, en ce que ce sont presque tous officiers de distinction.

» Cependant le général Vaubois a été attaqué et forcé à Rivoli, position importante qui mettrait à découvert le blocus de Mantoue. Nous partîmes, à la pointe du jour, d'Arcole : j'envoyai la cavalerie sur Vicence, à la poursuite des ennemis, et je me rendis à Vérone, où j'avais laissé le général Kilmaine avec trois mille hommes.

» Dans ce moment-ci j'ai rallié la division de Vaubois ; je l'ai renforcée, et elle est à Castel-Nuovo. Augereau est à Vérone, et Massena sur Villa-Nova. Demain j'attaque la division qui a battu Vaubois ; je la poursuis jusque dans le Tyrol, et j'attendrai alors la reddition de Mantoue, qui ne doit pas tarder plus de quinze jours. L'artillerie s'est comblée de gloire.

» Les généraux et officiers de l'état-major ont montré une activité et une bravoure sans exemple. Douze ou quinze ont été tués : c'était vraiment un combat à mort ; pas un d'eux qui n'ait ses habits criblés de balles.

» Je vous enverrai les drapeaux pris sur l'ennemi.»

Note (5)

De Vérone , le 29 Nivôse an 5.

« Je m'étais rendu à Bologne avec deux mille hommes afin de chercher , par ma proximité , à en imposer à la cour de Rome , et à lui faire adopter un système pacifique , dont cette cour paraît s'éloigner de plus en plus depuis quelque temps.

» J'avais aussi une négociation entamée avec le Grand-Duc de Toscane , relativement à la garnison de Livourne , que ma présence à Bologne terminerait infailliblement.

» Mais le 18 nivôse , la division ennemie qui était à Padoue se mit en mouvement ; le 19 , elle attaqua l'avant-garde du général Angereau , qui était à Bevilacqua , en avant de Porto-Legnago. Après une escarmonche assez vive , l'adjutant-général Duphot , qui commandait cette avant-garde , se retira à San-Zeno , et le lendemain à Porto-Legnago , après avoir eu le temps , par sa résistance , de prévenir toute la ligne de la marche de l'ennemi.

» Je fis passer aussitôt sur l'Adige les deux mille hommes que j'avais avec moi à Bologne , et je partis immédiatement après pour Vérone.

» Le 23 , à six heures du matin , les ennemis se présentèrent de vant Vérone , et attaquèrent l'avant-garde

du général Massena, placée au village de Saint-Michel ; ce général sortit de Vérone, rangea sa division en bataille, et marcha droit à l'ennemi qu'il mit en déroute, lui enleva trois pièces de canon, et lui fit six cents prisonniers. Les grenadiers de la 75^e enlevèrent les pièces à la baïonnette ; ils avaient à leur tête le général Brune, qui a eu ses habits percés de sept balles.

» Le même jour et à la même heure, l'ennemi attaquait la tête de notre ligne de Montebaldo, défendue par l'infanterie légère du général Joubert ; le combat fut vif et opiniâtre. L'ennemi s'était emparé de la première redoute ; mais Joubert se précipita à la tête de ses carabiniers, chassa l'ennemi qu'il mit en déroute complète, et lui fit cent dix prisonniers.

» Le 24, l'ennemi jeta brusquement un pont à Anguiari, et y fit passer son avant-garde, à une lieue de Porto-Legnago ; en même temps, le général Joubert m'instruisit qu'une colonne assez considérable filait par Montagna, et menaçait de tourner son avant-garde à la Corona. Différens indices me firent connaître le véritable projet de l'ennemi, et je ne doutai plus qu'il n'eût envie d'attaquer avec ses principales forces ma ligne de Rivoli, et par-là d'arriver à Mantoue : je fis partir, dans la nuit, la plus grande partie de la division du général Massena, et je me rendis moi-même à Rivoli, où j'arrivai à deux heures après minuit.

» Je fis aussitôt reprendre au général Joubert la position intéressante de San-Marco ; je fis garnir le plateau de Rivoli d'artillerie, et je disposai le tout afin de prendre à la pointe du jour une offensive redoutable, et de marcher moi-même à l'ennemi. A la pointe du jour, notre aile droite et l'aile gauche de l'ennemi se rencontrèrent sur les hauteurs de San-Marco ; la

combat fut terrible et opiniâtre. Le général Joubert, à la tête de la 33^e, soutenait son infanterie légère, que commandait le général Vial. Cependant M. Alvinzi, qui avait fait ses dispositions le 24 pour enfermer toute la division du général Joubert, continuait d'exécuter son même projet : il ne se doutait pas que pendant la nuit j'y étais arrivé avec des renforts assez considérables pour rendre son opération non - seulement impossible, mais encore désastreuse pour lui. Notre gauche fut vivement attaquée ; elle plia, et l'ennemi se porta sur le centre. La 14^e demi-brigade soutint le choc avec la plus grande bravoure. Le général Berthier, chef de l'état-major, que j'y avais laissé, déploya, dans cette occasion, la bravoure dont il a fait si souvent preuve dans cette campagne. Les Autrichiens, encouragés par leur nombre, redoublaient d'efforts pour enlever les canons placés devant cette demi-brigade ; un capitaine s'élance au - devant de l'ennemi, en criant : *Quatorzième, laissez-vous prendre vos pièces ?* En même temps, la 32^e, que j'avais envoyée pour rallier la gauche, paraît, reprend toutes les positions perdues, et, conduite par son général de division, Massena, rétablit entièrement les affaires.

» Cependant, il y avait déjà trois heures que l'on se battait, et l'ennemi ne nous avait pas encore présenté toutes ses forces. Une colonne ennemie, qui avait longé l'Adige sous la protection d'un grand nombre de pièces, marche droit au plateau de Rivoli pour l'enlever, et par-là menace de tourner la droite et le centre. J'ordonnai au général de cavalerie, Leclerc, de se porter pour charger l'ennemi, s'il parvenait à s'emparer du plateau de Rivoli, et j'envoyai le chef d'escadron Lassalle, avec cinquante dragons, prendre

en flanc l'infanterie ennemie qui attaquait le centre, et la charger vigoureusement. Au même instant, le général Joubert avait fait descendre des hauteurs de San-Marco quelques bataillons qui plongeaient dans le plateau de Rivoli. L'ennemi, qui avait déjà pénétré sur le plateau, attaqué vivement de tous côtés, laisse un grand nombre de morts, une partie de son artillerie, et rentre dans la vallée de l'Adige. A peu près au même moment, la colonne ennemie, qui était déjà depuis long-temps en marche pour nous tourner et nous couper toute retraite, se rangea en bataille sur des pitons derrière nous. J'avais laissé la 75^e en réserve, qui non-seulement tint cette colonne en respect, mais encore en attaqua la gauche qui s'était avancée, et la mit sur-le-champ en déroute. La 18^e demi-brigade arriva sur ces entrefaites, dans le temps que le général Rey avait pris position derrière la colonne qui nous tournait. Je fis aussitôt canonner l'ennemi avec quelques pièces de 12; j'ordonnai l'attaque, et en moins d'un quart-d'heure toute cette colonne, composée de plus de quatre mille hommes, fut faite prisonnière. L'ennemi par-tout en déroute, fut par-tout poursuivi, et pendant toute la nuit on nous amena des prisonniers. Quinze cents hommes qui se sauvaient par Garda furent arrêtés par cinquante hommes de la 18^e, qui, du moment qu'ils les eurent reconnus, marchèrent à eux avec confiance, et leur ordonnèrent de poser les armes.

» L'ennemi était encore maître de la Corona; mais il ne pouvait plus être dangereux. Il fallait s'empres- ser de marcher contre la division du général Provera, qui avait passé l'Adige le 24, à Anguiari. Je fis filer le général Victor avec la brave 57^e, et rétrograder le

général Massena, qui avec une partie de sa division, arriva à Roverbella le 25.

» Je laissai l'ordre au général Joubert d'attaquer, à la pointe du jour, l'ennemi, s'il était assez téméraire pour rester encore à la Corona.

» Le général Murat avait marché toute la nuit avec une demi-brigade d'infanterie légère; il devait paraître, dans la matinée, sur les hauteurs de Montebaldo, qui dominant la Corona. Effectivement, après une résistance assez vive, l'ennemi fut mis en déroute; et ce qui était échappé à la journée de la veille fut fait prisonnier: la cavalerie ne put se sauver qu'en traversant l'Adige à la nage, et il s'en noya beaucoup.

» Nous avons fait, dans les deux journées de Rivoli, treize mille prisonniers, et pris neuf pièces de canon; les généraux Sandos et Meyer ont été blessés en combattant vaillamment à la tête des troupes.

Combat de Saint-George.

» M. le général Provera, à la tête de 6000 hommes, arriva le 26 à midi, au faubourg de Saint-George; il l'attaqua pendant toute la journée, mais inutilement: le général de brigade Miolis défendait ce faubourg; le chef de bataillon du génie, Samson, l'avait fait retrancher avec soin. Le général Miolis, aussi actif qu'intrépide, loin d'être intimidé des menaces de l'ennemi, lui répondit avec du canon, et gagna ainsi la nuit du 26 au 27, pendant laquelle j'ordonnai au général Serrurier d'occuper la Favorite avec la 57^e et la 18^e demi-brigades de ligne, et toutes les forces disponibles que l'on put tirer des divisions du blocus. Mais avant de vous rendre compte de la bataille de la Favorite, qui a eu lieu le 27, je dois vous parler des deux combats d'Anguiari.

Premier combat d'Anguiari.

» La division du général Provera, forte de dix mille hommes, avait forcé le passage d'Anguiari; le général de division Guieux avait aussitôt réuni toutes les forces qu'il avait trouvées, et avait marché à l'ennemi: n'ayant que quinze cents hommes, il ne put parvenir à faire repasser la rivière à l'ennemi; mais il l'arrêta une partie de la journée et lui fit trois cents prisonniers.

Deuxième combat d'Anguiari.

» Le général Provera ne perdit pas un instant; il fila sur le champ sur Castellara. Le général Augereau tomba sur l'arrière-garde de sa division, et, après un combat assez vif, enleva toute l'arrière-garde de l'ennemi, lui prit seize pièces de canon, et lui fit deux mille prisonniers. L'adjutant-général Duphots y est particulièrement distingué par son courage. Les 9^e et 18^e régimens de dragons, et le 25^e régiment de chasseurs, s'y sont particulièrement distingués. Le commandant des hussards se présente devant un escadron du 9^e régiment de dragons, et par une de ces fanfaronnades communes aux Autrichiens, *rendez-vous*, crie-t-il au régiment. Le citoyen Duvivier fait arrêter son escadron: *Si tu es brave, viens me prendre*, crie-t-il au commandant ennemi. Les deux corps s'arrêtent, et les deux chefs donnèrent un exemple de ces combats que nous décrit avec tant d'agrément *le Tasse*. Le commandant des hulans fut blessé de deux coups de sabre; les troupes alors se chargèrent, et les hulans furent faits prisonniers.

» Le général Provera fila toute la nuit, arriva, comme j'ai eu l'honneur de vous le dire, à Saint-George, et l'attaqua le 26; n'ayant pas pu réussir, il projeta de forcer la Favorite, de percer les lignes du blocus, et,

secondé par une sortie que devait faire Wurmser, se jeter dans Mantoue.

Bataille de la Favorite.

» Le 27, à une heure avant le jour, les ennemis attaquèrent la Favorite, dans le temps que Wurmser fit une sortie, et attaqua les lignes du blocus par St. Antoine. Le général Victor, à la tête de la 57^e demi-brigade, culbuta tout ce qui se trouva devant lui : Wurmser fut obligé de rentrer dans Mantoue, presque aussitôt qu'il en était sorti, et laissa le champ de bataille couvert de morts et de prisonniers. Le général Serrurier fit avancer alors le général Victor avec la 57^e demi-brigade, afin d'acculer Provera au faubourg Saint-George, et par-là le tenir bloqué. Effectivement, la confusion et le désordre étaient dans les rangs ennemis; cavalerie, infanterie, artillerie, tout était pêle-mêle. La terrible 57^e demi-brigade n'était arrêtée par rien : d'un côté, elle prenait trois pièces de canon; d'un autre, elle mettait à pied le régiment de hussards de Herdendy. Dans ce moment, le respectable général Provera demanda à capituler. Nous lui accordâmes la capitulation dont vous trouverez ci-joint les articles. Six mille prisonniers, parmi lesquels tous les volontaires de Vienne, vingt pièces de canon, furent les fruits de cette journée mémorable.

» L'armée de la République a donc, en quatre jours, remporté deux batailles rangées et six combats, fait près de vingt-cinq mille prisonniers, parmi lesquels deux généraux, douze à quinze colonels, etc.; pris vingt drapeaux, soixante pièces de canon, et tué ou blessé au moins six mille hommes.

» Je vous demande le grade de général de division pour le général Victor; celui de général de brigade pour l'adjudant-général Vaux. Toutes les demi-brigades

se sont couvertes de gloire, et spécialement la 32^e, la 57^e et la 18^e de ligne, que commandait le général Massena, et qui, en trois jours, ont battu l'ennemi à Saint-Michel, à Rivoli et à Roverbella. Les légions romaines faisaient, dit-on, vingt-quatre milles par jour; nos demi-brigades en font trente, et se battent dans l'intervalle.

» Le citoyen Dessain, chef de la 4^e demi-brigade d'infanterie légère; Marquis, chef de la 29^e; Fournesy, chef de la 17^e, ont été blessés. Les généraux Vial, Bon, Brune, et l'adjudant-général Argod, se sont particulièrement distingués.

» Les traits particuliers de bravoure sont trop nombreux pour être tous cités ici. »

Dans tous ces rapports, Bonaparte s'oublie tellement lui-même, que pour savoir ce qu'il a fait, il est nécessaire de recourir aux dépêches, plus circonstanciées, de son chef d'état-major, le général Berthier : cette intéressante correspondance ayant paru dans tous les journaux, et étant entre les mains de tout le monde, je n'ai pas cru devoir en grossir ce Recueil; mais je ne saurais me dispenser de rapporter, du moins en partie, sa lettre du 30 nivôse.

« Après la défaite de l'armée autrichienne, commandée par M. le général Wurmser, et sa fuite forcée dans Mantoue avec une partie des débris de son armée, l'Empereur fit tous les sacrifices possibles, et déploya une activité et un mouvement qui surpassent tous ceux que nous ayons jamais faits. Il tira des troupes de l'armée du Rhin et de tous ses états : elles arrivèrent en poste, et vers le 14 frimaire, le général Alvinzi se trouvait à la tête d'une armée plus forte que celle de la République. Le général Alvinzi fit attaquer le Tyrol; il s'avancait en même temps par sa gauche sur la Brente,

dans le dessein de s'approcher de l'Adige : mais, prévenu par l'activité de Bonaparte, joué par ses talens supérieurs, ce général a été battu, ainsi qu'on l'a vu par les affaires qui ont eu lieu les 14, 16, 17, 21, 22, et enfin, les 25, 26 et 27 frimaire au fameux combat d'Arcole.

» L'Empereur, au lieu d'être découragé, a fait les derniers efforts pour rassembler une nouvelle armée; il a dégarni toutes les frontières; tous les jeunes gens de Vienne se sont formés en corps de volontaires; enfin tout ce que l'entêtement, l'opiniâtreté et la haine contre l'armée française en Italie ont pu lui suggérer, a été mis en usage. En effet, une nouvelle armée de quarante à quarante-cinq mille combattans présens sous les armes, une artillerie formidable, ne laissaient aucun doute à nos ennemis sur la défaite totale des Français, et sur la délivrance de Mantoue. Bonaparte, instruit de la rapidité avec laquelle les forces de l'Empereur arrivaient, pressait la marche des renforts annoncés par le Gouvernement.

» La cour de Rome, sans être dangereuse, armait et rapprochait le peu de troupes qu'elle peut mettre sur pied vers la Romagne, pour inquiéter les états de Reggio, Bologne, Ferrare et Modène, qui, par leur propre énergie, se sont déclarés libres. Les correspondances surprises annonçaient les intentions de l'Empereur pour que Wurmser, dans le cas où il ne pût être secouru à temps, cherchât à s'évader avec sa garnison, en se jetant, soit dans le Ferrarais, soit dans les états du Pape.

» Bonaparte, dont le génie se porte par-tout, fait ses dispositions : il tire de toutes les divisions de son armée, sans les affaiblir, quelques troupes qui forment une

colonne mobile , qui se rassemble à Bologne ; colonne qui , par les différens rayons sur lesquels arrivent les troupes , fait croire qu'il y a un rassemblement de plus de quinze mille hommes.

» La Toscane , Rome sont inquiètes ; le dernier état croit voir une armée prête à marcher. L'effet moral est le même que si cette armée était en marche ; mais l'œil de Bonaparte est sur le Pô , sur l'Adige , sur les mouvemens de la gauche de l'ennemi et sur tous ceux que peut opérer le général Wurmsér , soit pour une réunion , soit pour s'évader. Les ordres les plus précis sont donnés dans toutes les divisions actives de l'armée pour être prêtes à combattre.

» Le 20 nivôse , Bonaparte arrive à Bologne ; le 21 passe la revue des troupes , organise tout. Dans la nuit , du 21 , il apprend que l'ennemi fait un mouvement sur toute la ligne ; que , le 19 , l'avant-garde du général Augereau , qui était à Bevilagua , en avant de Porto-Legnago , a été attaquée ; que cette avant-garde , après s'être battue toute la journée , s'était reployée , et que , par la faute de quelques charretiers qui avaient coupé les traits de leurs chevaux , nous avions perdu deux pièces d'artillerie dans la retraite de cette avant-garde où la valeur d'un petit nombre de Français céda avec gloire à un nombre d'ennemis très-supérieurs. L'adjudant-général Duphot a particulièrement déployé des talens et une grande valeur.

» Bonaparte laisse dans les quatre provinces cispadanes les forces nécessaires , et sur-le-champ il fait partir , par marche forcée , deux mille hommes d'élite de la colonne mobile qu'il avait rassemblée , pour renforcer la division du général Augereau , et s'opposer à toutes les entreprises de l'ennemi sur le Bas-Adige. I

part lui-même pour le blocus de Mantoue, où il donne tous les ordres nécessaires, et de-là il se rend à Vérone, où il arrive le 25 au matin, au moment où l'ennemi attaque en force l'avant-garde de la division du général Massena, qui était à Saint-Michel. Le combat est opiniâtre; l'ennemi remporte d'abord quelques avantages, mais bientôt il est arrêté.

» La 75^e demi-brigade, commandée par le général de brigade Brune, qui a montré un grand courage et des talens, a beaucoup contribué au succès de cette journée. Les grenadiers de cette demi-brigade enlevèrent à la baïonnette une batterie ennemie. La cavalerie commandée par le général Leclerc s'est conduite avec beaucoup de distinction, et à deux heures, l'ennemi était repoussé.

» Le général Massena, qui avait dirigé les mouvemens, a fait à l'ennemi sept cents prisonniers, et enlevé plusieurs pièces de canon. Dans le même moment où les avant-postes de Massena étaient attaqués, le général Joubert le fut à la Corona, où l'ennemi avait déjà obtenu quelques succès et pris une redoute, lorsque le général Joubert, à la tête de quelques braves, et secondé du général Meyer, reprit la redoute à l'assaut, et força l'ennemi à rentrer dans sa position. Le général Joubert fit en cette occasion trois cents prisonniers.

» Dans la nuit du 25 au 24, une colonne ennemie, soit qu'elle se fût égarée, soit qu'elle eût dessein de surprendre les postes de la porte Saint-George, près de la citadelle de Vérone, se battit toute la nuit avec nos gardes; mais elle fut repoussée.

» Tous les rapports qui nous parvinrent dans la matinée du 24, annonçaient un mouvement général de l'ennemi. . . . L'ennemi auquel on doit la justice d'avoir parfaitement masqué ses mouvemens, nous lais-

1,779,000
à moulins et pierres à
1,219,000
979,000
réfence, coutellerie, ouvrages
de terre cuite, étoffes de soie,
nécessaire; bijouterie, cha-
240,000
à moulins, pierres à
fusil.

sait dans l'incertitude de savoir si ses plus grandes forces étaient à Rivoli ou sur le Bas-Adige. Dans cette position, Bonaparte crut devoir rester à Vérone, prêt à se porter où il serait nécessaire, selon les circonstances.

» Dans la soirée du 24, le général en chef apprit que le poste de la Corona avait été attaqué par des forces supérieures..... Bonaparte fixe aussitôt ses idées, donne des instructions sur le Bas-Adige et à Vérone; il met en mouvement une partie de la division du général Massena; il fait approcher les troupes qui étaient aux ordres du général Rey à Desenzano, et avec des instructions précises, il les dirige en différentes colonnes, et par échelons sur Rivoli. A huit heures du soir, il part en poste avec tout son état-major pour se rendre à Rivoli, où il arrive au milieu de la nuit. Les dispositions du général Joubert, excellentes pour sa division isolée, ne convenaient plus au moment où Bonaparte, avec des renforts, venait prendre le commandement. Il ordonna donc qu'à l'instant même on reprit la position en avant du plateau de Rivoli, et notamment le poste de San-Marco, que l'on avait évacué, et qui est la clef de la position de ce plateau, seul point où l'ennemi pût faire déboucher, entre l'Adige et le lac de Garda, sa cavalerie et son artillerie. Bonaparte, suivi des généraux commandant les divisions et de son état-major, employa toute la nuit à reconnaître le terrain et la position de l'ennemi, qui occupait une ligne imposante, forte d'environ vingt mille hommes, sa droite à Caprino, et sa gauche en arrière de San-Marco.

» Alvinzi, qui avait établi depuis plusieurs jours son plan d'attaque du 24, ne s'attendait pas à la présence du général Bonaparte, ni aux renforts que devait recevoir le général Joubert au moment même du combat.

» Quant aux dispositions de Bonaparte, elles étaient

dans sa tête, et l'exécution dans le tact du moment et la latitude qu'il laisse aux généraux divisionnaires, pour, d'après l'objet général de l'action, agir selon les circonstances.

» Le général en chef, après avoir ordonné toutes les dispositions qui assuraient la victoire sur la ligne de bataille, fut instruit que l'ennemi, qui ne doutait pas de nous battre, avait fait marcher un corps de quatre mille hommes qui se trouvait en bataille derrière Rivoli, et couronnait toutes les crêtes entre l'Adige et le lac de Garda, de manière que nous étions entièrement tournés par ce corps, et toutes nos communications étaient coupées avec Vérone et Peschiera. Cette situation n'inquiétait ni le général en chef, ni les militaires éclairés; mais ceux qui apprendront que nos soldats le voyaient avec le même sang froid, en disant, dans le temps même que le front de la ligne se battait avec le plus de chaleur, *eh bien! ceux-là sont encore pour nous*, pourront juger de la confiance que le soldat a dans les généraux qui le commandent. «

F I N.

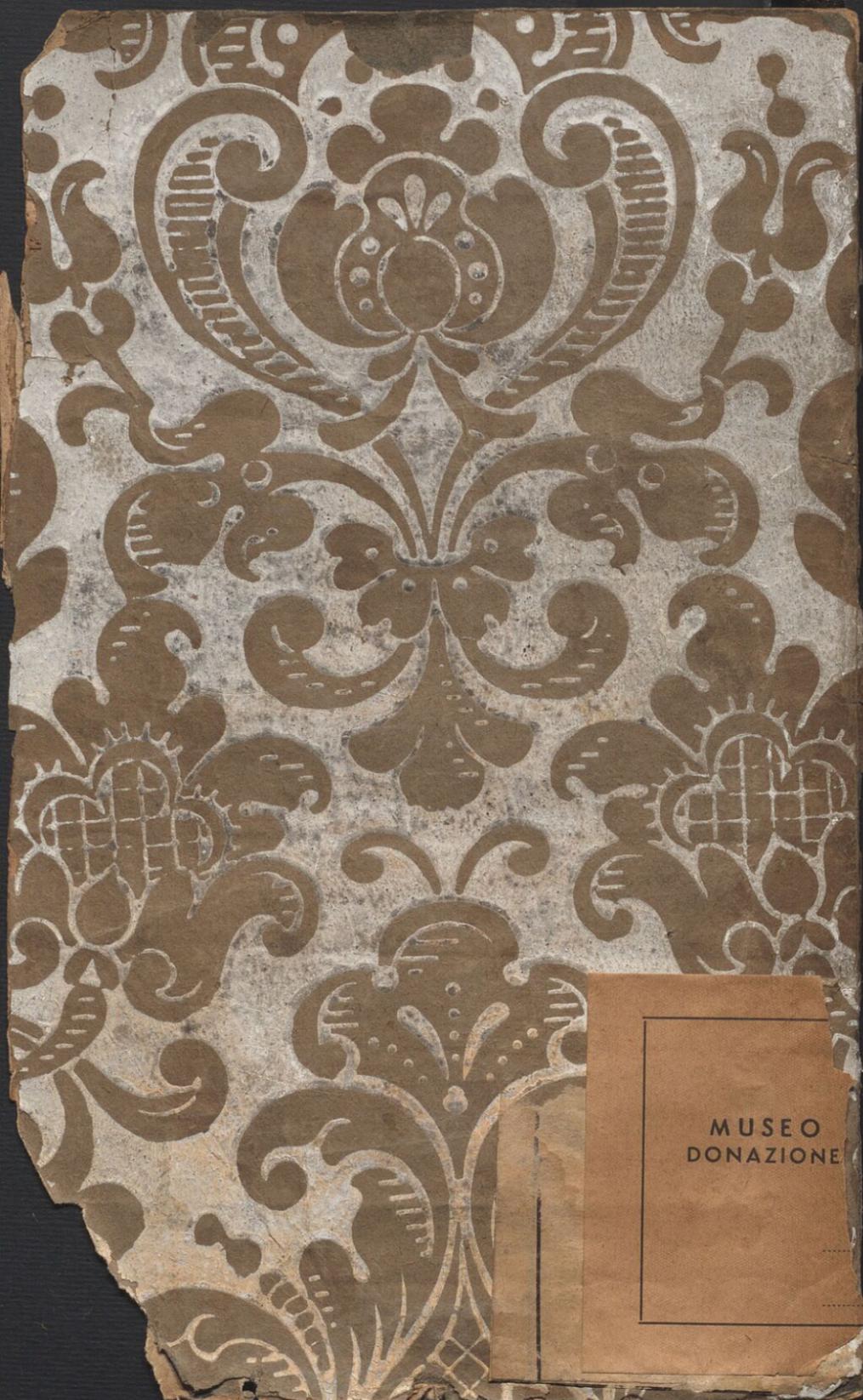
TABLE DES CHAPITRES.

<i>Discours préliminaire.</i>	pag. 5
CHAP I. <i>De l'importance et des effets de l'éducation militaire.</i>	29
— II. <i>Continuation du même sujet.</i>	37
— III. <i>Comment l'éducation des troupes influe sur la conduite de la guerre.</i>	59
— IV. <i>Des Révolutions survenues dans l'Art Militaire, depuis la chute de l'Empire Romain.</i> 43	
— V. <i>Continuation du même sujet. — Effets de l'invention de la poudre.</i>	48
— VI. <i>Du préjugé qui faisait regarder l'étude des lettres comme incompatible avec la profession militaire.</i> 55	
— VII. <i>Comment la guerre est devenue plus difficile et plus ruineuse.</i>	61
— VIII. <i>Réflexion.</i>	65
— IX. <i>Du caractère des Généraux.</i>	65
— X. <i>Comment les noms de Fabius et de Xénophon servent de bouclier aux capitaines médiocres.</i> 70	
— XI. <i>Des Réputations</i>	74
— XII. <i>Des Batailles.</i>	76
— XIII. <i>Injustice du public dans ses jugemens.</i> 80	
— XIV. <i>Où l'on examine si l'audace, à la guerre, est préférable à trop de circonspection.</i>	84
— XV. <i>Continuation du même sujet. Julien l'Apostat.</i> 87	
— XVI. <i>Continuation du même sujet. — Courte réflexion sur Charles XII.</i>	91
— XVII. <i>Contenant quelques réflexions sur les chapitres précédens.</i>	95
— XVIII. <i>De la seconde invasion de Bonaparte en Italie.</i>	98
— XIX. <i>Continuation du même sujet.</i>	107
— XX. <i>Coup d'œil sur la campagne de l'an 7 en Italie.</i> 110	
— XXI. <i>Continuation du même sujet. Quelle était notre situation en Italie en l'an sept. Quelle était celle de Bonaparte à l'époque de sa première invasion.</i> 114	

CHAP. XXII. Rapprochement.	pag. 118
— XXIII. Prem. invasion de Bonaparte en Italie.	125
— XXIV. De la guerre défensive. Ligne de l'Adige, comment défendue par Bonaparte. Bataille de Castiglione.	129
— XXV. Invasion de Trentin.	135
— XXVI. Bataille d'Arcole.	140
— XXVII. Bataille de Rivoli.	146
— XXVIII. Digression sur l'armée des Pyrénées Orientales.— Bataille du Tech.	151
— XXIX. Bataille de la Muga.	158
— XXX. Bataille de la Magdeleine.	163
— XXXI. Bataille de Llers.	168
— XXXI. Réflexion.	171
— XXXIII. Des causes de notre supériorité durant la dernière guerre.	175
— XXXIV. De la Discipline.	179
— XXXV. Continuation du même sujet.	185
— XXXVI. De la Conscription militaire.	188
— XXXVII. Du célibat des troupes.	194
— XXXVIII. Est-il utile d'employer les troupes aux travaux publics?	195
— XXXIX. De l'avancement et des récompenses.	197
— XL. Continuation du même sujet.	205
— XLI. Réflexion sur le chapitre précédent.	205
— XLII. De l'effet des éloges.	207
— XLIII. De l'Uniforme.	209
— XLIV. De la Cavalerie.	210
— XLV. De l'Artillerie.	215
— XLVI. Conséquence des deux chapit. précédens.	218
— XLVII. Des places fortes.	219
— XLVIII. De la Marine dans ses rapports avec la guerre continentale.	225
— XLIX. De l'influence de quelques causes morales.	228
— L. Des Conquêtes.	251
Preuves et éclaircissemens.	257

$t = x - 808.$

$t = na -$



MUSEO
DONAZIONE